



BUFFET
Champion
PARIS



18, 20, Passage du Grand Carf
PARIS-2^e - GUT. 88-77 et 78

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM AND BLUES ET JAZZ

SAN FRANCISCO **FELIX LECLERC**

CLAUDE NOUGARO

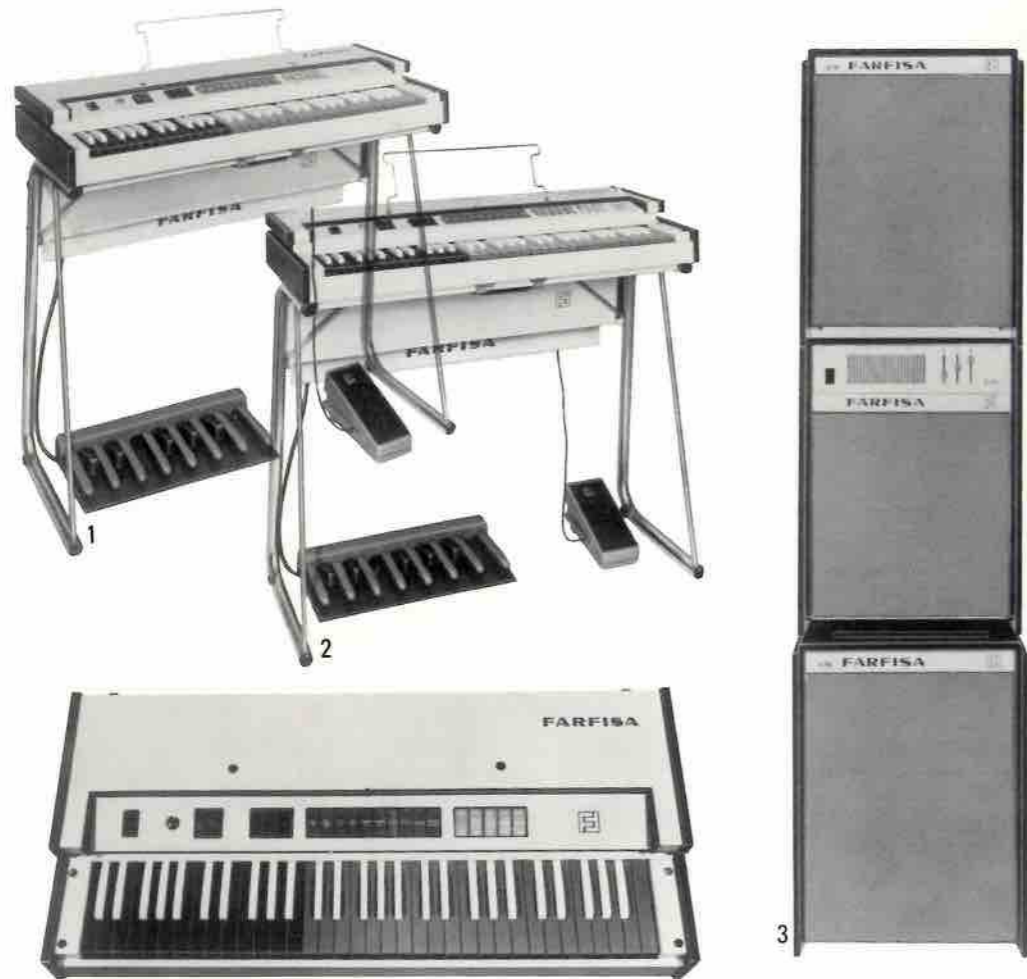
MICHEL POLNAREFF

ELVIS PRESLEY

JOHN MAYALL



N° 20 août-septembre 68 3.00 f Suisse 3 f



PRESTIGIEUX!

Farfisa FAST 4 (1)

Sans aucun doute le Compact Fast 4 est le plus complet des orgues électroniques, car il comprend les tonalités aiguës et incisives de la musique « Beat », les tonalités rondes et mélodieuses des orgues traditionnels et les sons extraordinaires et personnalisés des « Rhythm and Blues » et du « Jazz ». Le Compact Fast 4 offre une très vaste gamme de registres, des flûtes d'une pureté extraordinaire et également deux registres de mixture (quinte de $5\frac{1}{2}$ combinée à une quinte de $2\frac{2}{3}$). La gamme des caractéristiques est complétée par les vibratos ainsi que par une octave de basses à main pouvant être étendue à 2 octaves; un pédalier de 13 notes peut être livré en op-

tion. Exceptionnelle dans cet orgue est la percussion. Cet effet peut être utilisé sur tous les registres ou bien uniquement sur les registres de quinte.

Farfisa FAST 5 (2)

Il est entièrement nouveau et s'ajoute à la gamme fameuse des orgues électroniques Compact Farfisa. Il offre une merveilleuse gamme de tonalités, des flûtes d'une très grande pureté, des mixtures admettant les combinaisons les plus belles et les plus nuancées, 5 registres de percussion agissant sur toutes les tonalités ou sur les mixtures seulement. Le vibrato a 4 positions; l'octave des basses à main peut être étendue à 24 notes. Le pédalier de 13 notes est livré en option. 3 re-

gistres de Sustain (son soutenu) donnent à la musique une valeur accrue, une coloration des tonalités variée et fascinante. C'est l'instrument idéal pour tous les genres de musique: Beat, Pop, Jazz, Rhythm and Blues. Un instrument pour le musicien toujours jeune.

Farfisa ABL 73 (3)

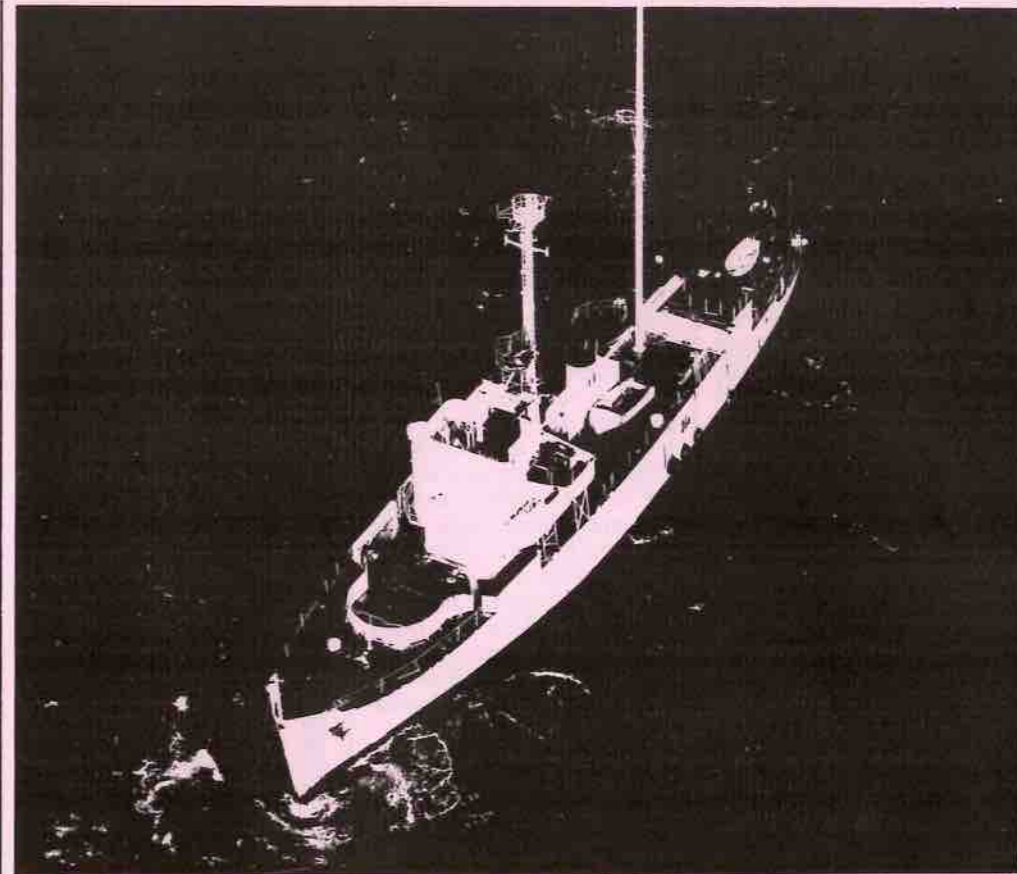
Trois unités composent le système d'amplification ABL 73. Ces unités peuvent être fixées l'une sur l'autre formant ainsi une colonne, ou au contraire éloignées l'une des autres pour une plus large diffusion du son. • Impédance = 100 Kohm \pm 10% • Sensibilité = 10 mV_{eff} • Signal d'entrée maximum = 1,4 V_{eff} (4 V_{pp}) • Puissance de sortie RMS continue (distorsion 1%) -

25W (A 73) - 50W (A 73 + B 73) • Distorsion harmonique : 0,80 % pour 40 W à 1.000 cycles • Courbe de réponse: 20-40.000 cycles avec tonalités en position linéaire • Température: de -30°C à + 50°C • Haut-parleurs : 30 cm - 7 Ohms - 30 watts • Consommation = 90 watts • 220 volts - 50/60 cycles



DOCUMENTATION COMPLÈTE ET GRATUITE SUR SIMPLE DEMANDE A : G. BECKER 99, R. DE PARIS - BOULOGNE-92 - TÉL. 825-73-80 & 73-21

ROCK & FOLK ACTUALITES



MORT D'UN PIRATE

Comme on l'avait prévu il y a quelques temps, Caroline est sur la touche, mais pour combien de temps?

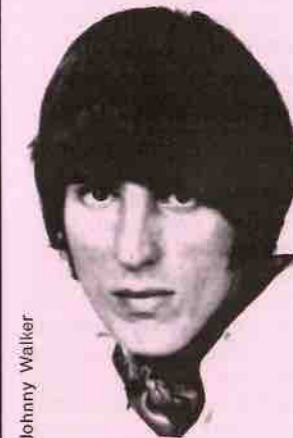
Un peu de notre liberté s'est envolée. Bien sûr, la majorité des français ne se sent nullement concernée par cet événement, et pourtant! « Si l'on n'avait pas le Pop Club avec José Artur »... Eh bien, Caroline représentait pour beaucoup de gens une amie, une compagne. Je me souviens d'une phrase qu'a prononcée Johnny Walker le 14 août 1967, après « Eleanor Rigby »: « Je ne peux m'empêcher de penser à toutes les personnes seules qui ne vont plus pouvoir écouter Caroline, elles vont être plus isolées que jamais ». Quoi qu'il en soit, il reste une « famille » Caroline, qui, au moindre signe, reprendra

l'écoute, comme au temps désormais révolu. Une ère est finie, plus question d'émettre à bord d'un frêle esquif, au gré des vents et des marées. « Mi Amigo » est retourné au port, il y restera pour toujours, car, lorsque Caroline reprendra ses émissions, ce sera à partir d'un studio sur terre et en pleine légalité. Aussi, patience.

Le seul lien qui nous reste avec Caroline, c'est son très sympathique D. J. Johnny Walker. Il est revenu en Angleterre, malgré la « Marine Offense Bill » qui prévoit la poursuite et la condamnation de ceux qui ont aidé, de quelque façon que ce soit, les postes pirates. Pourtant, il n'a pas été inquiété, bien que les douaniers aient deviné son identité. On dirait que le gouvernement de Wilson a quelque chose à se re-

procher. C'est de Londres que Johnny Walker m'a écrit: qui mieux que lui pourrait vous expliquer ce qu'il s'est passé; j'ai donc préféré vous traduire les principaux passages de sa lettre:

« Beaucoup, beaucoup de choses à dire dans cette



Johnny Walker

par
Jocelyne Boursier,
Pierre Chatenier,
F.-R. Cristiani,
Serge Dumonteil,
Jacques Vassal.

lettre. J'expliquerai plus loin les raisons pour lesquelles je n'ai pas écrit plus tôt. Depuis cette terrible matinée du dimanche 3 mars, tous, vous et moi, sommes passés par une quasi-intolérable quantité de tourments. Espoirs suscités et puis détruits à nouveau presque immédiatement à la lecture du journal. Nous avons tous eu une partie de notre mode de vie changé et quelque chose dont dépendait notre bonheur et notre plaisir nous a été ravi. Le but de cette lettre est d'essayer de vous faire réaliser combien je perds en tant qu'individu, et quels sont mes plans pour l'avenir. »

« J'avais fait mon show, comme d'habitude, ce samedi soir, et finalement j'allais au lit à 3 heures, dimanche matin, après avoir préparé les disques américains pour le « Hot one hundred show » que je devais faire dimanche à midi. Je dormais depuis deux heures à peine quand Ray (il est mécanicien-ingénieur) fit irruption dans ma cabine et me réveilla en me disant qu'il y avait un remorqueur hollandais qui allait nous emmener à Amsterdam. Je m'élançai sur le pont et trouvai des marins hollandais remontant l'ancre et attachant fermement un filin au « Mi Amigo ». Roger, Stevie, Bud et tous les autres étaient là, dans le mess, assis; je lisais la consternation et la tristesse sur leur visage. Je demandai au capitaine ce qu'il arrivait; il voulut bien me répondre qu'il exécutait les ordres de sa firme (la firme qui fournissait les bateaux, les équipages, les chalutiers de liaison...) Ainsi, nous étions là, tous là, ne pouvant rien faire pour empêcher « Mi Amigo » de s'éloigner du point où il resta ancré presque quatre ans (à trois miles des côtes au large d'Harwick). Il y avait un brouillard si épais qu'on ne pouvait voir la côte, dont nous nous éloignons ostensiblement. Il nous fallut vingt-deux heures pour atteindre la côte hollandaise et, pendant tout ce temps,

je ne pouvais m'empêcher de penser aux gens qui ne verraient plus le bateau depuis la terre quand le brouillard serait dissipé. Je pensais également à tous les auditeurs qui, s'éveillant un peu plus tard que d'habitude, parce que c'est dimanche, tourneraient le bouton de leur poste de radio et n'entendraient rien, RIEN. »

« Je ne sais pas quand nous serons de retour, si nous revenons un jour, ni combien de temps cela prendra. Ce qui m'obsède c'est le fait que je n'ai pas eu la possibilité, pas la moindre chance de dire « Au revoir » ou « Merci » pour tout ce que vous avez fait pour nous. Pendant longtemps, alors que nous voguions lentement à travers la Mer du Nord, les autres et moi pleurons ouvertement. »

« Nous atteignîmes finalement la côte hollandaise à trois heures, lundi, puis il fallut deux heures et demie pour arriver par le canal à Amsterdam. Aucune nouvelle ne nous fut donnée, il n'y avait personne au bureau. On voyait des reporters partout mais il nous avait été notifié de ne rien dire. D'ailleurs, il n'y avait rien à dire. Je déclarai aux reporters que j'allais retrouver Robbie Dale en Espagne, et ainsi je pus retourner secrètement à Londres... Si Caroline revient, ce sera avec le punch de l'année dernière, solidement installée, car je ne voudrais pas que la tragédie du 3 mars se reproduise... Peut-être, dans quelques années, avec un gouvernement conservateur, qui nous donnerait une licence pour opérer légalement sur terre. »

« Quant à mes projets personnels, il n'est absolument pas question que j'entre à Radio One... Je peux vous dire deux choses: l'une, c'est que je prépare une émission pour la télévision, et la seconde, c'est que je vais écrire dans un important magazine musical. » Dans une lettre plus récente, j'ai appris que le

Show de Johnny à la télévision commencerait début septembre. Quoi qu'il en soit, nous devons attendre. Comme l'a dit bien justement la mère de Johnny: « Il ne nous reste que Radio Luxembourg Anglais ». JOCELYNE BOURSIER



JACQUELINE DULAC
J'adore le rock.

Jacqueline. Chanteuse. Interprète de chansons classiques, de qualité. Révélée par le Palmarès des Chansons. Confirmée par la Rose de France, à Antibes en 66. Couronnée, le 7 mars dernier par l'Académie Charles Cros: Grand Prix du disque chanson femme pour son 33 t « Contre-jour ». Caractère particulier: s'est précipitée sur Rock & Folk quand elle a vu Eddy Mitchell en couverture.

• Dessin

— J'ai fait deux ans de dessin. Mais j'aime plus spécialement la peinture. J'étais — hélas — incapable d'en faire; c'est pourquoi, je me suis dirigée ensuite sur l'affiche, avec Yves Brayer, puis Paul Colin. Ce qui m'intéressait, c'était le rapport plus direct avec les gens et

l'actualité. Mais, il y avait déjà la chanson; je prenais des leçons de chant et de solfège.

• Cabarets

— C'est la deuxième étape. J'ai fait beaucoup de cabarets rive gauche. Sans suivre le style rive gauche d'ailleurs, car mes chansons étaient trop simples et pas assez torturées!

• Palmarès des chansons

— En 1961, j'avais fait un disque d'auteur - compositeur chez Barclay, et qui n'avait pas marché du tout; en pleine période du rock, avec mes petites chansons à la noix, je suis passée complètement inaperçue. Guy Lux, que je connaissais en tant qu'amie, a commencé, quelques années plus tard, son Palmarès et m'avait dit qu'il me prendrait à condition que je chante autre chose que mes propres chansons; j'étais braquée, je ne voulais pas le croire. Finalement, j'ai pris un tube — à l'époque, c'était « C'est beau la vie » — et ça a marché formidablement; du jour où je n'ai plus fait ni chanté mes chansons!

• La Rose de France

— Huit mois après, en juin 66. J'ai eu de la chance de gagner. Quand j'ai entendu Polnareff avec « Love me », j'étais sûr que ce serait lui. Et, à ma grande surprise, j'ai gagné avec « Ceux de Varsovie ».

• Académie Charles Cros

— Un choc. Je ne savais pas que mon disque avait été présenté. Il y avait quand même des gens comme Barbara, etc... Mais, enfin, quand j'ai vraiment réalisé, je me suis aperçue que c'était pour moi une caution, une sorte de garantie vis-à-vis du métier.

• Poésie

— J'aime beaucoup. Mais, dans la chanson, c'est superficiel; du moins si on veut toucher les gens et pas seulement une élite.

• Rock and Roll

— J'adore le rock et le Rhythm and Blues. Si seulement je pouvais chanter ça. Je suis une fanatique, en tout cas.

• L'opinion des autres

— Sur le plan métier, je m'en

fous, je fais ce que j'ai envie de faire. Après, oui, je peux en tenir compte, si ça n'a pas plu par exemple. C'est une chose à la fois très importante et sans importance.

• Boris Vian

— Dans « L'écume des jours » notamment, il a eu l'art d'exprimer un fantastique qui reste toujours très logique, très près de la réalité, jamais gratuit. Il a des néologismes très drôles, sur la religion, par exemple.

• Les paroliers

— Je travaille surtout avec Michelle Senlis, Claude Delecluse, Henri Tachan. J'écoute tout ce qu'on m'envoie, mais je travaille en général avec le même petit groupe.

• Cinéma

— J'adore. Je manque de temps, mais j'aimerais beaucoup voir « Dans la chaleur de la nuit ». Par contre, j'ai vu « Bonnie and Clyde » et je suis emballée, c'est un film d'humour, extraordinaire. C'est quand même Arthur Penn; il a fait « Le Gaucher », il a un passé. Et puis, au moins, les morts ne sont pas propres. Dans le cinéma américain, c'est rare! Il y a vraiment des moments où on a envie de dégueuler.

• Télévision

— Un gros atout pour moi. J'ai été un visage avant d'être une chanson, alors que, d'habitude, c'est le contraire. Puisque j'ai débuté avec des chansons qui étaient déjà de gros succès par d'autres, Ferrat, etc...

• Les Beatles

— Ce sont eux qui donnent le la, les seuls qui amènent quelque chose de nouveau, même s'ils se trompent parfois.

• Cinq disques que vous emporteriez sur une île déserte

— Un de Félix Leclerc, un Tom Jones qui chauffe bien, un James Brown, un Ella Fitzgerald, et un de Barbara.

• Jazz

— Je ne connais pas très bien. J'aime bien le jazz classique ou Miles Davis, mais pas le jazz d'avant-garde. Je préfère le rhythm and blues, qui est vraiment une musique de tripes.

• Galas

— J'en fait beaucoup, j'en ai une cinquantaine en trois mois pour cet été. C'est très agréable; ça a un côté bonhomme et très folklorique que j'aime beaucoup.

• La chanson engagée

— Il n'y en a pas tellement. Le seul en France, c'est Léo Ferré et il est censuré. Une chanson sur le Vietnam, en France, n'est pas une chanson engagée; aux États-Unis, oui. Chez nous, ça n'existe pas.

• Les chevaux

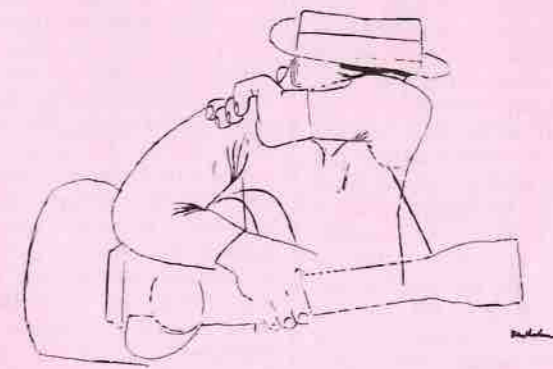
— Quand Michelle Senlis m'a apporté ce texte, je l'ai trouvé merveilleux, car cela correspond à ce que j'aime chez les chevaux, ce côté de terre, assez pur et sincère, ce côté compagnon de l'homme; pas le cheval qu'on monte, avec la badine, etc... Plutôt le cheval de labour, ou le cheval de western, capable d'aider ou de sauver un homme.

• Projets

— Je viens de passer à Bobino, en américaine, en décembre dernier; alors je ne compte pas repasser prochainement au music-hall, car je ne pourrais rien apporter de plus. Plutôt faire un cabaret rive droite, puis à la rentrée 69 faire un music-hall, en co-vedette. Et bien sûr, des disques, des tournées, des galas, dont beaucoup à l'étranger. J'ai un mois d'assuré au

Japon, une tournée au Canada en octobre, une autre en Russie cet hiver. Un disque sort au Canada et un autre en Italie. Je joue aussi avec Gino Cervi, dans un film pour la TV italienne et je chante le générique et le leitmotiv d'un film d'Edward G. Robinson, qui vient de sortir. Beaucoup de travail, comme vous le voyez.

Propos recueillis
par FRANÇOIS-RENÉ
CRISTIANI



SIMON ET GARFUNKEL.

Simon et Garfunkel, cinq disques simultanément classés au Cashbox et Billboard, connaissent actuellement une popularité sans précédent aux États-Unis. Le film « The Graduate » (« Le lauréat », qui doit sortir en France début septembre) les a fait connaître à un public énorme. La chanson du film, « Mrs Robinson » (extraite de l'album « Bookends », n° 1 au Cashbox) leur a valu un disque d'or pour le million d'exemplaires dépassés.

Il y a cinquante ans, presque jour pour jour, soit le 18 août 1918, naissait à Wilmington (Delaware), Gilbert Vandine Houston, dit « Cisco » Houston. Il était le deuxième de quatre enfants, et le fils d'un ouvrier en métallurgie. En novembre 1919, les Houston s'installent à Eagle Rock (Californie), où Cisco fait de brèves études puis, grandissant, il occupe divers emplois assez modestes. Vient alors la grande dépression des années trente, la misère, le chômage. Cisco eut son lot de vaches maigres, chantant et voyageant à travers le pays. Il rêvait de devenir une vedette du spectacle, passionné qu'il était par le métier d'acteur. Il fit un peu de théâtre à Rhode Island, et joua des rôles secondaires dans quelques pro-

ductions hollywoodiennes. Cherchant une réussite plus décisive, il se rendit à New York avec son frère qui s'engagea comme matelot. Cisco ne trouva pas meilleure fortune à New York que dans l'Ouest et rentra à Los Angeles. Il y participa à de nombreux spectacles de chanson folklorique, de théâtre populaire, discussions politiques, etc. Et il y rencontra son ami Will Geer avec qui, un beau jour de 1938, il fit la connaissance de Woody Guthrie. Le trio était fait pour s'entendre, et devint vite inséparable; la vieille Chevrolet de Woody conduisit nos trois compères dans tous les endroits populaires que comptait la Californie: réunions syndicales, camps

de réfugiés...

Puis, au début de 1940, tous trois allèrent « porter la bonne nouvelle » dans la région de New York. Cisco et Woody s'embarquèrent peu après sur un bateau de l'U.S. Navy où leur musique, avec le concours de l'Italien Jimmy Longhi, soutint le moral des troupes. Ils furent torpillés trois fois. Pendant ce temps, le frère de Cisco, torpillé lui aussi, fut porté disparu.

De retour à New York, avec Sonny Terry, ils enregistrèrent plus de cent chansons pour les disques « Folkways ». Alors seulement commencèrent les « choses sérieuses » pour Cisco. Une carrière au cours de laquelle il multiplia tournées, concerts et disques, devenant célèbre à la fois comme acteur et comme chanteur. Tous ceux qui l'ont connu, même très brièvement, se souviennent à quel point Cisco savait toucher les gens, les intéresser, les conseiller et les écouter à la fois. A un jeune aspirant-chanteur qui voulait quitter l'école pour partir à l'aventure guitare sur l'épaule, il répondit ceci : « D'accord, visite le pays. Mais commence par le commencement. Ne te crois pas obligé d'errer sur les routes parce que Woody et Pete et Lee (Lee Hays, des « Weavers » - N.D.L.R.) et moi, l'avons fait. Nous devions le faire. Tout le monde veut vivre bien. C'est pour cela que nous combattons. Bats-toi pour l'éducation, pour des vêtements plus propres, et reste à l'écart des voies ferrées ! »

En 1959, Cisco Houston dirigea une délégation de chanteurs américains envoyés en Inde par le « State Department », en compagnie de Sonny Terry et Brownie McGhee. Du point de vue de l'amitié internationale, ce fut un succès magnifique. Mais pour Cisco, c'était aussi le commencement de la fin : miné par le cancer, il se savait condamné à court terme. Il ne fut jamais aussi actif qu'à partir de ce mo-

ment. Après avoir rendu visite à Woody au « Brooklyn State Hospital », Cisco fit cette déclaration : « Cela me brise le cœur de le regarder. Il fait face avec un courage impressionnant. Si j'étais, comme lui, obligé de lutter contre la mort pendant des années et des années, je ne sais si je m'en tirerais aussi bien ». Et encore, ceci : « Ma situation est une affaire de semaines, de mois au maximum, et c'en sera fait de moi. Personne n'aime être à court de temps. Mais ce n'est rien à côté de la tragédie d'Hiroshima ou des millions de morts causées par les guerres, et qui auraient pu être évitées. Ce sont là les vraies tragédies. J'ai la chance de savoir au moins le temps qu'il me reste. »

Il participa au Festival de Newport en 1960, fit encore plusieurs enregistrements pour Vanguard (notamment des conversations avec de jeunes chanteurs, et un remarquable 30 cm de chansons de Woody). Sa dernière sortie fut pour un concert de folklore à Pasadena ; il ne put rester pour les bis, et s'en excusa auprès de ses amis, tant la douleur le tenaillait. Au repos chez sa sœur Mary Ann, à San Bernardino en Californie, c'est là que Cisco Houston s'éteignit le 25 avril 1961. Le succès de la chanson de Tom Paxton « Fare thee well, Cisco » prouve que la jeunesse porte toujours bien haut la mémoire de ce grand maître qui par sa musique fit régner l'amitié autour de lui.

JACQUES VASSAL



Cette fois, c'est le vrai retour en force des Stones. Je ne suis pas tellement par-



MICK JAGGER
Avec Godard.

tisan de ces images de départ, retour, revanche, sommet, etc... dans une carrière, mais dans ce cas-là, c'est vraiment flagrant ! Toutes leurs épreuves de l'an passé avaient été autant d'arguments pour ceux qui ne les ont jamais acceptés. On les avait volontairement humiliés en aggravant leurs responsabilités. Bien sûr, au point de vue positif, il y a eu « We love you », mais ce single, s'il a connu une certaine gloire, notamment en France, était tout de même et surtout une espèce de parade de remerciements... quelque peu inspirée des Beatles d'ailleurs. Il y a eu encore « Their Satanic Majesties Request », mais, par suite des ennuis judiciaires, celui-ci avait été réalisé par petites tranches distinctes et son homogénéité en avait souffert.

Mais voilà qu'ils « reviennent », plus fort que jamais. Et d'abord par la scène, qui est bien un élément primordial chez eux, qu'ils le veulent ou non (c'est du reste un compliment). Le dimanche 12 mai, au grand spectacle annuel du N.M.E., ils apparurent en vedettes surprises et, dans une ovation telle qu'il était pratiquement impossible de les entendre, ils interprétèrent (paraît-il) « Satisfaction », après le titre choc de leur nouveau single « Jumpin' Jack Flash ». Celui-ci est vraiment le type du numéro un en puissance. Sans que ce soit pour autant un « retour », il inclut vraiment tous les ingrédients qui font la sauce miracle « Stones ». Je laisse le soin aux décortiqueurs d'analyser... la simplicité du morceau, moi, je préfère écouter... en bloc ! Peut-être avez-vous eu la chance de

voir le sensationnel film de promotion de ce titre à « Tête de bois », le 3 juillet. Et puis, surtout, les Stones ont — enfin — tourné leur premier film, avec un metteur en scène français (tiens, tiens... mais tenez-vous bien si vous l'ignorez encore) : Jean-Luc Godard. Ma « formation de mathématicien » me laisse présager, sans trop de peine, que la probabilité est faible pour que, de l'addition de ces deux anti-conformismes, résulte une œuvre banale !

Le film est axé sur la dualité création-destruction. Nous verrons donc les Stones en studio en train d'enregistrer, donc de créer (l'expression de Godard surprend toujours Charlie, modeste s'il en est...), et parallèlement le thème de la destruction sera illustré par une situation amoureuse « triangulaire » qui se terminera par un suicide ! Godard aura probablement employé de nouvelles techniques de prises de vues pour ce film décidément révolutionnaire. J'allais oublier de vous en donner le titre : « One by one » soit — peut-être — « Un par un » en français.

Le tournage de la partie concernant les Stones a d'ailleurs été effectué, rapidement, en début juin, prise sur le vif alors qu'ils enregistraient leur nouvel album intitulé « Beggars Banquet » (les Stones en clochards en quelque sorte !). Celui-ci paraît le 26 juillet, c'est-à-dire le jour des 24 ans de Mick. Grande innovation ; celui-ci fait ses débuts — officiels — à la guitare dans plusieurs morceaux de l'album ! Quant à Brian, il a pu participer aux séances d'enregistrement et de tournage avant d'être

de nouveau accaparé par la justice avec laquelle il a encore quelques ennuis, toujours à cause de drogues. Pour ce nouveau L.P., Jagger, qui, l'année passée, avait assumé toutes les responsabilités de production, a préféré faire appel à Jimmy Miller, l'homme qui a réalisé par exemple certains enregistrements de l'ex-Spencer Davis Group comme « Gimme some loving » ou « I'm a man », et surtout le fantastique LP du Traffic intitulé « Mister Fantasy »... et que nous n'avons pas le plaisir de connaître en France dans son intégrité, soit dit en passant. De même que l'alliance Stones - Godard, l'alliance Stones-Miller risque d'être très payante ! De son côté, Mick Jagger a tourné pour la Warner-Bros « Performance » (pas d'affolement : les films changent maintenant plusieurs fois de titre avant d'être mis en circuit et quelquefois après si ce sont des navets, afin de leur donner une seconde carrière !). Mick a aussi — bien entendu — écrit la musique de ce film dont le second rôle sera tenu par James Fox, un de ses meilleurs amis dans la vie car, dans le scénario, je ne pense pas qu'il en sera ainsi.

SERGE DUMONTEIL



Plus de 20.000 personnes au gigantesque gala pop qui a eu lieu à Zurich les 30 et 31 mai dernier. Chaque spectacle durait cinq heures. Le premier soir, après Stevie Winwood, ce fut le triomphe de John Mayall qui concrétisa le formidable intérêt des jeunes pour le blues. Une ovation délirante salua sa sortie de scène. Quant aux Move, ce fut une apothéose de jeux de scène, lumières, bris de matériel.

Avec les Animals, un ma-



A Zürich :
JIMI HENDRIX,
ERIC BURDON
et CHOUCHOU.



tériel extra : deux Sound City 100 et deux Vox Supremes. Mêmes sonorités sur scène que dans les disques. Burdon : c'est de la folie, le show-full à son maxi. « Sky Pilot » dure sur scène un quart d'heure. J'ai bien cru que le Palais des Sports allait s'effondrer quand un portrait d'Hitler apparut sur écran géant : plus de cent fauteuils cassés par les Suisses Allemands.

Pour Jimi Hendrix, le show que nous connaissons par l'Olympia. Hendrix est un dieu en Suisse. Dès « Purple Haze », des bagarres éclatèrent : il semble que la police ait pris peur et n'ait fait qu'accroître le tumulte. En tout cas, dix mille personnes en furie, c'était très impressionnant. Pour ma part, j'ai eu des contacts très sympathiques avec Hendrix et Burdon et je pense faire venir John Mayall à la rentrée.

CHOUCHOU



Il a déjà trois disques derrière lui, mais il se veut débutant. Il veut oublier et voudrait qu'on oublie son passé discographique. Pour cela, il s'est imposé un silence d'un an alors qu'il était sur le point d'enregistrer un 30 cm. Souvenez-vous « T'as qu'à dire



yeah ! » ou « Pourquoi rêvez-vous des États-Unis ? ». C'était Baschung première manière. Depuis, Baschung s'est cherché. Il a composé des chansons par dizaines. Et petit à petit, le choix s'est fait sur quelques mélodies plus précises. Francis Dreyfus, son nouveau producteur et éditeur, a alors fait venir et écouter ses musiques à des auteurs confirmés comme Pierre Delanoé et Vline Buggy qui ont chacun choisi la musique qu'ils ressentait le mieux. Ce disque ne se présente tout d'abord pas comme un enregistrement tape à l'œil. Ce n'est pas ce genre de chansons que les jeunes auteurs ont trop tendance à faire actuellement, qui se ressemblent toutes, et qui sont toutes chantées de la même manière, avec des poussées dans les aigus. Ici, pas d'effets de rythme, de roulements de tambour, pas d'orgue style église. Dans chaque chanson, il y a au contraire une mélodie et,

construit autour d'elle, des arrangements qui ne sont pas faits pour remplacer une absence de mélodie mais pour la mettre en valeur.

Baschung, en temps que chanteur, est plus proche, si on veut chercher à tout prix une similitude, de Cat Stevens et de Chris Farlowe. Et il admire beaucoup Tom Jones, de plus en plus considéré par tous les professionnels comme le grand chanteur de pop music dans le monde, et les Bee-Gees, dont le panégyrique n'est pas à faire. Les arrangements de son disque ont été faits par Jean-Claude Vannier, un jeune chef d'orchestre dont on commence sérieusement à entendre parler. Ce simple qui vient de sortir, sélection des quatre titres originellement prévus pour un EP, sont le fruit de quatre à cinq mois de travail, en collaboration étroite entre les auteurs, le compositeur-interprète et l'arrangeur. Si bien qu'une fois arrivés au

studio, tout a été très rapide. Tout était prévu d'avance. Et, de son côté, Baschung n'a pas de difficulté à enregistrer. Il chante juste et en place. Une ou deux prises et le titre est dans la boîte. Pas besoin de montages, cauchemar des preneurs de son. De même, il n'a pas de problèmes pour chanter en direct, sur scène ou à la télévision.

Baschung a derrière lui, déjà, une petite expérience du public. Né le 1^{er} décembre 1947, à Paris, il a d'abord été apprenti dans la boulangerie de son père, tout en suivant, le soir, des cours de comptabilité. Mais le petit Baschung, à qui on avait offert pour ses douze ans une guitare, était attiré par la chanson. Il ne pensait pourtant pas à faire une carrière de chanteur, ni à être un jour admis dans le petit monde du show-business qui lui apparaissait, de l'extérieur, très fermé. Il écrivait quand même des chansons et les chantait à ses amis. Puis il a fait partie d'un groupe et a chanté en anglais les samedis soirs dans les bases américaines. Cela lui a donné l'habitude de la scène. Ensuite, il a chanté, seul, en s'accompagnant à la guitare douze cordes dans des cabarets et des clubs. C'était l'époque où l'on découvrait Bob Dylan, le temps des premières adaptations de Hugues Aufray. Et Baschung interprétait des œuvres de Woody Guthrie et de Bob Dylan, comme « Dont think twice, it's all right » ou « Corinna ».

Un de ces soirs-là, un producteur l'entendit et le fit auditionner chez Philips où il fut engagé.

Baschung, compositeur, a été chanté par Noël Deschamps (« Oh, la, hé, heine »), par Annie Philipe, et une de ces chansons vient récemment d'être retenue par ce groupe anglais au nom interminable, Dave Dee, Dozy..., etc. Pour composer, Baschung commence toujours par la musique, c'est ainsi qu'il s'y est pris jusqu'à maintenant. Il laisse les auteurs plaquer un texte dessus ensuite.

Quelquefois, il part d'une idée d'arrangement. Il a toujours plusieurs chansons en chantier simultanément, les reprenant, les travaillant longtemps. Mais il lui est bien sûr arrivé de faire une chanson en un quart d'heure. Et parce qu'il compose des airs qui ont naturellement une mélodie et qui ne tiennent pas qu'à un gimmick, Baschung et son producteur Francis Dreyfus voient plus loin que la France. Son disque a été bien accueilli en Belgique et des accords vont être pris pour en assurer la diffusion en Allemagne et en Italie.

PIERRE CHATENIER



Sandie à chaud



SANDIE SHAW
Travailler.

Au cours d'une brève escale à Paris pour paraître à Age Tendre et Tête de Bois, Sandie Show a bien voulu répondre au petit questionnaire que je lui ai proposé entre deux répétitions. Je pense qu'il est inutile de vous la présenter, vous la connaissez tous aussi bien que moi. Ce jour-là, elle était d'excellente humeur, ce qui n'est pas toujours le cas, mais la vie de vedette comporte de telles vicissitudes que l'on se doit d'être indulgent.

— Quel succès t'a fait le plus plaisir?
— Le prochain.
— As-tu l'intention de cesser de chanter un jour?
— Si je trouve quelque chose de plus intéressant à faire. Quand on est connu,

toutes les portes s'ouvrent.
— Quel est ton public préféré?
— Tout public comporte une part de gens sympathiques.
— Quels sont tes groupes favoris?
— Je n'aime pas particulièrement les groupes. De temps en temps, les Beatles, ou Les Rolling Stones parce qu'ils sont formidables à voir.
— Et tes chanteurs et chanteuses favorites?
— Il est aussi très difficile de répondre à cette question... Aretha Franklin, Nancy Wilson, Peggy Lee, Lou Rawls, Ray Charles. J'aime bien tout ce qui vient d'une alliance de la pop music et du jazz.

— Dans ce cas, tu aimes Julie Driscoll?
— Fantastique, terrible. Mon mari dessine et fait ses vêtements.
— Quelle a été ton expérience professionnelle la plus saisissante?
— Le 15 juillet, une série de shows pour la télévision, qui sera diffusée en automne.

— Quels sont tes amis les plus chers?
— Je n'ai pas de meilleur ami; pour moi, ils sont tous pareils.
— Chris Andrews est-il ton compositeur favori?
— Non, je n'ai pas de compositeur favori, j'aime seulement les bons compositeurs qui font d'excellentes chansons.

— Et tes hobbies?
— Je n'ai pas le temps d'en

avoir, je les pratique en travaillant.
— A quel âge es-tu entrée dans le show-business?
— A dix-sept ans.
— Quels sont tes ambitions?
— Travailler.



C'était une pièce de théâtre originale, une sorte de pamphlet-happening, qui visait à la contestation de notre société à travers le phénomène des idoles. Son auteur, Marc'o, vient d'en faire un film. L'entreprise de démythification reste la même, mais c'est la forme qui change. Nul doute que nous tenons là le premier film « underground » français. Le rythme infernal imposée à la caméra, les angles et les prises de vue, sont proprement déments, psychédélics; l'effet visuel fait corps avec l'effet musical comme dans le meilleur des light-shows. On est de plain-pied dans les jeux lumineux, dans les recherches sensorielles chères au monde hippie. Une telle frénésie, une telle folie ne se voyaient jusqu'ici que dans les films de jeunes réalisateurs underground américains ou anglais. Ça nous change un peu des fadaises que pouvaient nous débiter les cinéastes traditionnels sur le monde des jeunes et leur musique. La mise en scène est, ici, très originale, et les acteurs particulièrement bons; rien à dire de Jean-Pierre Kalfon, génial et très à l'aise, mais des compliments à faire à Bull Ogier, très belle et très hippie, et très douée. Quant aux « charges » des personnages interprétés par Valérie Lagrange, ou Pierre Clément, elles sont torquantes.



CLAUDE BOLLING

Du ragtime aux orchestrations de Bartok en passant par le middle-jazz et la T.V., Claude Bolling a vu, en quelques années, son talent de pianiste et d'arrangeur largement récompensé. On le voit ici lors d'une séance d'enregistrement de la musique du film « Vivre la nuit », qu'il a composée et dirigée. Il n'abandonne pas pour autant ses premières amours: il vient de passer, avec son orchestre, au Festival de Jazz d'Antibes.

F.-R. C.

LE POP CLUB DE JOSÉ ARTUR: fin juillet au Festival d'Antibes, début août à Biarritz.



FRANCE

Sylvie Vartan, qui vient de sortir un 45 t avec « Baby Capone » et « Irrésistiblement », est actuellement en tournée à l'étranger: elle parcourt l'Italie, l'Espagne et l'Allemagne. Le dernier disque d'Eric Charden, « Soudain en plein été », marche très bien. Olivier Despax a eu une longue discussion sur la situation actuelle de la pop music lorsqu'il a récemment rencontré les Rolling Stones lors d'un voyage à Londres. Dick Rivers et Burt Blanca étaient réunis dans un gala « Rock Revival » le 6 juillet, à Mehun-sur-Yèvre. C'est en Rolls blanche que Johnny Hallyday se rend maintenant au Golf Drouot. Il viendra présenter son nouveau show dans ce club début octobre. Celui-ci sera retransmis en direct sur RTL. Jean-Noël Coghe a participé à plusieurs séquences Rock & Folk de l'émission de RTB « Cap de nuit », et Le Festival du Châtelet (Belgique) aura lieu comme chaque année en septembre. On y attend entre autres, Jimi Hendrix. Les éditions Tutti ont acquis les droits pour 38 chansons d'Otis Redding. Christian Fechner vient de sortir un nouveau groupe, le Musical collège, chez Vogue. Nicole Croisille, dont le dernier titre est « Tryin », a refusé de participer à la tournée d'Adamo afin de préparer un show à la Judy Garland pour le « Beach Club » de Monte-Carlo. Le groupe grec qui fait un tube avec « Rains and tears », Les Aphrodite's Child, viennent d'enregistrer un 33 t. Marie Laforêt fera une tournée au mois d'octobre en Amérique du Sud. « Quelque chose tient mon cœur », par Herbert Léonard, est le disque que Philips a le plus vendu durant ces derniers mois. Guillaume est le prénom du fils d'Eddy Barclay, né il y a quelques semaines. Les Rolling Stones ont, avec « Jumpin' Jack flash », les meilleures ventes de disques chez Decca. Le Golf Drouot rouvrira ses portes le vendredi 6 septembre avec les Murators et Robie Lorr, ainsi qu'avec le premier tremplin de la saison. Toni Menteau, ex bassiste-chanteur des Sunlights effectuera sa rentrée en septembre au sein d'une nouvelle formation, affaire à suivre. Decca mise beaucoup sur Victoire Scott qui avait sorti « 4^e dimension ». Elle pourrait être la révélation des prochains mois. Nicoletta est en tournée depuis le 28 juin et cela jusqu'au 31 août. Peter Holm est au programme du spectacle Mireille Mathieu qui sillonne actuellement la France. La pochette du dernier EP de Dick Rivers, « Donne », a été peinte par un artiste figuratif thésonnier. Les Extrem's ont enregistré une version très personnelle de « Shakin' all over », titre qui fit la gloire du regretté Johnny Kidd. Quelques dates de la tournée des Moody Blues: Sète (3 août), Colmar (11), Béziers (17), Nice (18), Fréjus (24) et Cannes (25). Lors d'un récent « Super SLC », Michel Polnareff a présenté un grand nombre de disques de pionniers du rock.

GRANDE-BRETAGNE

Le 8^e Festival de Jazz et de Blues aura lieu les 9, 10 et 11 août prochain avec la participation de: les Herd, les Marmalade, Time Box, Jerry Lee Lewis, the Nice, Jeff Beck, les Ten

Years After, The Crazy World of Arthur Brown, Tyrannosaurus Rex, Joe Cocker, the Incredible String Band, Traffic, Spencer Davis, John Mayall, Fairport Convention, Chicken Shack, ... il se déroulera à Kempton Park Race (Sunbury-on-Thames dans le Surrey). Jocelyne Boursier y assistera pour nous. Les Beatles vont désormais enregistrer pour leur propre marque de disques, Apple Records. Le spectacle de Broadway « Jacques Brel is alive and well and living in Paris » s'est transporté depuis le 9 juillet au Duchess theatre de Londres. Keith Reef a quitté les Yardbirds qui risquent de se dissoudre. Jerry Lee Lewis se produit en Grande-Bretagne ce mois d'août. Donovan vient de déclarer: « Je ne me suis jamais senti aussi loin du milieu artistique qu'aujourd'hui ». Julie Driscoll participerait au Festival de jazz de Berlin en novembre. Charlie Watts, qui tourne avec ses compères les Rolling Stones « one by one » de Jean-Luc Godard, a déclaré qu'il voulait réveiller le monde. Jack Good (qui produisit d'extraordinaires émissions de télévision pop britanniques il y a quelques années, puis la comédie « Catch my soul » avec Jerry Lee Lewis) revient en Angleterre dans le but de refaire des émissions avec les vieux de l'époque rock anglaise; Cliff Richard, Marty Wilde et Billy Fury. Louis Armstrong a célébré son anniversaire à Londres le 4 juillet. Les Beatles sont en pourparlers pour se produire en Russie. Récemment en Suède, Eddie Hardin, guitariste du Spencer Davis Group s'est fait kidnapper par des admiratrices. Contrairement à certaines rumeurs, Esther & Abi Ofarim ne se séparent pas. Ben E. King rendra visite à nos amis anglais pour une tournée de six semaines qui débutera le 15 août. C'est Mike d'Abo, chanteur du Manfred Mann qui a écrit « When the sun comes shining through » pour Long John Baldry. Jimi Hendrix, lorsqu'il fait des galas aux États-Unis, touche une moyenne supérieure à 100.000 F actuels. Autant dire qu'il aime y aller souvent. Les Nice doivent inaugurer une nouvelle chaîne de télévision en couleur suédoise en septembre prochain. Il est question que Georgie Fame réforme les Blues Flames. Excellentes critiques dans la presse britannique pour le premier 33 t en solo de Brian Auger. Le festival de pop music qui devait avoir lieu à Majorque avec Jimi Hendrix, Georgie Fame, Count Basie a été annulé pour des raisons financières. C'est John Mayall qui a dessiné la couverture de son nouvel album 33 t britannique « Bare Wire ». Julie Driscoll a refusé de tourner dans le film « Performance » pour lequel on lui proposait d'être la fiancée de Mick Jagger. Elle a ajouté: « Mes affaires vont trop bien avec Brian Auger pour que je le lâche maintenant ». « Congratulations », le titre avec lequel Cliff Richard avait été finaliste au grand prix de l'Eurovision lui a rapporté une autre récompense: un disque d'or pour une vente supérieure à un million d'exemplaires. Le dernier 33 t des Small Faces, « Ogden's nut gone flake », est l'album pop qui se vend le mieux actuellement en Angleterre. En raison du succès obtenu par la tournée qu'ils viennent d'effectuer en Angleterre, Johnny

télégrammes

Cash et Carl Perkins y retourneront cet automne. C'est sur les conseils des Beatles que Tiny Tim viendrait en Angleterre pour donner un récital au Royal Hall en septembre. Tournée européenne des Bee Gees à la rentrée.

ÉTATS-UNIS

Tommy Sands, qui avait eu un gros succès il y a 11 ans avec « Teenage Crush », a décidé de chanter de nouveau. Aretha Franklin n'est pas contente d'un récent article de cinq pages paru sur elle dans le Times: « En parlant de ma famille, dit-elle ils auraient pu vérifier les faits qu'ils ont écrit ». Très bonnes critiques dans le « Cash Box » pour Joe Williams, le chanteur de l'orchestre de Count Basie. Les Bee Gees tournent aux États-Unis du 1^{er} août au 1^{er} septembre. « Amen » devrait être un nouveau disque d'or, dit-on pour le regretté Otis Redding. Frank Sinatra vient de déclarer: « Je ne chanterai jamais avec les Beatles, j'en serai incapable. Ils ont une manière d'interprétation très différente de la mienne ». Nancy Wilson a attiré beaucoup de monde lors des récents récitals qu'elle a donnés à Hawaï. Le Progressive Rock est le mouvement musical dont on parle le plus ces jours-ci dans les radios américaines. Jackie Wilson, dont le dernier disque est: « I get the sweetest feeling », se produit à Mexico. Percy Sledge a eu une crise cardiaque. Il espère pouvoir chanter prochainement. Clyde McPhatter, ex-leader des Drifters, écrit actuellement sa biographie. Lee Dorsey s'est acheté un garage. On peut le voir, lorsqu'il n'est pas en tournée, réparer des voitures. Plus de 7.000 spectateurs étaient présents à un gala que Bill Cosby a donné au début du mois à Honolulu. Le 33 t « Bookends » de Simon & Garfunkel est l'album qui se vend le plus actuellement aux États-Unis. Jerry Lee Lewis a un nouveau titre classé au top 100 du Billboard, c'est « What's made milwankee famous »; quant à Elvis Presley, il place dans cette même liste « Your time hasn't come yet, baby » et « Let your self go ». Bobbie Gentry sera la vedette du Ceasars Palace de Las Vegas à partir du 8 août. Toujours à Los Angeles, Sonny & Cher se produiront au Greek theatre à compter du 26 août et ce jusqu'au 1^{er} septembre. « Day break » est le titre d'un nouveau livre écrit par Joan Baez. Freddy Cannon a sorti une version de « Rock around the clock » qui se vend très bien. Notre collaborateur Jacques Vassal est aux États-Unis. Il compte nous raconter le Festival de folk de Newport et recueillir des témoignages sur la vie de Woodie Guthrie. Bill Haley est passé en Allemagne avant de rejoindre les États-Unis. Dans un club de New York, Jeff Beck a fait un bœuf en compagnie de Jimi Hendrix et Eric Clapton. Beaucoup de lecteurs de « Rock & Folk » auraient aimé être présents. Pour sa première tournée américaine, Nancy Sinatra a choisi une co-vedette de taille: Lee Hazlewood. O. C. Smith, qui a obtenu un gros succès avec « Son of hickry's tramp », est un Noir américain du Sud qui a chanté pendant trois ans avec l'orchestre de Count Basie. JACQUES BARSAMIAN

**Dreux
en
flèche**



GILLES DREUX
Voix de cow-boy.

L'Oscar de la chanson la plus programmée sur les ondes pendant le mois de mai 1968, s'il devait être décerné, irait sûrement à une interprétation pourtant très éloignée de la contestation et du « protest-song », « Alouette » (pas celle qu'on plume, bien sûr). Pourtant, parce que ce disque tranchait trop nettement sur la production habituelle du marché français, peu de gens y avaient cru au départ. Et, si le son d'« Alouette » est original, son interprète l'est également. Gilles Dreux n'a pas, en effet, d'équivalent en France. Rien qui lui ressemble. Ce n'est pas un nouveau un tel, un autre machin. Avec des moustaches tombantes à la « Guevara », un physique imposant (il a été lutteur et catcheur amateur) et un amour prononcé pour les cigares (longtemps considérés comme un élément de provocation bourgeoise avant de devenir, de par leur origine cubaine, un symbole de la contestation), Gilles Dreux est un nouveau type de chanteur, sain et viril, pas minet pour deux sous, un anti-Clo-Clo. Voilà sans doute les raisons qui ont fait passer le début de sa carrière quelque peu sous silence. Des études de médecine interrompues par un trop long service militaire, et Gilles

Dreux, une fois libéré, tente sa chance au théâtre. Quelques rôles dans des pièces des Centres de province et il tente de monter lui-même « La Mégère Apprivoisée » de Shakespeare, où il tient le rôle repris plus tard au cinéma par Richard Burton. Mais la pièce doit s'arrêter le deuxième jour, faute de spectateurs. A Paris, ensuite, Gilles joue « La Leçon » à la Huchette. Là, il rencontre une débutante qui a fait son chemin de son côté et est devenue sa femme, Monique Tarbès. Mais « La Leçon » est une mini-pièce, par la durée tout au moins. Aussi, pour combler et ses fins de soirées et ses fins de mois, Gilles Dreux, s'accompagne à la guitare, chante dans les cabarets du Quartier Latin des thèmes dont il est l'auteur, aux textes hermétiques. « Ça sentait beaucoup mon Ionesco » avoue-t-il maintenant. Il est pourtant remarqué et il enregistre un premier disque chez Barclay. Sans grand succès. Pour vivre, il double en français des films étrangers, prêtant sa voix grave à une multitude de cow-boys, de Romains, d'aventuriers de toutes sortes. Il joue aussi, aux côtés de Bourvil et de Monique Tarbès, dans « Les Cracks » d'Alex Joffé. Les disques Barclay lui rendent sa liberté.

Norbert Saada, transfuge, lui aussi de chez Barclay, produit son second disque pour les Disc'Az. Deux titres s'y contrarient. « Émiliano Zapatta » et « Théodorakis ». Les programmeurs, pour des raisons d'opportunité et d'actualité, choisissent la chanson dédiée au poète en prison. C'est la moins bonne. Gilles n'obtient qu'un succès d'estime. « Zapatta », par contre, commence actuellement une carrière en Italie après avoir été un moment interdite pour paroles subversives et invitation à la révolte. On n'est jamais prophète en son pays ! Sur le point d'abandonner la chanson, Gilles enregistre un troisième disque. Avec Saada qui croit toujours

en lui, il découvre un disque péruvien, « Missa Criolka ». Ils le font écouter au téléphone à Pierre Delanoé qui, entendant le chanteur crier « Allé-loutcha » (plus près de Alléluia que d'Alouette), traduit « Alouette, Alouette ». Quarante choristes sont convoqués au studio de la Gaieté, et Gilles chante en direct avec eux. Cela donne la sonorité que l'on a pu entendre plusieurs fois par jour sur toutes les radios, d'Europe 1 à France-Inter en passant par Luxembourg. Avant de partir en tournée comme vedette américaine d'Adamo pendant le mois d'août, Gilles s'en est retourné au studio enregistrer un nouveau disque, un 45 t pour lequel il a sélectionné sur près de onze titres. Une majorité de chansons originales et un grand tube du folklore rendu célèbre par Harry Belafonte, « Merci, mon Dieu. »

PIERRE CHATENIER

**Entendu
sur
Campus**

Voici une sélection de disques qui sont passés au cours des dernières semaines sur « Campus », l'émission que présente Michel Lancelot tous les soirs (sauf le dimanche) sur Europe n° 1 à partir de 20 h.

CLAUDE NOUGARO dans « la mutation ». Incontestablement l'un

MICHEL LANCELOT
Campus rallongé.



des rois du « swing » en France : Claude Nougaro, accompagné par l'orchestre de Maurice Vander.

HARRY BELAFONTE dans « Shake that little foot », enregistré en public au théâtre grec de Los Angeles le 23 août 1963. Belafonte nous propose une étude sur l'exubérance des enfants, vieille chanson arrangée par lui et le chef d'orchestre qui dirige l'accompagnement de ce spectacle.

LES PLASTIC PENNY dans « Nobody knows it ». Ils étaient d'abord 6 et s'appelaient Les Universals, puis ne restèrent plus que 5 et prirent pour nom les Plastic Penny. Ils obtinrent un premier succès avec « Every thing I am ». Leur chanteur s'appelle Brian Keith et est Gallois.

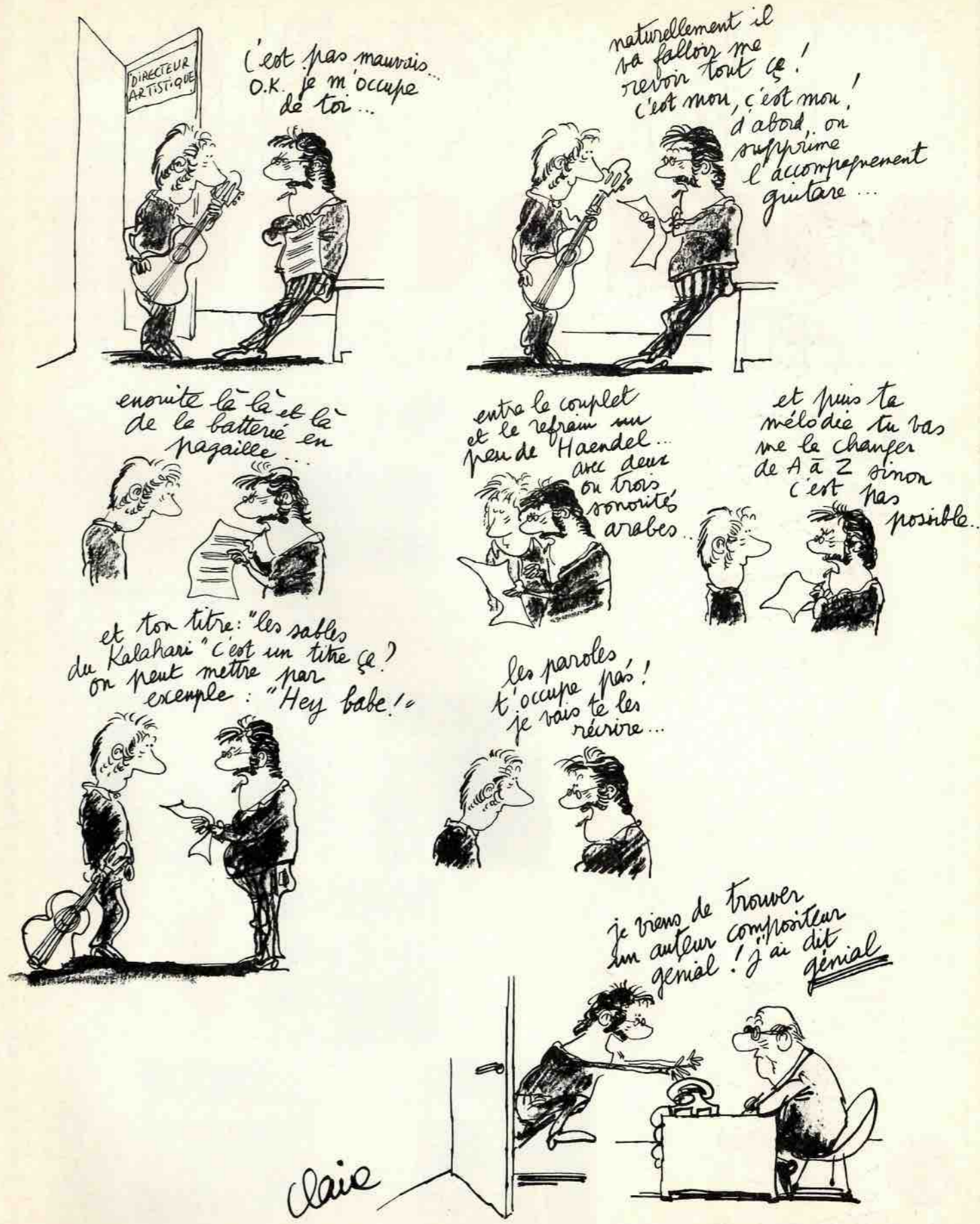
IRMA THOMAS dans « Cheater man ». Keith Richard, des Rolling Stones, a dit un jour : « Nous croyons que les meilleurs sounds pop sont venus de Chicago. Il y a quelque chose dans les studios de la firme Chess qui vous fait jouer et chanter au-dessus de vos possibilités normales ». C'est là qu'enregistre Irma Thomas.

FATS DOMINO, dans « Walking to New Orleans », en marchant vers la Nouvelle-Orléans, celui qui chante ce thème connaît bien cette grande ville des États-Unis puisqu'il y naquit il y a 40 ans. Son oncle avait joué avec plusieurs orchestres de jazz Nouvelle-Orléans et ainsi Fats s'intéressa rapidement à la musique.

BEATLES dans « A hard day's night », le thème du film « 4 garçons dans le vent » qui racontait 48 heures de la vie d'un groupe, celui de John, Paul, George et Ringo. Ce thème, « Hard days night », est la version chantée pendant le générique par John, enregistré sur double piste et accompagné par ses trois compères.

LES WHO dans « Call me lighting ». En Angleterre, on peut voir des grandes pages de publicités représentant une assemblée de chiens. Cette publicité est consacrée au dernier simple 45 t des Who qui monte très fort dans ce pays. Le verso anglais, « Call me lighting », lui, est bien placé dans les best-sellers américains, c'est une composition de Pete Townshend, le soliste de ce groupe britannique.

J. B.



CHUCK BERRY

ROCK REVIVAL

SES PLUS GRANDS SUCCÈS

CAROL
 RIP IT UP
 ROUTE 66
 LET IT ROCK
 DEAR DAD
 I AN'T TO BE YOUR DRIVER
 THIRTY DAYS
 NADINE
 'ROUND AND 'ROUND
 REELIN' AND ROCKIN'
 BYE BYE JOHNNY
 NO PARTICULAR PLACE TO GO
 SWEET LITTLE SIXTEEN
 DOWN THE ROAD A PIECE
 33 TOURS 30 CM CHESS 69502 P

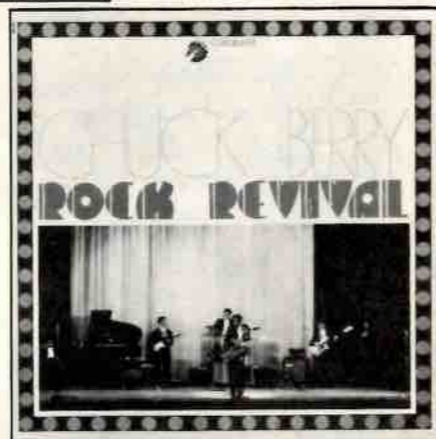
VOL. 1
 ROCK AND ROLL MUSIC
 I JUST WANT TO MAKE LOVE TO YOU
 45 TOURS SIMPLE CHESS 169512

VOL. 2
 MEMPHIS TENNESSEE
 BROWN-EYED HANDSOME MAN
 45 TOURS SIMPLE CHESS 169513

VOL. 3
 MAYBELLENE
 LITTLE QUEENIE
 45 TOURS SIMPLE 169514

VOL. 4
 ROLL OVER BEETHOVEN
 SCHOOL DAYS
 45 TOURS SIMPLE CHESS 169515

VOL. 5
 JOHNNY B. GOODE
 YOU CAN'T CATCH ME
 45 TOURS SIMPLE CHESS 169516



DISTRIBUTION C.E.D.

rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Michel Polnareff	1		J.-P. Leloir
R & F Actualités	3		
Radios pirate	3	J. Boursier	X
J. Dujac	4	F.-R. Cristiani	Leloir
Cisco Houston	5	J. Vassal	
Rolling Stones	6	S. Dumontell	Leloir
Zurich	7	Chouchou	W. Spiller
Baschung	7	P. Chatenier	
S. Shaw	8	J. Boursier	R.C.A.
Télégrammes	9	J. Barsamian	
	13		Leloir
Courrier	15, 17, 19		
	17		Leloir
Claude Nougaro	20 à 24, 53, 55, 57	M. Delorme	20, 21 : Leloir, 23 : Latapie-Trombert
Elvis Presley	25, 26	J. Barsamian	Christine
Félix Leclerc	27 à 29	F.-R. Cristiani	Leloir
San Francisco	30 à 33	R. Kanner	R. Kanner
Michel Polnareff	34 à 39	P. Chatenier	Leloir
Côte Ouest	40 à 42	Ph. Paringaux	Leloir, Studer
John Mayall	43, 44	S. Dumontell	J.-L. Lamaison
Golf Drouot	45 à 47	J. Barsamian	45 : Spitzer, X, 46 : Lynx, 47 : Desmazières
Art et Contest.	48 à 51, 65, 66	F.-R. Cristiani	Leloir, Cabu
Disques	59		
Editions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9 ^e . Tél. : 674-44-82 et 71-37.			
Revue mensuelle, Numéro 20, Août-Septembre 1968.			
Comité de Direction : Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchet.			
Service Photo : Jean-Pierre Leloir.			
Abonnements : France et zone franc, 1 an (11 numéros) : 22,50 F; 6 mois (6 numéros) : 13 F.			
Etranger, 1 an : 32,50 F français; 6 mois : 18 F français. Voir bulletin d'abonnement page 66.			
Editions du Kiosque : C.C.P. Paris 1964-22.			
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.			
Directeur : Robert Baudelat, Rédacteur en Chef : Philippe Kœchlin, Secrétaire Général : Jean Tronchet.			
Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. © Copyright by Editions du Kiosque 1968.			
Notre prochain numéro paraîtra le 1 ^{er} Octobre.			

5^e Paris Jazz Festival

Salle Pleyel,
 252, Faubourg Saint-Honoré,
 Paris-8^e

4 novembre :
 Story of Soul
 avec Horace Silver,
 Muddy Waters,
 les Stars of Faith,
 Sun Ra Big Band,
 Gary Burton.

6 novembre :
 Drums Panorama :
 Max Roach, Art Blakey,
 Elvin Jones, Louis Bellson
 et le grand orchestre
 de Dizzy Gillespie.

8 novembre :
 Earl Hines et
 le grand orchestre de
 Count Basie.

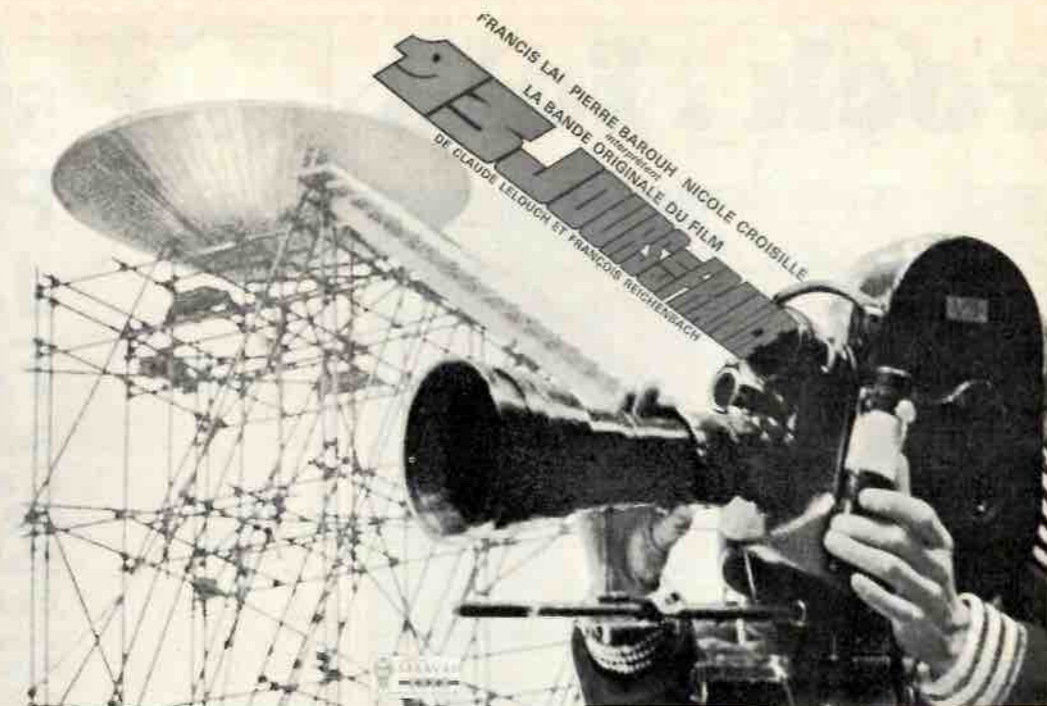


PAGE 8

1. JILLY (Philippe Laroche)
2. LE JOUR EN FRANCE (Philippe Laroche)
3. PEGGY (Philippe Laroche)
4. INCIDENTE (Philippe Laroche)
5. JILLY (Philippe Laroche)

PAGE 9

1. LE JOUR EN FRANCE (Philippe Laroche)
2. PEGGY (Philippe Laroche)
3. INCIDENTE (Philippe Laroche)
4. JILLY (Philippe Laroche)
5. LE JOUR EN FRANCE (Philippe Laroche)



courrier des lecteurs

JEFFERSON PLANE

Messieurs,
Profitant de ce que je suis en train d'écouter le Jefferson Airplane, je voudrais répondre ou ajouter quelque chose à l'article de Guy Kopelowicz sur ce groupe que je considère personnellement comme un des meilleurs.

Guy Kopelowicz termine son article en demandant à quand la parution en France des deux premiers albums du Jefferson Airplane. Il se trouve que j'ai la chance d'en posséder un, sorti en 1966 aux États-Unis. Je ne sais si c'est le premier ou le deuxième.

Je voudrais dire plusieurs choses qui ressortent de ce disque. D'abord sur la composition du groupe. On vante beaucoup les qualités de la chanteuse Grace Slick et l'on a raison; mais jamais un de vos reporters n'a évoqué la précédente chanteuse: Signe Toly Anderson qui, à mon avis, est aussi formidable que Grace. (A propos, je ne sais pas comment font tous ces gens pour trouver d'aussi jolies chanteuses!). Toly Anderson est une fille qui a une voix aussi puissante

et peut-être plus originale que Grace Slick.

Dès sa naissance, le groupe a atteint une renommée dépassant largement le contexte de San Francisco puisque Donovan avait écrit une chanson sur eux: « Ride Jefferson Airplane ». Si le disque paraît en France, je suis sûr que les fans seront très déçus ou tout au moins désorientés par rapport à ce qu'ils connaissent du Jefferson Airplane. Ce n'est pas du tout le style psychédélique, mais la qualité des chansons est remarquable. Il y en a de vraiment très jolies comme: « Come up the years », « Bringing me down » ou « And I like it »; et des blues formidables comme « Blues from an airplane », ou « Chauffeur blues » où la voix de Toly Anderson est particulièrement remarquable. Il y a aussi une version incroyable de « Tobacco road ». Ceci ne m'empêche pas d'admirer ce que sont devenus les membres du Jefferson Airplane car ce qu'ils font actuellement est formidable. Mais cela passera plus vite que leurs disques précédents. Alors, moi aussi, je souhaite une prochaine parution en France des œuvres anté-

rieures de ce groupe.

En dehors de cela, je veux vous dire tout le bien que je pense de votre revue qui est ce que l'on fait de mieux en France à l'heure actuelle. J'aimerais bien y voir figurer un article sur Graeme Allwright qui est un type de talent et qui mérite d'être vraiment connu; j'aimerais surtout que vous parliez de son premier 33 t, paru chez Festival et qui, bien qu'extraordinaire, ne s'est pas vendu. Il vient d'être réédité et il vaut la peine qu'on l'écoute. Peut-être pourriez-vous toucher un mot de ces « Dubliners » que l'on n'a encore pas entendus en France et dont je ne connais qu'une seule chanson: « Seven Drunken nights », qui était assez démente.

Jean-Michel Chombart,
35, rue de la Cheneau,
57 - Scy-Chazelles

JIMI UNIQUE

Je vous remercie vivement, Philippe Paringaux, pour votre article concernant Hendrix dans le dernier numéro de Rock & Folk. Peut-être vous, M. Paringaux, êtes-vous enfin arrivé à faire comprendre à ceux qui ne

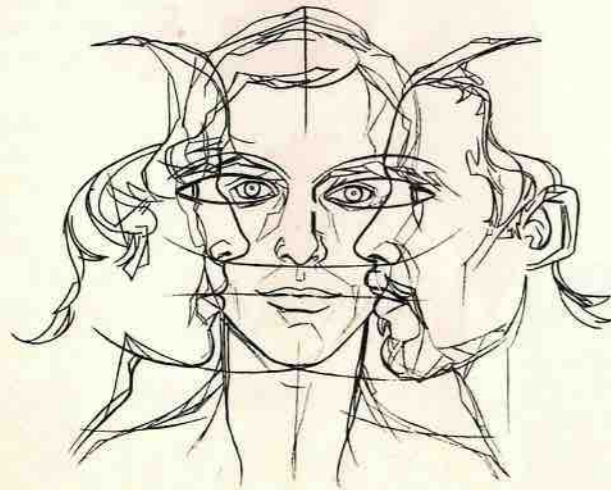


éditions SARAVAH

15 AVENUE HOCHÉ
PARIS 8^e
TÉL : 227-00-89



LE t TRIO
e e t t
C A M A R A
m r
m r



Dynacord

3 nouveaux amplis valises "compact" 40-45 Watts

Ensemble complet.

Ampli et enceinte H.P. spécialement conçus pour guitare et instrument. Puissance 40-55 Watts. 2 + 2 entrées mélangeables chaque entrée est équipée d'un réglage de volume de l'écho et d'un double contrôle de tonalité. Réglage général de volume et de tonalité.

Vibrato réglable incorporé avec pédale de commande à distance.

Recouvert d'un simili cuir noir.

Disponible en trois versions :

K 501 — 40/55 Watts haut-parleur diamètre 39 cm. Poids : 29,5 kg.

K 502 — 40/55 Watts haut-parleur à haut rendement, aimant lourd. Poids : 33,5 kg.

K 503 — 40/55 Watts haut-parleur spécial, diamètre : 40 cm. Poids : 35,3 kg. Tous trois peuvent être fournis avec chariot à roulettes.

IMPORTE ET GARANTI :

FRANCE : S.A.R.L. A.P. FRANCE
28-30, avenue des Fleurs, LA MADELEINE/LILLE

BELGIQUE : Ets A. PREVOST et FILS S.P.R.L.
107, avenue Huart Hamoir, BRUXELLES 3

Distributeurs pour le sud de la France :

TECMA, 161, avenue des Chartreux, MARSEILLE
TECMA, 10, rue d'Armagnac, TOULOUSE
RADIOVISION, 7, cours de la Liberté, LYON.

**BASCHUNG
BASCHUNG**

**JE VOUS CROIS
CHÈRE PETITE CHOSE**



courrier des lecteurs

font que le critiquer, que sa musique, que ce qu'il fait a de la valeur ! Oui, la musique de Jimi est différente, elle est bien à lui et elle n'en est que plus belle. Il se donne à fond, fait vibrer les cordes de sa guitare avec une sûreté étonnante, transpire comme une bête, et c'est quand il est « comme vidé » qu'il quitte la scène.

Qui peut rester insensible, immobile, devant le jeu de scène que nous offre Hendrix ? Ceux qui n'aiment pas, restez chez vous, mais laissez-le en paix ! Ce n'est certes pas lui qui vous casse les oreilles car, malheureusement, je compte les fois où il passe en radio : à part, quelquefois, au Pop-Club, il ne passe pratiquement pas.

Merci Jimi, et sois tranquille, personne ne cherchera à te copier, tu es le seul, l'unique, capable d'accomplir de telles performances. Amitiés à l'équipe de Rock & Folk. Monique Piquet, Avenue Jean-Jaurès, 63 - Coudes

SCHMOLL INTÈGRE

Chers amis de « Rock & Folk », Sans être abonné à votre journal ; depuis sa parution, je l'achète régulièrement. Je ne me suis jamais

senti aussi indigné quand j'ai lu l'article de K. Mohr relatif à Eddy Mitchell. Ce cher monsieur Mohr se serait-il mis en tête de vouloir détruire notre seul chanteur de rock et blues parce que, depuis quelque temps, il ne cesse de montrer à beaucoup de petits minables qui se prennent pour des génies ce que c'est que chanter ?

Disons qu'Eddy s'est peut-être un peu trop avancé en généralisant sur la valeur des musiciens noirs mais, en y réfléchissant bien, on se rend compte logiquement qu'il ne peut en être différemment. Oui, il n'est pas impossible que, sur cent musiciens noirs, il n'y en ait pas une vingtaine qui sachent lire la musique. Mais pour les autres, nous connaissons trop leur réputation et leur goût inné pour la musique sans être portés à penser que, dès qu'ils peuvent tenir un instrument en main, ils ne s'en privent pas sans toutefois connaître la moindre note.

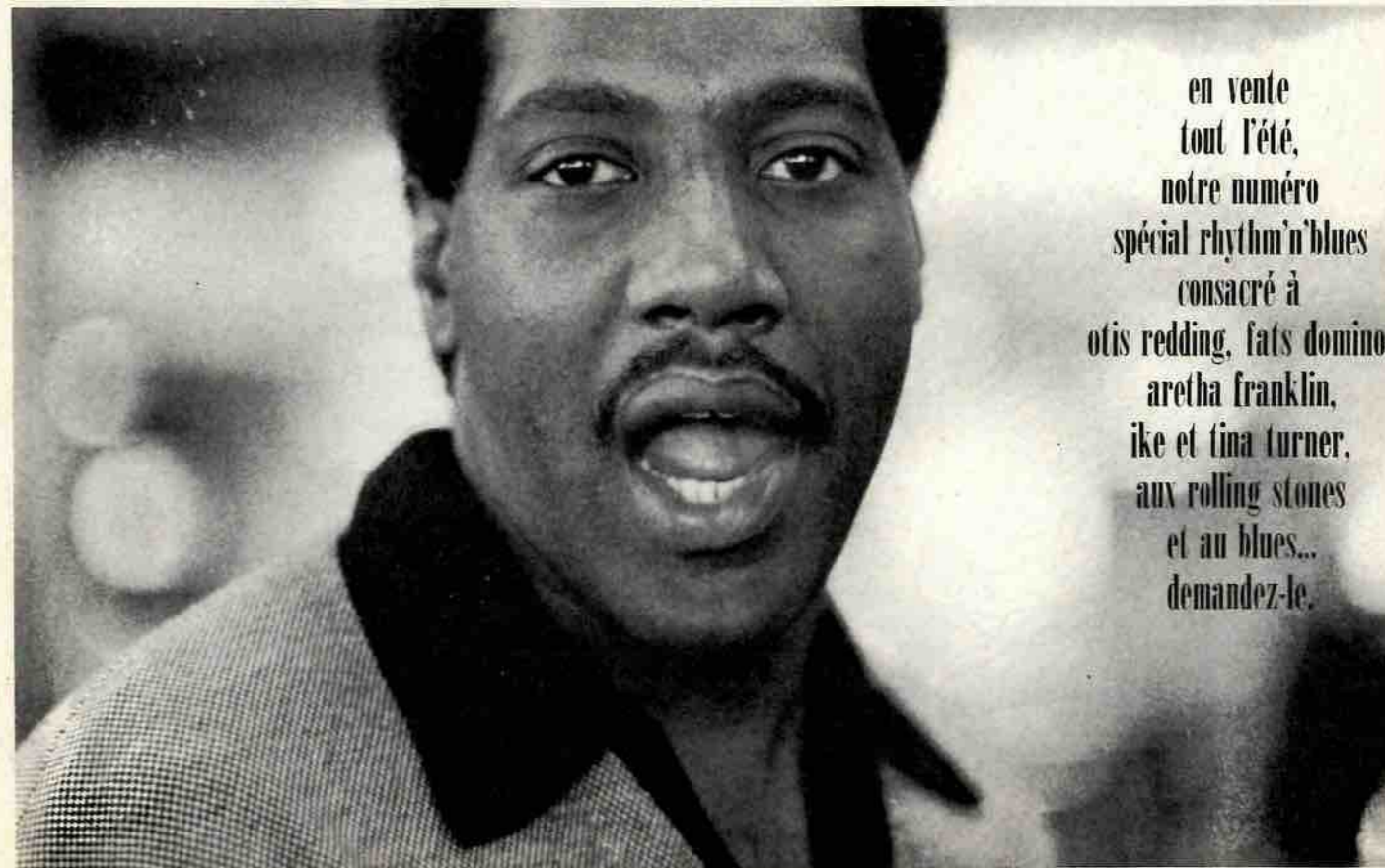
Mr Mohr ignorerait-il qu'il est plus simple à quelqu'un qui ne connaît pas la musique de créer un morceau de musique par assemblage de notes qu'il apprécie phonétiquement plutôt que de déchiffrer une partition ?

Et c'est ce qu'Eddy Mitchell a voulu dire. Lui était arrivé à Memphis avec des morceaux bien définis et ne voulait pas revenir en France avec des compositions différentes de celles-ci. Que voulez-vous, chacun ses petites manies ! C'est pour cela qu'il a été assez déçu de n'avoir pu enregistrer dans les conditions qu'il espérait au départ.

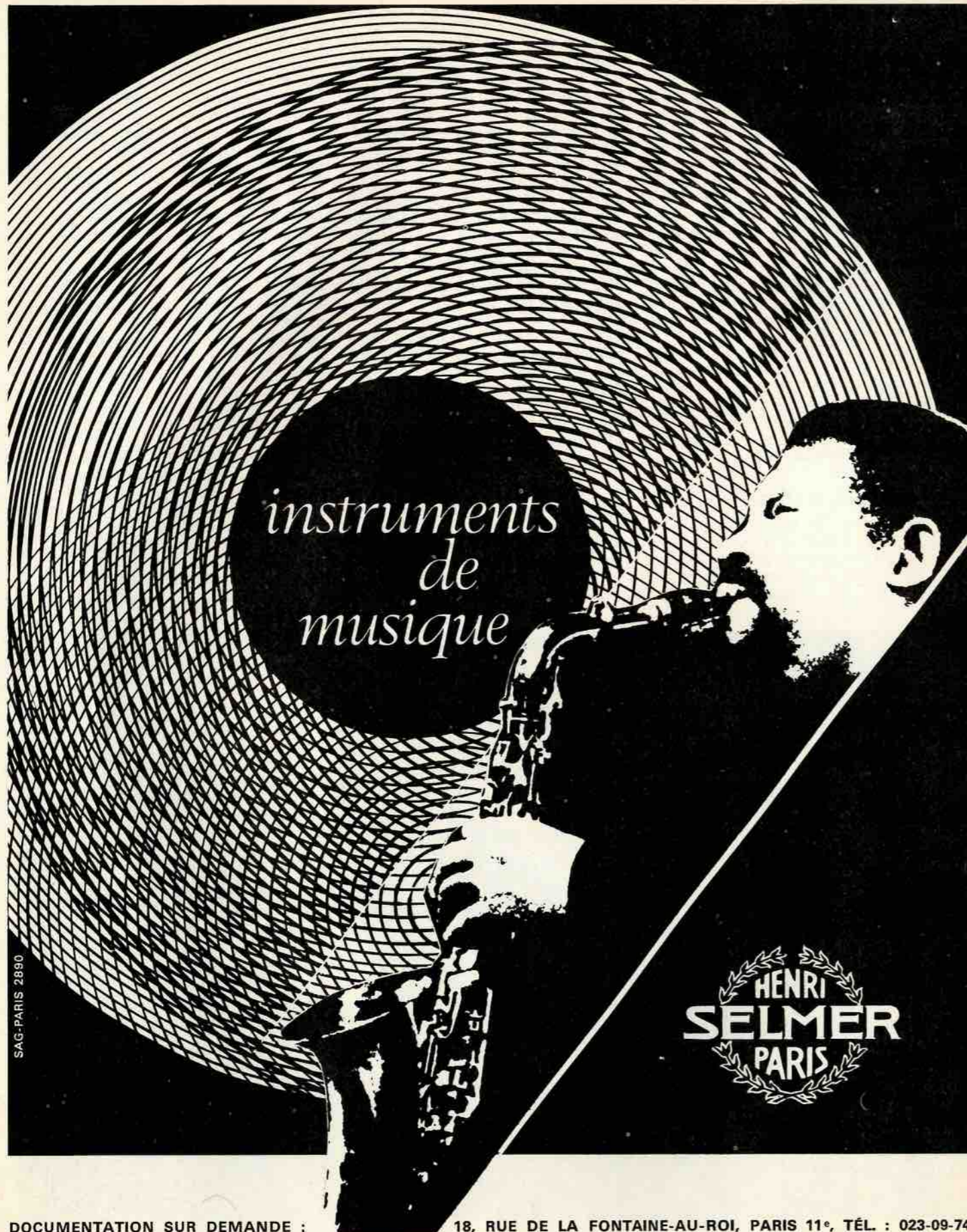
Et puis, vous avez lu au verso de la pochette d'Eddy ce qui y est dit : « Ces musiciens participent aux enregistrements de : W. Pickett, Otis Redding, Percy Sledge, Aretha Franklin... » C'est plutôt surprenant, non, quand on voit que de ceux cités sur la dite pochette, on n'en reconnaît aucun de ceux cités dans la liste de Mr Mohr.

Enfin, cher Mohr, si un chanteur étranger veut aller enregistrer un disque aux U.S.A. avec des musiciens noirs, faut-il les chercher avec la lanterne comme un certain Mr Diogène ? (je veux évidemment parler des musiciens connaissant la musique car, pour moi, ils sont les seuls valables sinon, je vais moi-même me monter la tête car je joue de « routine » tous les morceaux que j'aime à la guitare).

Quant à faire du racisme, je pense



en vente
tout l'été,
notre numéro
spécial rhythm'n'blues
consacré à
otis redding, fats domino,
aretha franklin,
ike et tina turner,
aux rolling stones
et au blues...
demandez-le.



instruments
de
musique

HENRI
SELMER
PARIS

DOCUMENTATION SUR DEMANDE :

18, RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, PARIS 11^e, TÉL. : 023-09-74

courrier des lecteurs

qu'Eddy devait être à cent lieues de ça. Il adorait trop le grand Otis pour se le permettre et aussi croire qu'il pouvait lui apprendre à chanter. J'espère que Mr Mohr ne m'en voudra pas trop, comme j'espère dorénavant qu'il ne se consacrera pas à détruire notre Eddy systématiquement.

Bien à vous et sans rancune.

ENFER MUSICAL

Cher Rock et Folk, un grand coup de chapeau pour Jacques Barsamian avec « Et la fête continue ». C'est mon article préféré du journal. A mon sens je trouve que vous parlez trop des vedettes américaines et anglaises. Nous ne sommes pas des leurs. Nous voulons des articles sur les rockers français : Dick, Eddy, Vince ; évidemment, il y a un plus grand choix de l'autre côté des frontières, mais, franchement, qui a relancé le rock en France ? C'est bien Johnny, Eddy et les Chaussettes, les Chats, les Pingouins, etc... Le phénomène qui se produit actuellement de l'autre côté de la Manche, c'est une 2^e série, mais combien plus mauvaise, à part quelque exception. Comparez la vente des disques. Pas besoin d'avoir fait un stage à la

Sorbonne ! Faites honneur à nos représentants de langue française. Je suis contre le brouhaha Anglais ; mis à part les Beatles et les Stones, c'est un « enfer musical ». Avec mes meilleures salutations.
J.-P. Bula,
Genève.

AMPLIS MODIQUES

Je tiens à vous louer pour avoir su limiter la publicité. Tout ce que R & F contient de publicité a trait uniquement au show-business (références de disques, matériel). Et pourtant, j'ai un reproche à vous faire. Pourquoi ne nous présenter que du matériel, de renommée supérieure certes, mais accessible uniquement à des professionnels ou des fils à papa ? Il existe pourtant des guitares à prix très abordables (à partir de 350 ou 450 F) et d'excellente qualité pour des débutants. De plus, vous ne proposez que des sonos utilisables uniquement sur scène. Il est sûrement possible de trouver des amplis à un prix modique, de puissance peu élevée et suffisante pour débiter et s'entraîner.

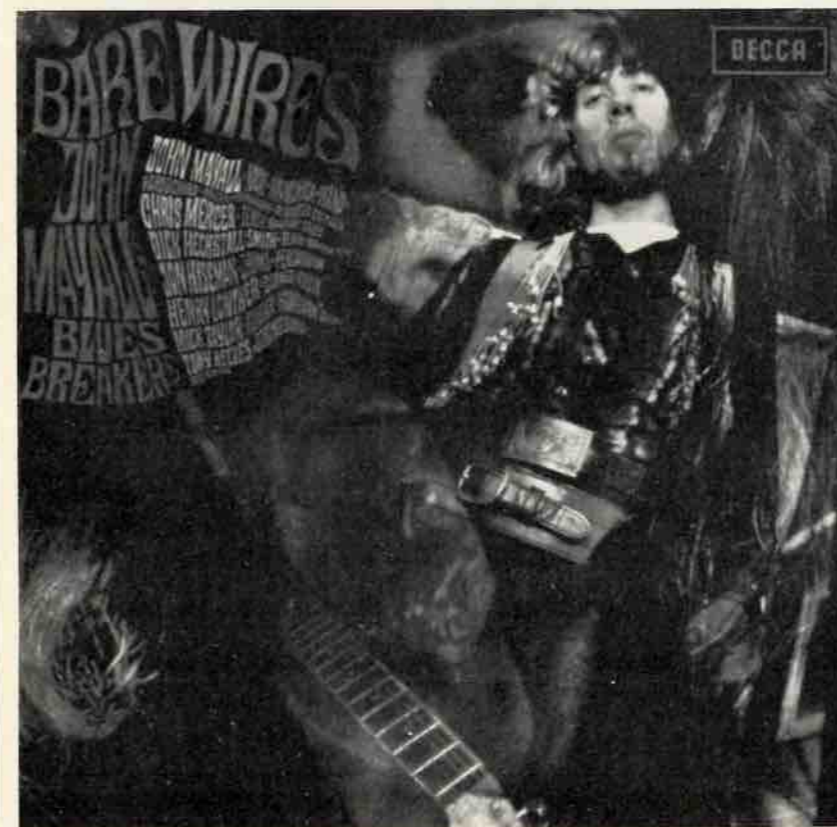
Jacques Mérillon,
11, rue Amiral-Magon,
35 - Saint-Servan.

CHAPEAU DE ZORRO

Je me décide enfin à vous écrire car je lis Rock & Folk depuis le numéro 3. Votre bouquin s'est beaucoup amélioré depuis ses débuts et je félicite vivement Jacques Barsamian pour ses articles sur les pionniers du rock et aussi sur l'histoire du golf qui est passionnante. Où je ne suis pas d'accord avec vous, c'est quand vous portez aux nues des types comme les Cream ou cet exalté d'Hendrix. Leur succès ne tient qu'à leur tenue plus qu'excentrique puisque, très souvent, cela tourne à une obscénité inquiétante. Du point de vue jeu de guitare, je voudrais bien voir ces types s'aligner derrière un Eleck Bacsik (je ne sais jamais écrire son nom mais j'apprécie beaucoup sa musique) où dans le domaine du rock'n'roll, si controversé par ces messieurs, derrière un guitariste chanteur comme Chuck Berry qui n'a pas besoin de pantalon à fleurs ou de chapeau de Zorro pour conquérir son public.

Bravo pour votre revue.

Christian Jamet,
Les clairs logis,
Rue du Général-de Gaulle,
78 - Maurecourt (Yvelines).



BARE WIRES JOHN MAYALL'S BLUES BREAKERS

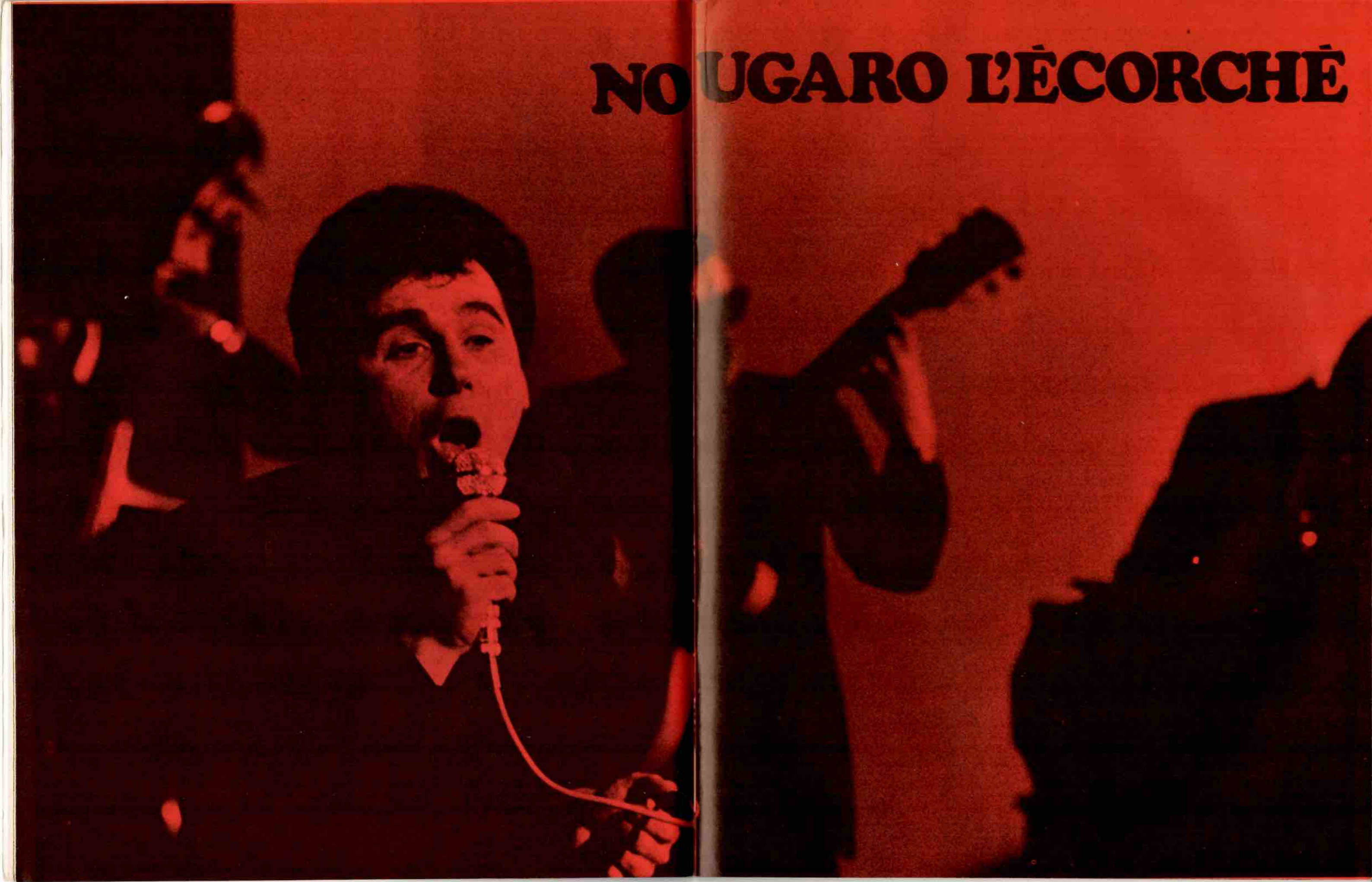
Where did I belong ? - I started walking -
Open up a new door - Fire - I know now -
Look in the mirror - I'm a stranger - No
reply - Hartley quits - Killing time -
She's too young - Sandy.

33 t 30 cm SKL 4945

DECCA

disques

NOU GARO L'ÈCORCHÈ



— Claude, je t'ai entendu chanter il y a deux ans au casino de Juan-les-Pins. Tu connais le public de Casino, tu leur as balancé « Bidonville »... Tu ne crois pas que c'est un peu du suicide?

— Oh non, parce que je sais, pour l'avoir expérimenté plusieurs fois, que les gens, même d'une société contre laquelle il y aurait une espèce, comment dirais-je, d'attaque tendancieuse, ne s'en aperçoivent absolument pas, ils transforment tout en pittoresque. D'autre part, je pense que la physionomie musicale, brésilienne, de « Bidonville » lui donne une signification qui n'est pas tout à fait celle d'une chanson qui se préoccupe d'un problème social, comme une chanson engagée. D'ailleurs, avec « Bidonville », je n'ai absolument pas voulu faire une chanson dans ce sens-là ; c'était la musique qui me plaisait, la musique de Baden Powell, dans ce qu'elle avait de « fêlée », il la jouait avec ces accords un peu ferrailleurs, et comme un film, ça m'a évoqué un bidonville. Je l'ai écrite à partir de ça, et non pas, je le confesse, avec une préoccupation humanitaire.

— La mélodie est très attachante, mais il n'y a pas que cela.

— Bien sûr, mais j'ai voulu, dans cette chanson, que le bidonville, ce soit la terre, absolument, et non plus un quartier infortuné d'une capitale. Dans mon esprit, le bidonville est un peu l'un des aspects de la condition humaine, c'est-à-dire le manque d'équilibre entre le luxe et la misère ; c'était pour moi comme un « no man's land », mais à l'ordre terrestre.

— Mais crois-tu que le public de casino écoute les paroles?

— Oh ça... enfin oui, dans les casinos il y a des gens qui viennent et qui écoutent, je ne sais pas évidemment dans quelle proportion, mais il y a des

gens qui viennent pour entendre un chanteur qu'ils estiment, à divers titres, et puis il y a également le public d'été qui pense à aller passer une soirée quelque part. De toute façon, je pense que le public demande à être agressé, seulement on n'a pas le droit de se gourrer.

JE SUIS UN DES MEILLEURS

— Effectivement, ces gens sablaient le champagne et tu leur racontais des choses dont ils devaient avoir un peu honte, non?

— Je ne sais pas, je ne crois pas... je ne sais pas si les gens avaient honte. La honte est un sentiment qui est parfaitement inconnu, ou si bien dissimulé dans le cœur de chacun, dans le ventre d'un être humain. La honte est un sentiment absolument prépondérant mais peu de gens la ressentent vraiment, ont honte d'eux-mêmes ou de leur vie, parce que c'est un point de vue purement moral qui n'intervient que lorsque la personne qui est le siège d'un sentiment aussi terrible est appelée véritablement à une vocation plus grande. Je veux dire qu'il y a peu de gens qui éprouvent de la honte, même en faisant les pires saloperies. Ils se trouvent toujours des excuses... ou même par inconscience ; parfois, ils font des gestes atroces et ils ne s'en rendent absolument pas compte.

— Tu refuses toute concession ?

— Chez moi, il y a forcément refus des concessions... de toute façon. Mais ça ne veut pas dire mépriser l'auditoire et n'en faire qu'à ma tête. Chaque mot que je prononce, et la musique qui entoure ces mots, qui les propulse, je l'ai voulu, je l'ai médité, il faut qu'ils soient absolument intelligibles. Je n'écris pas pour une élite de l'esprit. Je voudrais écrire simplement des choses simples qui

désignent le monde actuel et qui désignent ou l'envie d'en sortir, ou l'envie de rentrer dedans, voilà....

— Claude, j'ai entendu récemment plusieurs présentateurs de radio déclarer que tu étais pour eux le numéro 1 français ; José Artur et Gérard Klein notamment ; qu'en penses-tu ?

— Tu me fais plaisir.... Je ne vois pas comment ça ne me ferait pas plaisir que certains présentateurs, en tous cas, tu les as entendus, moi encore jamais, mais enfin puisque tu me le dis, décident pas leur choix que je suis un des meilleurs représentants de la chanson française. Moi, j'en ai la conviction absolue, je sais que je suis un artiste sincère et digne de ce nom. Éloignons le Music Hall, la chanson de music hall, qui est un produit façonné d'après certaines règles et destinée à ébranler, mais d'une façon tout à fait épidermique et inoffensive, la sensibilité des gens, qui ne demandent qu'à être endormie et jamais réveillée. On ne fait que parler d'amour alors que l'amour, on ne sait pas ce que c'est. En ce qui me concerne, et en marge du music hall, je pense que ce que l'on appelle la chanson, ou ce que l'on peut appeler la « scansion », c'est-à-dire la parole scandée, la parole qui peut devenir une danse, peut-être désormais pour les vrais poètes, c'est-à-dire pour les gens qui ne sont pas des rêveurs, qui ne sont pas des montreurs de marionnettes, mais qui sont des chercheurs, à leur façon, et qui sont en tous cas des mystiques, toujours, eh bien je pense que la chanson peut offrir à ces gens-là, actuellement, un véhicule important, au même titre que le cinéma.

LA CULTURE ET LE CŒUR

— Effectivement. Et que penses-tu du

*Claude Nougaro,
original dans sa façon
d'assimiler le jazz
aussi bien que dans
sa manière de placer
les mots,
un sensible qui
ne craint pas l'audace.*



fait qu'une revue de pop music comme Rock & Folk s'intéresse à toi ?

— Du moment que l'on m'adresse la parole sérieusement, où que ce soit, pour n'importe quel organe que ce soit, qu'il s'occupe de variété, de littérature ou de science, où l'on croit que je peux peut-être incarner une tendance quelconque, je suis prêt à parler. Seulement, dans ce milieu des variétés, précisément, ce n'est que France-Dimanche qui me talonne, et jamais vraiment des organes intelligents. Je trouve actuellement que toute la presse s'altère à travers le fric. Même Match, je trouve que c'est un journal qui « collabore », c'est un journal « collaborateur ». Et je trouve précisément que dans une époque où l'on prononce constamment le mot « culturel », ce mot est nié à perte de vue.

— On construit à grands frais des « Maisons de la Culture » et on abreuve le public d'insanités du matin au soir.

— Oui, mais encore « Culturel », qu'est-ce que ça veut dire « Culturel » ? C'est un mot qui emmerde les Français, la plupart des Français. Parce que « Culturel » a un son sinistre, de choses intellectuelles, qui sont très difficiles à comprendre, qui ne sont pas du tout l'image de la vérité, alors que ce n'est pas vrai. Il faudrait enlever à ce mot ce relent un peu « scolaire » qu'il a. Partout où il y a culture, il y a émotion, il y a beauté. Voilà, la culture c'est la représentation de ce que l'homme a de plus beau en lui, c'est tout. Je crois que chaque homme peut ressentir cela. Moi, je sais que je suis immédiatement parmi le public quand on fait appel à mon cœur, mais tu ne crois pas que nous vivons une époque sans cœur actuellement, une époque où chacun essaye de se débarrasser de ça coûte que coûte ? Comme si ça coûtait trop cher... C'est-à-dire que je ne sens pas, surtout dans la chanson qui a tout envahi, je ne sens que très rarement un type parler vraiment de façon authentique. Et puis, il y a ce que l'industrie a fait de la chanson, le fric que ça a rapporté, ça a fait immédiatement une espèce d'usine et ce ne sont pas les artistes qui en profitent, c'est toute une bande de petits trafiquants et de petits malins qui croient qu'en inventant des gimmicks et en faisant danser les danses à la mode, ils vont gagner des millions, et que chacun sera encore plus malin que son petit compère. Et tout ça, ça roule dans des voitures de sport, tu comprends, mais il n'y a pas un atome d'art dans la plupart des cas.

— Claude, pourrais-tu maintenant rappeler ta carrière aux lecteurs qui ne te connaissent pas très bien, je pense aux très jeunes en particulier.

— Eh bien, elle peut paraître ancienne, mais elle me paraît à moi assez brève. Ma carrière débute en 1962, à travers un disque paru chez Philips, un 25 cm

exactement, avec neuf chansons dont j'avais écrit les paroles, je n'aime pas les « paroles », enfin les textes, sur des musiques de Michel Legrand pour sept d'entre elles. Nous avons collaboré, Michel Legrand et moi, à la musique de ces sept chansons et nous nous étions retirés dans la propriété de Michel Legrand où, pendant quinze jours, il avait écrit les musiques.

— Tu avais écrit les textes avant ?

— Oui, pour la plupart, j'avais écrit les textes avant. Cette fois-là, oui. Et là-dessus, je me trouvais en vacances à l'île de Ré, le disque a marché. Quand je suis revenu, j'étais notoire, j'étais connu.

J'AI TRICHÉ

— Quels étaient les titres qui avaient accroché ?

— Les titres qui avaient percuté ? Il y avait « une petite fille », une petite fille en pleurs, dans une ville en pluie..., « Le jazz et la java », « Le cinéma », « Les don juan » aussi. Il y avait encore d'autres bons titres qui sont passés inaperçus mais qui étaient peut-être plus considérables, pour moi, au point de vue du style. Une chanson qui s'appelait « Le rouge et le noir », par exemple, qui était fortement droguée de jazz ; enfin le disque a fait un très beau succès et, du jour au lendemain, j'étais connu. Après, j'ai écrit quatre autres chansons avec Michel Legrand. Mais j'ai cru, du moment que mon premier disque avait été accepté, appréhendé par les gens, que je pouvais devenir immédiatement beaucoup plus audacieux et je me suis lancé tout de suite dans des chansons dont les thèmes étaient beaucoup plus... enfin il y avait une chanson notamment, « L'église », dont le thème était carrément mystique, entre le désir et Dieu pour ainsi dire. Ces chansons sont passées complètement inaperçues, elles n'ont pas été programmées d'ailleurs, pour commencer... Mais il y avait dans ce second disque une chanson qui a relevé le tout et qui s'appelait « Cécile ma fille » et qui est devenue immédiatement populaire parce que tout le monde se reconnaissait dans ce père qui s'adresse à son enfant.

Ensuite, accident de voiture, et un an de clinique, époque « bleue » où j'étais dans une détresse totale, surtout intérieure, au point de vue moral. Période où j'ai fait une chanson qui exprime cela. D'ailleurs c'est la seule faute que j'ai commise, non, pas la seule, la plus grave en tout cas, une chanson qui s'appelle « Pauvre Nougaro » et que j'avais faite, comme ça. Une chanson qui trichait, de tricheur. Et ensuite, je me suis relevé, malgré tout, de cette absence par une chanson qui atteint de nouveau une audience populaire et qui s'appelait « Je suis saoul », je suis saoul... ton

balcon... Marie-Christine..., etc... et que toutes les plages ont chanté pendant l'été 62 ; ensuite il m'est arrivé une crise encore plus grande ; c'était peut-être la répercussion de la période précédente ; une crise qui m'a fait tout changer. Et surtout ça a été la rencontre avec Jacques Audiberti, qui est le poète que l'on sait. Ce type-là m'a « habité », vraiment. Ce qu'il avait fait dans la vie a fait que j'ai considéré ma vie entière, et pourquoi j'étais fait ; qu'est-ce que c'était que la chanson, c'était quoi ? Faire chanter les gens sur les plages l'été ? faire des titres, des tubes ? non, la chanson ça devenait... je voulais, quand j'étais enfant être un poète, c'était la chanson, être un poète à ma manière, même si j'étais naïf, primitif, primaire, je m'en fous, mais c'était vraiment faire une œuvre où réellement un homme, qui s'appelle Claude Nougaro, est plongé dans la soupe de sa propre vie et essaye d'en sortir, tu vois, voilà. C'était donc, ça devenait un cri du cœur, quoi. Et ce cri du cœur, ça fait deux ans que je le maintiens à travers un isolement qui s'est fait de plus en plus catégorique et qui malgré tout, maintenant, dirait-on, s'achève, je commence à trouver vraiment. Je reçois des lettres par exemple de jeunes étudiants, qui me surprennent ; je suis plein de foi, donc.

LES FEMMES EN POINTE

— Tu parles de poésie ; avant d'être un chanteur, je crois effectivement que tu es un poète. Tu m'as également parlé de jazz, il semble occuper une grande place dans ton œuvre et peut-être faudrait-il même d'abord faire la nomenclature des morceaux de jazz sur lesquels tu as mis des textes.

— « Le jazz et la java » de Dave Brubeck, qui s'appelait je ne sais plus comment, c'était je crois un thème que Brubeck avait lui-même emprunté à Haydn. Je trouve que Brubeck est un mélodiste merveilleux, souvent avec de grandes trouvailles ; après j'ai fait « A bout de souffle » (Blue Rondo à la Turque de Brubeck encore) qui m'a également réprécipité dans ce monde où je vivais depuis mon enfance. Ce qui m'a le plus frappé, je te dis, ça a été les mots, les poètes, ensuite le cinéma et enfin le jazz. Et mon élan d'expression circule, si tu veux, autour de ces trois pôles d'attraction. Ce que je veux faire, c'est fabriquer des images de film avec des mots et les propulser, faire que ces images commencent à danser. C'est encore plus important, la danse, je crois, que tout. Et la danse, c'est le jazz, pour moi. Le jazz, c'est une musique qui a, comment dirais-je, qui a provoqué cette espèce d'élan danseur de l'humanité entière. Sans le génie africain... c'est

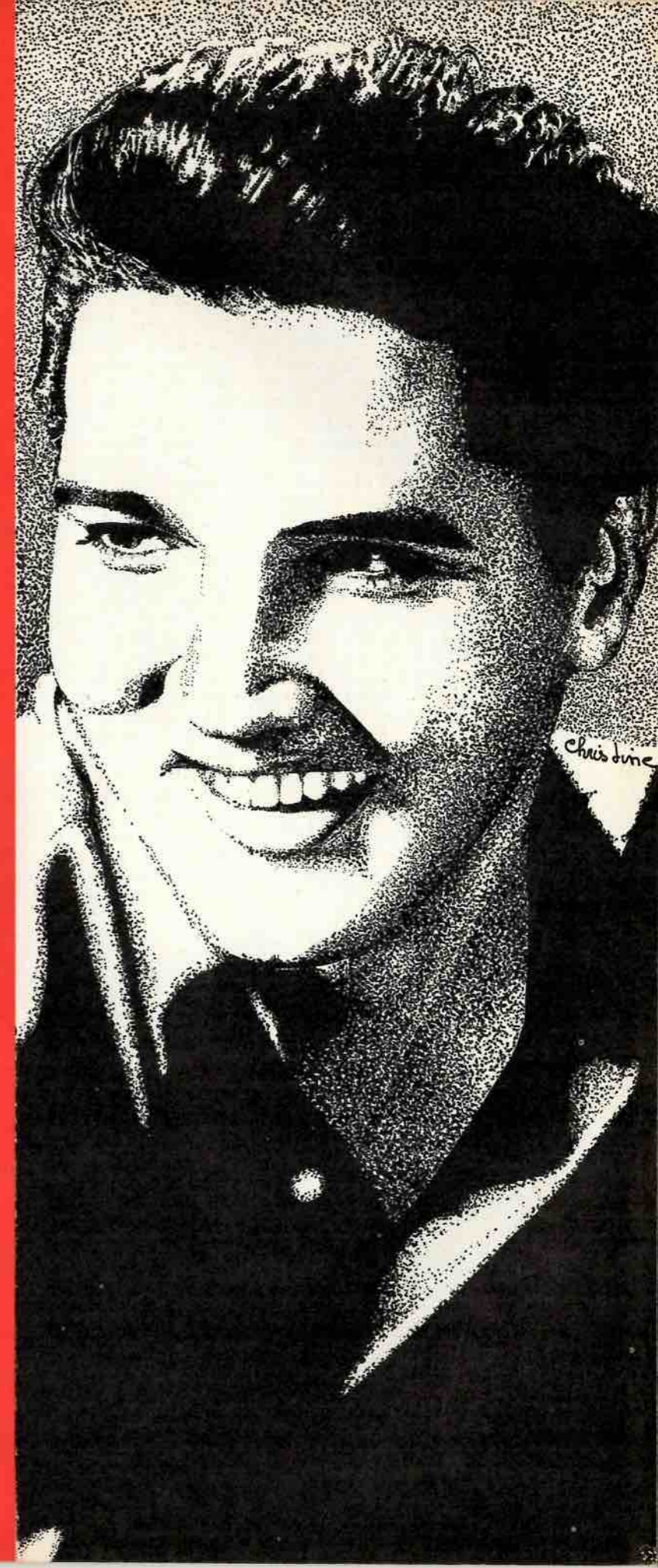
(suite page 53)

PRESLEY 68

Dans le numéro de novembre de Rock & Folk, le titre était : « Suite et fin momentanée d'une belle histoire, celle d'Elvis Presley, et le king repart avec Big boss man ». Ce titre se vend très bien en France tandis que les fans anglais d'Elvis, eux, reprochent à leurs disc-jockeys de ne pas diffuser suffisamment ce disque qui, de ce fait, ne monte pas dans leur hit parade national. L'un d'eux, Tony Blackburn est même pris à parti. Il répond : « J'aime jouer les vieux disques de Presley mais ceux qu'il a enregistrés ces derniers temps sont décevants ». Pourtant, dans un référendum organisé par l'hebdomadaire Record Mirror, Elvis est classé meilleur chanteur mondial et l'artiste le mieux habillé !... Alors qu'aux États-Unis, selon certaines statistiques, il est toujours le chanteur qui reçoit le plus de courrier. Tout ceci paraît assez extraordinaire lorsque l'on se souvient que dix ans, très exactement, plus tôt, il était numéro 1 de plusieurs hit parades de divers pays avec « Jailhouse Rock ».

Dans une interview, Elvis Presley nie les nouveaux bruits qui courent selon lesquels il viendrait en 1968 se produire en Europe, déclare qu'il ne s'est pas marié seulement par amour, mais aussi parce qu'il en avait assez d'être pourchassé continuellement par tout un tas de filles, et termine en ajoutant qu'actuellement les disques qui passent le plus sur son électrophone sont ceux de Jackie Wilson. Elvis offre comme étrennes à sa femme Priscilla une Rolls-Royce, tandis que sa Cadillac en or massif « part » faire une tournée en Australie.

Le 8 janvier, Elvis Presley célèbre ses trente-trois ans. Quelques jours plus



tard, le 2 février, Priscilla donne naissance à une petite fille, Lisa Marie, qui voit le jour à l'hôpital de Memphis alors que la station de radio WHBQ de cette même ville diffuse toute la nuit des disques de l'heureux père.

Le 9 mars, alors que toute la presse britannique parle du retour en force des pionniers du rock, le Melody Maker pose une question : « Elvis va-t-il diriger le rock revival ? Son disque « Guitar man » classé au top 30 est de bonne augure. »

Quinze jours plus tard, on peut lire dans le New Musical Express : « Guitar man » prouve qu'il est capable de refaire du rock'n'roll et de reconquérir le public qui fut dingue de lui et de ses « Heart break hotel » et « Jailhouse rock ». En France, il continue à remonter sa côte. « Guitar man » est classé au hit parade de l'émission SLC. En Amérique, le King obtient un nouveau disque d'or pour le 33 t « How great thou art ». Lorsque Jimmy Hendrix fait un tabac monstre Outre-Atlantique, on le compare à un Elvis noir. Non, les Américains n'ont pas oublié leur Elvis. Ils se réjouissent même. Une nouvelle vient d'éclater : « Presley va faire sa première émission de télévision depuis huit ans cet été. Elle sera d'une durée d'une heure et diffusée en Amérique par la NBC pour les fêtes de fin d'année ».

D'ailleurs, Elvis ne chôme pas ; alors que « Speedway » sort dans les salles de cinémas américains, il termine « Stay away Joe » où il joue le rôle d'un peau rouge et débute « Live a little, Love a little » dans lequel son père Vernon Presley tient un rôle tandis qu'il a une liaison avec Michèle Carey.

Après avoir terminé ce film, il ira avec sa femme passer quelques jours de vacances à Hawaï avant de retourner devant les caméras pour être la vedette d'un nouveau western.

* * *

Mais retournons au début de l'année avec les Beach Boys : « Nous enregistrons dans un studio voisin du King qui se préparait à chanter, accompagné de 50 musiciens, un morceau pour l'un des prochains films. Nous le rencontrâmes. Il fut très poli et très gentil avec nous. Pas du tout la grosse tête. Il nous raconta comment, en 1955, une Cadillac dans laquelle il voyageait pour se rendre à un concert prit feu et comment il en sortit indemne de justesse ».

Pourtant, l'événement de l'année demeura sans doute la rencontre Elvis Presley — Tom Jones au printemps, à Las Vegas, dans le Nevada. Venant de Los Angeles, le premier parcourut plus de six cents kilomètres pour voir le grand showman anglais, le premier britannique qu'il applaudissait sur une scène.

Vers minuit, Elvis arriva, revêtu d'une veste bleu marine, accompagné de sa femme et de huit de ses amis au casino de l'hôtel Flamingo. Tom Jones fut prévenu et s'écria « C'est formidable, j'aimerais tant le revoir » — Tom l'avait rencontré trois ans plus tôt à Hollywood. Il débuta le spectacle, commença à se remuer en chantant « Didn't fight it ». Elvis se retournait sans cesse vers Priscilla pour lui manifester son enthousiasme. Plus tard, Tom Jones annonça : « Il y a dans la salle, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, quelqu'un que j'admire depuis très longtemps : Monsieur Elvis Presley ». La salle applaudit pendant plusieurs minutes, puis Tom Jones reprit son tour de chant : « Danny Boy » « It's not unusual », fut rappelé pour chanter « Land of thousand dances », chauffant la salle au maximum, tandis que Presley tapait dans ses mains, remuait la tête en se souvenant de la bonne époque de ses débuts, les années 54-58.

Elvis emmena Priscilla dans la loge de M. Jones et la présenta à ce dernier : « Votre plus grande admiratrice, mais je lui ai dit de rester calme ce soir »... — J'adore votre album, « Tom Jones live at the talk of the town », renchérit-elle.

Elvis poursuivit :

— « Je suis passé une fois à Las Vegas, il y a onze ans, à l'hôtel Frontier, ce fut le bide monstrueux car mon jeu de scène déconcerta les clients... ».

Elvis déclara aussi que le rêve de sa femme serait de les réunir tout deux sur scène avec les Beatles, qu'il se souviendrait toujours du premier jour où il avait entendu un disque de Tom Jones.

— J'étais sur la route avec des copains lorsque votre version de « Green grass of home » fut diffusée un soir à la radio. Nous avions tous la nostalgie de Memphis et les larmes aux yeux, si bien que nous appelâmes la station radiophonique pour qu'il rediffuse votre disque plus de quatre fois de suite. »

Puis ils parlèrent de choses et d'autres, ainsi qu'avec Jerry Reed, le compositeur de « Guitar man ». Quelques instants plus tard, les Presley repartaient dans leur énorme Cadillac noire.

* * *

Le rock revival se poursuit doucement mais sûrement en Amérique comme en Angleterre et même en France. Mlle E. Bellemin écrit dans « Elvis New's » (France) : « Il existe un bon nombre de morceaux qu'Elvis Presley a enregistré à ses débuts et qui dorment dans des tiroirs. Elle cite entre autres : « My happiness », « Tennessee saturday night », « Oakie boogie » et « Uncle penn ».

Nancy Sinatra, co-vedette de notre ami

dans « Speedway », parle d'Elvis dans tous ses interviews : « Je l'ai rencontré il y a une dizaine d'années lors de l'émission de télévision « Welcome Elvis Back », à laquelle participait également Frank Sinatra, mon père. Nous sommes devenus de grands amis et avons depuis beaucoup de plaisir à chaque fois que nous nous revoyons. Aussi ce film nous a fourni à tous les deux plusieurs semaines de rigolade : Un jour, même, ses copains et lui m'enfermèrent dans ma loge... mais il y a aussi l'Elvis plus sérieux qui médite, parle de religion, pense à son métier et me rappelle un peu mon père Frank. Elvis est heureux de vivre et adore sa femme. Ensemble, il forment un couple idéal. Elle, toute petite, et lui, si grand à côté d'elle. »

* * *

Depuis la fin de la « King Story » (R & F nos 9 à 12), plusieurs excellents disques de Presley sont sortis, il paraît utile donc de rappeler ce que nous avons dit à propos de chacun :

« Avec » Big boss man (Grand patron), lorsqu'il veut nous le prouver Elvis démontre qu'il demeure bien le big boss man. C'est un vieux disque de Willie Dixon qu'il chante sur un rythme rock. Quant à « You don't know me », c'est un très joli slow de Ray Charles qu'il interprète avec chaleur (RCA 49.518). Le King prouve son retour sur le bon chemin avec deux bonnes chansons : « Guitar man », qui marche très fort, et « High heel sheakers ». Un bon présage pour 1968 (RCA 49.536).

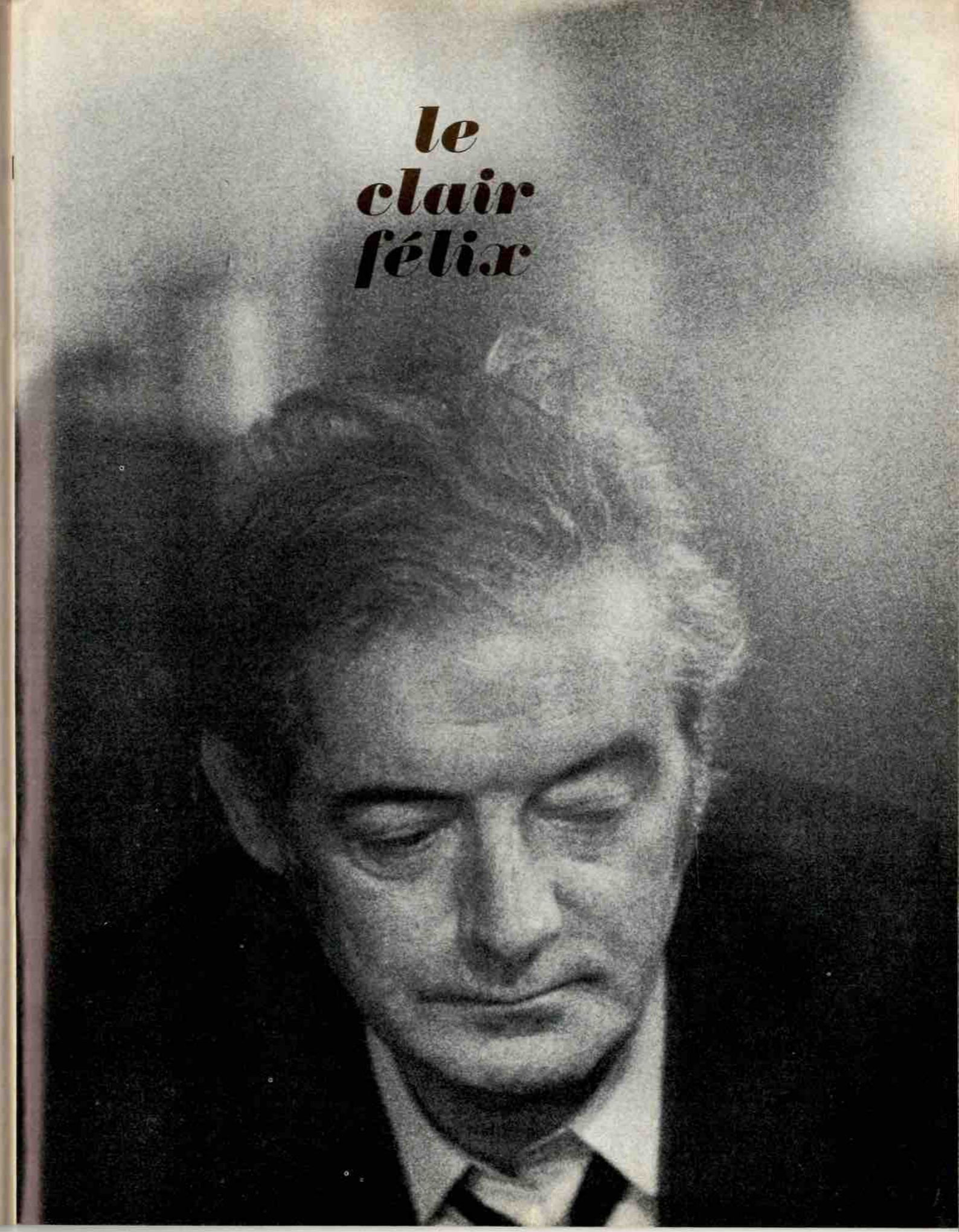
Le grand Presley confirme de nouveau son « come-back » en force et par là-même celui du rock'n'roll avec « US Male », l'histoire d'un jeune Américain (RCA 49.543). Sans valoir ses tous premiers albums, tels « King Créole », le 33 t « Clambake » n'est pas mal réussi (RCA 440.742). Quand au « Gold Records, volume 4 », il réunit plusieurs de ses grands succès comme « A men of blues », « Devil in disguise », « Love letters » et « Ain't that loving you baby », un album nécessaire dans toute collection de fans d'Elvis Presley qui se respecte (RCA 740.534) ».

* * *

Au moment où j'écrivais ces lignes, tous les fans anglais d'Elvis s'apprêtaient à se rendre à Leicester pour l'Elvis Convention 68, réunion de ses plus fidèles admirateurs de radio (dont le président Rosko), de chanteurs et de groupes interprétant des succès du King sur la projection du film « King Créole », avec la venue d'Elvissiens en provenance de France, Hollande, Belgique, Norvège et même de Pologne et de Tchécoslovaquie...

JACQUES BARSAMIAN

le clair félix



— Le soir de la première à Bobino, vous avez dû chanter devant un public d'ambassadeurs, d'hommes politiques et de nombreux chanteurs. Quel effet cela fait-il ?

— Contrairement à ce qu'on peut penser, ça m'aide, moi. Ça me donne le goût de batailler et de tenir. Ce sont des messieurs qui ont des responsabilités pires que les miennes, et infiniment plus difficiles; ils se sont déplacés, ils sont là. Alors, il faut que je passe à travers, c'est important.

— Obéissez-vous à un besoin, à un désir particulier, quand vous vous produisez sur une scène? Et avez-vous le sentiment d'y accomplir quelque chose ?

— Plus que de se produire sur la scène, l'important, c'est, je pense, de créer, de faire quelque chose. Je peux rester six mois sans chanter, et sans en souffrir, si j'ai un travail à finir, par exemple, un livre, une pièce ou une nouvelle. Trouver une image dans la journée, c'est comme faire un gros succès un soir de première.

— Le succès, le fait d'être connu, cela change-t-il quelque chose dans votre existence ?

— Si, la première fois que je suis venu en Europe, j'avais été très jeune, peut-être cela aurait-il changé quelque chose. En fait, ça ne m'a pas trop dérangé; la preuve, c'est que, quand tout marchait au mieux pour moi, et que j'ai eu le goût de partir, je suis parti.

— Préférez-vous chanter en France plutôt qu'au Canada ?

— C'est la même chose, aujourd'hui. En 1953, quand je suis retourné au Québec, après trois ans passés ici, les Canadiens français n'étaient pas trop initiés à ça. On ne savait pas trop ce que c'était un homme sur une scène, le pied sur une chaise, et qui chante avec une guitare. Mais le Québec a finalement rejoint assez vite la réceptivité française. Par contre, j'ai constaté que, plus on monte vers le froid, plus le public est froid, et plus on descend vers la chaleur, plus le public manifeste. Remarquez, qu'en fait, le public ça n'existe pas; on pense à une seule personne, qu'on a entrevue avant ou qui est venue vous voir, et on chante pour elle. Et les autres suivent, le climat se crée.

— Dans votre biographie, j'ai lu que vous aviez été pendant quelque temps aide-embumeur; pourquoi ce métier curieux et assez peu répandu ?

— Je ne l'ai pas choisi. Quand je suis arrivé pour la première fois, en 1939, dans la grande cité de Montréal, j'habitais une maison où il y avait, entre autres, un embumeur. Il était de mon âge, c'était un ami, et je suis allé l'aider pendant six à huit mois; c'est tout.

— L'humour n'est pas absent de vos chansons; je pense à « Do ré mi »

ou à « L'héritage ». Avez-vous, à ce sujet, le sentiment de vous prendre au sérieux ?

— Ah non, il ne faut jamais se prendre au sérieux. C'est un malheur terrible; quelqu'un qui se prend au sérieux, dans tout métier, mérite de plier bagage et de faire autre chose. Mais il faut sérieusement faire ce que l'on fait, et l'humour, c'est sérieux !

— La nostalgie, le souvenir tiennent une grande place, également, dans vos chansons. Pourquoi ?

— C'est l'enfance qui est collée à moi depuis toujours. Les jours difficiles, les longs hivers dans la montagne, les draveurs, les bûcherons, c'était le commencement, la découverte de ce monde qui vivait dans le danger. Et le soir, quand ils affûtaient leurs haches dans la cave et qu'ils préparaient leurs outils, c'était ma sœur aînée qui jouait Mozart ou Schubert au piano, avec les autres au violon ou au violoncelle. Contrastes brutaux peut-être, mais ce sont ceux que j'ai connus quand j'étais jeune.

— Lorsqu'on vous écoute, on pense inévitablement, d'une part, au folk-song, d'autre part, au blues. Pensez-vous vous en rapprocher ou en être totalement indépendant ?

— Je crois bien que j'en suis indépendant. Bien sûr, nous sommes voisins des Américains et nous avons été habitués au jazz; comme tous les Canadiens français, j'avais aussi entendu un peu de folklore, normand ou plus ou moins breton. Mais on est un peu indépendant de ça, aussi, car nous sommes d'un pays très jeune — trois cents ans, seulement —, sans écoles, sans maîtres, et il a fallu créer, comme ça, pas nécessairement dans l'intention de chanter, mais pour soi et pour les amis. Dix-huit ans après, c'est sorti.

— Pensez-vous avoir des liens de parenté avec un chanteur comme Pete Seeger, qui, lui, s'exprime en anglais ?

— Non, je ne connais pas. Je ne connais pas bien les folklores; je les écoute, oui, depuis que je suis adulte, et j'ai découvert le folklore d'Israël par exemple, mais c'est tout. Par contre, les blues américains sont plus près de nous. Tous les dimanches, à l'heure de la messe, on pouvait entendre à la radio les Noirs qui chantaient dans les églises là-bas; c'était extraordinaire.

— Comment faites-vous vos chansons, paroles d'abord puis mélodie, ou l'inverse ?

— Les paroles d'abord. J'y attache plus d'importance, pour véhiculer ce que j'ai trouvé. Je ne connais pas la musique. Autrefois, j'avais un code, avec des lignes; quand je montais avec mon crayon, ça voulait dire que la voix montait, et quand je descendais, que la voix descendait. Un jour, on m'a fait

cadeau d'un magnétophone; c'est un peu un travail de paresseux, mais maintenant je siffle le début de l'air que j'ai en tête et je le mets de côté. Si j'avais appris un autre instrument que la guitare, le piano par exemple, peut-être que mes mélodies auraient été totalement différentes.

— Quand vous décidez de chanter des chansons d'autres auteurs-compositeurs, comme Ferland, Fanon ou Devos, comment les choisissez-vous ?

— J'ai longtemps triché avant de décider une chose pareille; il faut que je m'imaginais avoir créé, écrit, avoir fait la chanson en question. Pour « Les noces d'or » et « Ton visage » de Jean-Pierre Ferland, il s'est trouvé que je les sentais très bien; je lui ai demandé de les chanter et il m'a dit oui. Celle de Devos, je crois bien qu'il l'avait faite un peu pour moi, à l'époque des Trois Baudets, en 1950, et je l'ai enregistrée. Quant à « L'écharpe » de Fanon, je l'ai entendue l'an dernier pour la première fois, je lui ai dit, j'ai le goût de la chanter, et voilà. Mais il faut que ça me vienne comme ça, je n'étudie pas, je ne recherche pas les chansons des autres.

— Comment avez-vous choisi les chansons que vous avez chantées à Bobino ?

— C'est assez difficile. Il fallait surtout, je pense, chanter celle du dernier 30 cm, « La vie ». On est limité à quinze chansons, il faut faire un découpage, établir un certain ordre, et c'est assez long. — C'est une bonne chose, je crois, de terminer avec le « Blues pour Pinky ».

— Oui, il fallait le faire. L'orchestre est sur les lieux, ils sont excellents, alors pourquoi ne pas en profiter. Ça m'amuse de le faire, et eux aussi. Je ne le chante pas seul, car ça demande toute cette musique d'accompagnement, ce côté un peu Nouvelle-Orléans.

— Qu'est-ce qui vous pousse à écrire autant de chansons — plus de cent, je crois —, et des livres, des contes, des pensées, des pièces de théâtre ?

— C'est la forme qui change, mais le fond est toujours le même. Quand j'étais jeune, mes parents m'ont dit d'écrire, d'exprimer ce qu'eux et mes frères n'avaient pas le temps de faire. Je l'ai fait par défi, aussi; on était dans un tout petit poste, et on écoutait la radio des gens de Montréal. On s'est dit: pourquoi pas nous? On avait des gens qui n'étaient pas comédiens ni rien, mais qui en sont devenus et nous avons trouvé, nous avons un peu créé des choses à nous, dans notre région. Ça a commencé comme ça et, au bout de quelques années, je me suis dit, tiens, je vais aller voir dans la métropole, à Montréal. Radio-Canada m'a accordé une série de demi-heures, douze dans l'année. Ensuite, j'en ai fait d'autres,



puis j'ai arrêté. J'ai rencontré des gens de théâtre et j'ai eu une petite compagnie dramatique; j'ai donc écrit des pièces. Mais, en fin de compte, tout dépend du sujet qu'on tient. Si on a un sujet qui peut supporter deux heures avec des comédiens, une salle, des éclairages, des costumes, ce sera une pièce; si on peut le réduire en dix-huit lignes, ça s'appelle une chanson !

— Lisez-vous beaucoup et quoi ou qui ?

— Je suis resté longtemps sans rien lire; après j'ai été pris d'une « rage de lire », me disant tu es en retard, tu es un ignorant patenté et je me suis précipité sur tout ce que je pouvais trouver. Actuellement, je découvre le biologiste Jean Rostand; je suis allé dans une librairie et j'ai acheté toute son œuvre. J'aime beaucoup l'homme, cette belle humilité, cette sécurité qu'il donne au plus petit des êtres.

— Qu'aimez-vous en musique ?

— J'aime beaucoup la musique tzigane. J'ai aussi connu très tôt Schubert et Mozart. Mais je ne suis pas l'homme qui va partir en vacances avec des microsillons.

— La pop-music vous intéresse-t-elle ?

— Non.

— Le blues ?

— Oui, et aussi les folklores russe ou israélien.

— Et la chanson française ?

— Je ne la connais pas tellement. Brassens, Trénet, j'aime beaucoup. Mais tous les derniers, je ne les connais pas; je n'aime pas assez la chanson pour être aux aguets de tout ce qui se passe.

— Les jeunes chanteurs français non plus, alors ?

— Si, c'est bien. Ils s'extériorisent, ils ont le plateau pour crier; c'est moins hypocrite que notre génération, où ça se passait différemment. Ils sont là sous la lumière, et il y a un dévouement néces-



« C'est l'enfance qui est collée à moi, depuis toujours ».

saire qui est très normal. Non, c'est bien, ça dure quelques années, puis ça passe.

— La situation d'un artiste de langue française au Canada ?

— Le Canadien français, c'est le Québec. On ne le connaît pratiquement pas à l'étranger — quand je dis étranger, je parle des neuf autres provinces, qui sont plutôt anglaises. Je suis allé à Vancouver, par exemple, là où il n'y a que de petits îlots de Canadiens français, eh bien, les Anglais ne nous connaissent pas beaucoup, pas plus que nous ne connaissons bien les artistes anglais. C'est un pays trop grand, nos rapports avec « l'étranger » ne sont pas plus délicats que ceux qu'on a avec les USA; on ne va pas recommencer en anglais tout ce qu'on a fait en français. Il y a assez de gens au Québec — six millions — qui nous aiment et qui veulent nous garder; on travaille pour eux, avec eux et on reste avec eux. Alors on est chez soi, tandis qu'à Regina ou à Vancouver, c'est anglais.

— Pouvez-vous nous parler des jeunes chanteurs canadiens français ?

— Ce ne sont pas des rumeurs, tous les bons artistes d'Europe vous diront que la belle chanson poétique d'expression française se fabrique, pas toute, mais beaucoup, là-bas, où on est libéré de l'influence de l'Europe. Les artistes, on ne les connaît pas, car les gens les gardent, ne les laissent pas s'exiler, mais il y en a une bonne vingtaine. C'est comme une grande montagne, où des feux s'allument: l'un, ce sera les pêcheurs, l'autre, ce sera la ville, comme Ferland, le macadam, les cordes à linge, les tavernes, les autres ce sera les vagues, les roseaux, la migration des oiseaux; on chante ce qu'on a sous les yeux.

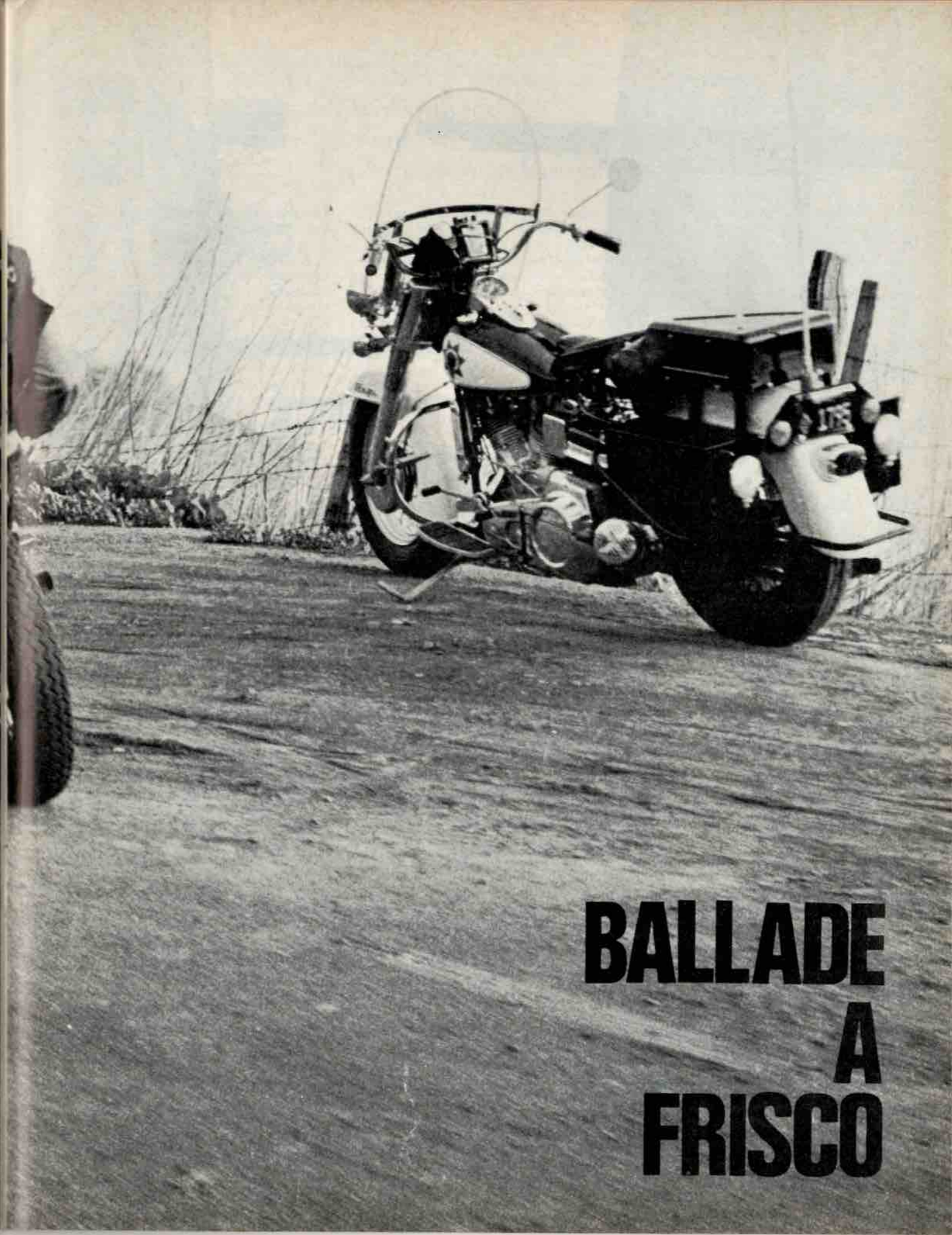
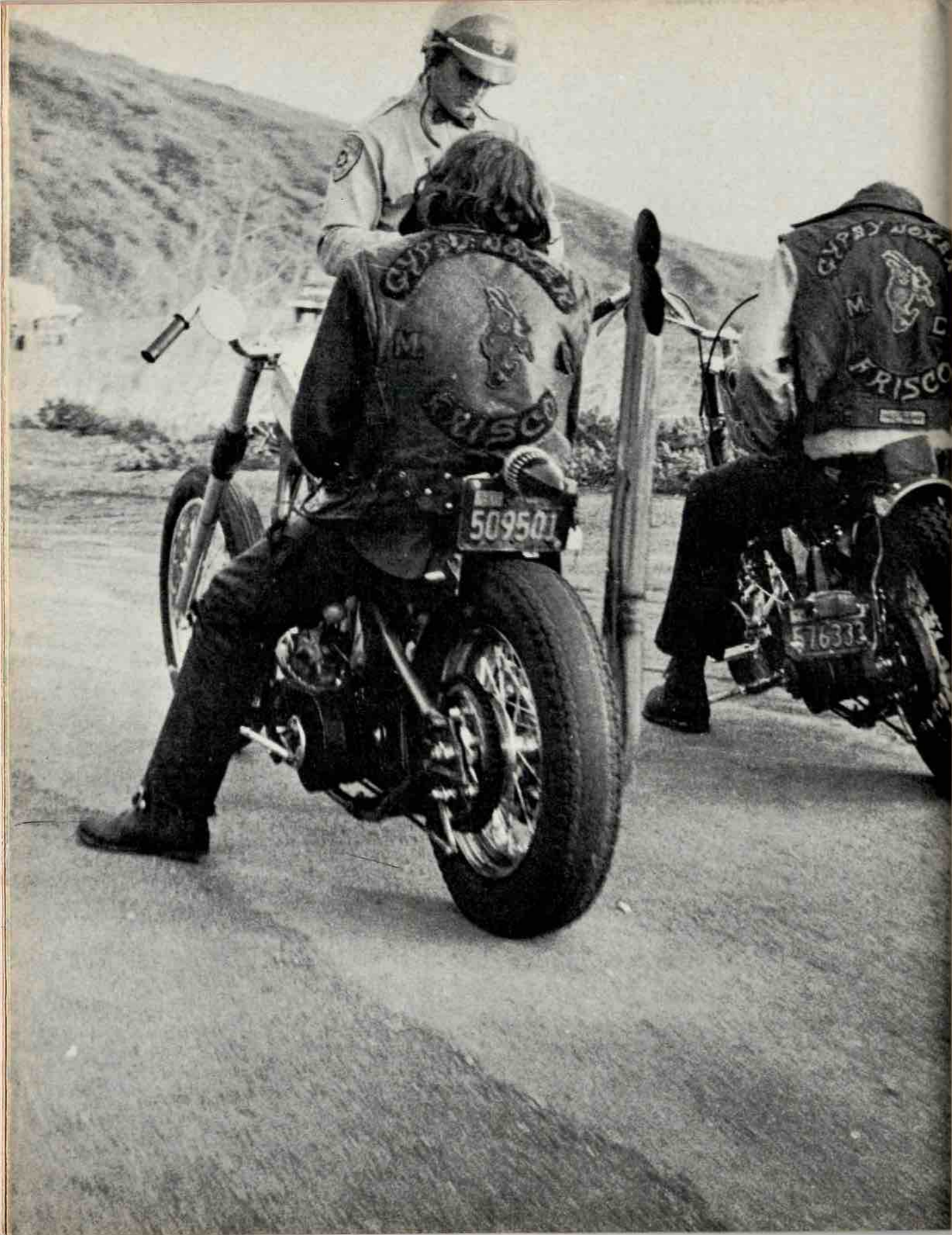
— L'arrivée de Pierre Trudeau à la présidence du Conseil, au Canada, peut-elle être un espoir, un pas vers la réconciliation des deux communautés ?

— C'est de la politique, ça! Trudeau, bon, c'est réjouissant, c'est un Canadien français. Mais chaque président est alternativement français ou anglais. Lui, je ne le connais que de réputation, il est jeune, dynamique et je pense que c'est l'idéal pour le moment. J'espère qu'il va essayer de faire régner la paix, le « bon ménage ».

— Votre passage à Bobino terminé, qu'allez-vous faire ?

— Une tournée en Bretagne; et, comme je l'ai déjà fait, beaucoup de Maisons de Jeunes. C'est, de plus, pour moi, un excellent prétexte pour redécouvrir la France que j'aime énormément. Et puis, si je voyage, si je bouge, c'est un peu aussi par atavisme, car mon père a passé sa vie à bouger !

Propos recueillis par FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI



**BALLADE
A
FRISCO**



A San Francisco, la découverte d'une vie nouvelle par un jeune Français

Depuis New York, la traversée avait été pénible et longue. Trois mois de stop en solitaire, entrecoupés d'arrêts à Washington pour y voir au Sénat Bob Kennedy, à New Orleans pour être garçon dans le premier restaurant de la ville (The Antoine's) — parce que la plonge est réservée aux Noirs — à Lubbock (Texas) pour me battre avec un fermier insolent, à Denver pour y goûter la fraîcheur des Rockies Mountains, à Salt Lake City pour assister à un office Mormon, à Reno pour tenter fortune au Jackpot....

Trois mois d'aventures de toutes sortes, de rencontres étranges. Des nuits dans les stations services, dans les asiles pour clochards ou invité dans de royales demeures.

Les premières semaines de surprises et d'étonnements faisaient place à la fatigue, à la poussière indélébile du grand voyage. Ce matin-là, il pleuvait à San Francisco. Tout y était gris, affreux, triste. Et après douze cents bornes de nuit, même en « Chevy 66 », tout paraît moche. Market Street était une rue que je connaissais trop déjà. Répétée cent fois à travers toutes les villes d'Amérique, elle n'offrait qu'une vertigineuse perspective de magasins de troc, de snacks, de cinés, et autres Pizzerias. A Howard Street, je cherchais un hôtel à un dollar pour me laver et dormir quatorze heures.

La ville de Kerouac, Ferlinghetti; la ville où Bob Kaufmann, plus cloche que nature, traîne ses divagations tous les soirs du côté de Enrico's, la ville des hippies et des onze collines mystiques s'évanouissait devant ce Mexique si proche et le chaud mirage d'Acapulco. J'irai demain.

Mais ce demain-là, à la poste où j'allais chercher mon courrier, je vis un garçon, dans les vingt-sept ans peut-être, filiforme, le cheveu long, tout de noir nippé, le Nikon discret, un « Elle » sous le bras. C'était un Français qui s'enfuit presque quand je lui parlais. Il avait cet air effarouché d'un demi-dieu qu'on aurait effleuré sur son piédestal. Je n'étais pas de son monde...

Ce même soir, au Drugstore de Haight Street, le « Hasbeen » du Tout Frisco fauché, je le revis à nouveau. Parce que j'avais un Pentax, ce fut lui cette fois qui s'intéressa à moi. Mordu de photo, mordu de rock, mordu de littérature, mordu de peinture, mordu de femmes, ce type me fit l'effet d'être un polyvalent unique et inégalable. Je l'écoutais sans

faiblesse, inlassablement. Ou bien il rattrapait son retard du matin, ou bien il était ivre. Ni l'un ni l'autre, c'était un fin conteur la nuit venue. Mais que diable pouvait-il faire ici? Voilà six mois déjà qu'il traînait sa vulnérable carcasse au milieu de ces « plastics », prenant le frais sur les hauteurs ou se chauffant à l'Avallon Ball Room quand ça le « reprenait ».

— Tu comprends, ici on échappe à la vie de Parisien, au piège, à tout, cet énorme chèque en fin de mois, aux p'tits costards, au faux délire génial des faux créateurs du faux Saint-Germain. On croit les connaître parce qu'on est spectateur. »

Il s'était réfugié là, heureux de s'être libéré de ce qu'il appelait le « système ». Au European Book Store, on le laissait tout déranger, tout chiffonner. On lui faisait une fleur, à ce Français, vous savez? qui était en Amérique pas pour travailler.

Il avait son cercle, des gens qui lui ressemblaient, venus de partout au monde, dans cette Californie, dernier bastion de la vérité et du laisser faire. Nous nous baladions sur Fisherman's Wharf, après avoir bu un pot au Montmartre Club pour couler une larme de crocodile au son d'une valse musette, car je m'aperçus un jour que j'étais mieux à couler cette larme loin de Nogent qu'à rire chez Balajo. La camera agile, il cliquait trente hippies dînant sur le « Jeanne d'Arc » avec Pacha et Mastaf, faisait sa craie quotidienne à Playland Park, entrait dans un bar noir, improvisait un solo de clarinette, rasait les murs pouilleux de Fillmore pour croquer un drogué, fonçait en stop à Berkeley honorer un rancart avec une trop belle étudiante, m'invitait pour un immense gueuleton chez Sam Woo le chinois de Grant Avenue; entre-temps, il souriait et j'aimais l'Amérique, son Amérique.

A Goodwill, fripier, on achetait liquettes Hawaïennes, chapeaux Clyde et Imper Bogey, on emportait le tout pour trois dollars. Le reste allait en tirages des clichés extras, en stylos et papiers. C'était une Triumph prêtée qui rendait l'âme en pleine lagune ou une sauterie fellinienne chez un peintre de Broadway, c'était au matin, à l'heure de dormir, l'œil glauque, que nous croisions, dans les rues ensoleillées, les petites filles en bleu et blanc du lycée français.

Fini le rêve de la 4 L, des cent trente tickets mensuels à tout prix, du studio

tout confort, salle de bain, plus chambre. Nous n'avions rien et tout nous appartenait.

Ici, dans le temple du fric, je réalisais que je pouvais vivre heureux avec le soleil, le Pacifique, ma douce amie des Beaux-Arts, la photo et mon copain à la fois taciturne et bavard, secret et ouvert.

Il me dit qu'il suffisait de sourire aux passants pour qu'ils fassent de même. J'essayais : ça marchait. Quand le moral n'y était pas tout à fait, je me balladais, hilare. Je rentrais hilare pour de bon. Jamais une bousculade dans les rues, les bagnoles qui pilent pour laisser traverser, les filles qui parlent comme ça.... Les Sea-Food les meilleurs du monde et, en prime, Berkeley, indescriptible paradis retrouvé.

Au détour de toutes ces méandres de bonheur terrestre, je retrouvais mon ami qui me guidait à travers d'autres dédales, d'autres rencontres, d'autres découvertes. Nous décidâmes de réaliser un bouquin de photos sur la ville, ainsi rien ne nous échappait. Le club de danse pour plus de 70 ans, les cafés italiens, le Police Show, où sont présentés au public les suspects de crimes, vols, vols. Les Dice Girls, sortes de femmes croupiers pour joueurs fauchés ou paumés, les cafés à lits, sans table ni chaise, les bars-snacks-cinéma, le quartier japonais de Sutter, celui des Chinois, des Russes, les réunions semi-clandestines du parti communiste, les Hells Angels sourds-muets, les communautés hippies et même cette bonne vieille de la bibliothèque municipale qui, écouteur à l'oreille, regardait sa mini télé cachée dans son sac à main.

Je bâtissais mon moulin, une péniche à Sausalito où je me serais retiré, réalisant mes grandes choses et vivant en Paix.

Et puis, un jour, les flics me mirent en prison. Une histoire de visa non renouvelé. Ils étaient durs. Quinze jours de prison, à attendre l'avion, que je passais dans un camp en Arizona, un désert chauffé à blanc en ce mois de mars. Je réussis à prévenir mon ami, qui ne put m'aider en aucune façon. Je lui dis de continuer sans moi, que je reviendrai à San Francisco, et pour toujours cette fois.

Paris était gris, ratatiné et mesquin — J'oubliais ! le nom de celui qui me dit un soir : « Viens je vais te montrer Frisco ». C'était Alain Dister.

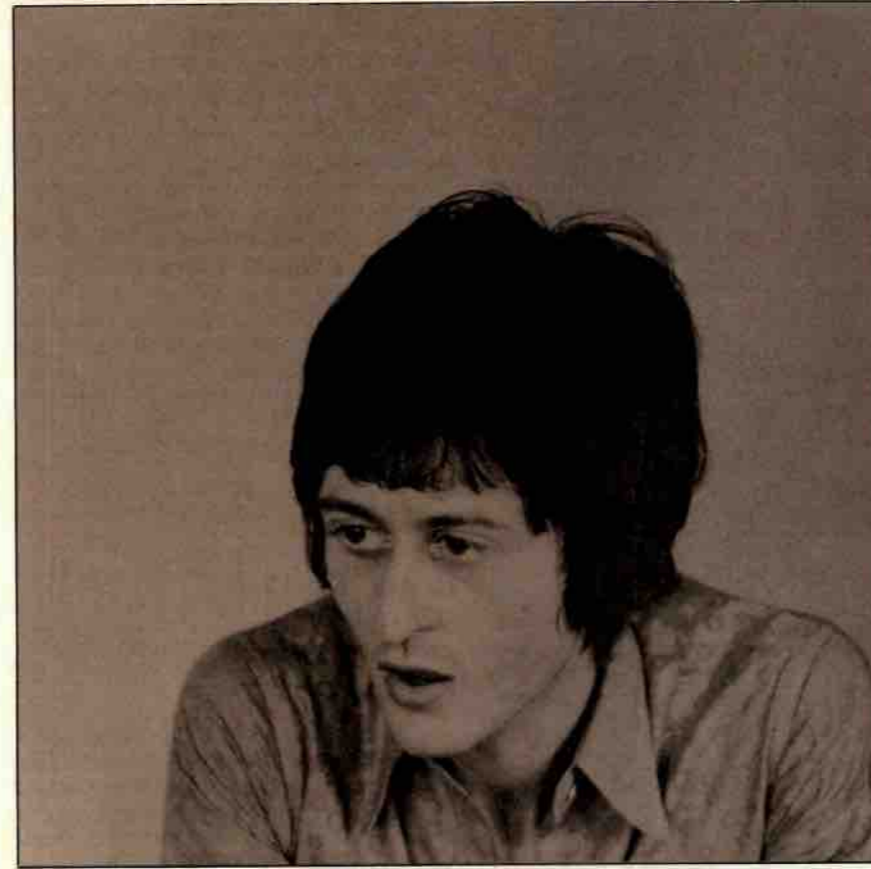
ROBERT KANNER

— Michel, tout d'abord la plus habituelle et la plus indiscrète des questions : qui est-tu ?

— J'espère être un compositeur. Je pense être plus un compositeur qu'un interprète. J'ai la chance de chanter juste et c'est la raison pour laquelle je ne me limite pas à la composition, mais je ne pense pas que j'aurais fait la même carrière si j'avais été seulement interprète. Les gens me considèrent surtout comme un musicien. Ce qui m'intéresse, dans l'interprétation, c'est d'arriver à présenter sur scène un travail comparable à celui des disques. Malheureusement sur scène, on est souvent, techniquement, en deçà des disques ; je voudrais, par des moyens de plus en plus importants, donner aux gens l'impression du disque, c'est-à-dire trouver la possibilité d'approfondir la recherche sonore... C'est très difficile parce que, dans un studio, il est tout à fait possible d'arriver à avoir les effets qu'on veut... mais sur scène, et chaque scène finalement est différente, l'acoustique n'est jamais la même. Il est difficile d'être parfait tous les soirs. Il y a un minimum à atteindre, être bon, et un maximum, être excellent.

— Et comment y arriver ?

— En travaillant, on peut obtenir cette sécurité et quelquefois arriver à d'être très très bon. Il est évident, par exemple,



que dans les spectacles en plein air, il est plus difficile de faire du très bon travail que dans une salle avec une bonne acoustique.

— Je crois que tout le monde sait très bien que, de plus en plus, il est difficile de retrouver sur scène les sonorités qu'on peut obtenir en studio par des recherches, des effets de bandes, avec des compresseurs, tout un tas de moyens techniques de plus en plus perfectionnés ?

— C'est justement un problème que je suis en train d'étudier très sérieusement. Là, je viens à nouveau de changer tout mon matériel... à ma grande joie, moins à celle de mon imprésario. Ça représente de grosses dépenses, bien sûr, mais je préfère avoir une voiture en moins et avoir quelque chose de sérieux sur la scène.

— Comment sont-ils, les gens sérieux, en pop music ?

— Ce sont des gens qui, en enregistrant, ne pensent pas : « Pourvu que la séance ne soit pas trop longue, j'ai rendez-vous avec une fille dans un club ». Ça, c'est primordial... Je pense aussi qu'il y aura toujours des interprètes autodidactes qui n'auront pas vraiment connu la musique. Ceux-là représenteront les variétés. Mais je pense qu'il s'établira une sorte de différence avec



**polnareff
et la
variété
sérieuse**

des gens comme, par exemple, les Beatles. Eux ont dépassé la « variété ». Les Moody Blues aussi, par leurs recherches. Et on les prend au sérieux parce que ce sont des gens sérieux, non seulement sur le plan moral mais aussi sur le plan des possibilités. Ils sont de réels musiciens. Moi, j'ai beaucoup d'années de retard sur eux puisqu'ils ont commencé avant moi. Je travaille énormément pour arriver au niveau où ils en sont, comme eux ont travaillé énormément il y a quatre ou cinq ans.

— Je crois qu'il y a plusieurs aspects du « sérieux » de la pop music. Un côté financier puisque le disque, l'édition, tout ça, forment une énorme entreprise financière.

— Oh ! oui, énorme ! Oui.

— Mais ça, on s'en occupera une autre fois, c'est un aspect qui intéresse les inspecteurs des contributions directes. Je voudrais parler du sérieux, de la qualité musicale. Est-ce qu'une chanson peut faire sérieux à côté d'une œuvre de jazz ou d'un concert symphonique ? Est-ce que les gens, qui d'autre part sont littéralement envahis par la chanson, ne serait-ce que par la radio, n'en sont pas encore à la mythologie « yéyé », terme péjoratif ?

POUR MOI, LES MOODY BLUES ONT SURPASSÉ LA MUSIQUE CLASSIQUE

— Je pense que, de plus en plus, il faut considérer les variétés non pas comme un art mineur, mais comme un art qui a sa raison d'être... Ne serait-ce que par le travail que cela représente. Par exemple, j'ai un titre sur mon nouveau disque, « La pipelette », pour lequel j'ai passé deux semaines en studio. Mais il est sûr qu'on peut travailler la musique, qu'on peut apprendre à bien jouer du piano ou de la guitare, mais qu'on ne peut pas apprendre à bien composer. Ça, ça fait parti du don. C'est un autre problème. Et il ne suffit pas aussi de faire de belles mélodies, il faut encore construire autour de ces mélodies des arrangements qui ne soient pas creux. J'ai entendu des chansons qui ne sont pas géniales au point de vue inspiration mais qui deviennent d'énormes succès, mérités par l'arrangement qui, lui-même, forme une seconde mélodie, qui apporte une sauce extraordinaire.

— Est-ce que finalement ce ne sont pas les arrangeurs qui font les disques, et même les chansons ?

— Non. Je ne crois pas aux arrangeurs qui font les disques. Je crois aux arrangeurs qui terminent bien ou mal les disques. Si la mélodie est là, l'arrangeur a un tremplin extraordinaire pour vraiment se défoncer et faire un arrangement formidable. Si la mélodie n'est pas là, eh bien il peut trouver tout à coup une phrase qui apporte quelque chose, ce qu'on appelle le gimmick et les gens ne disent pas : « Ah ! Ce que cette chanson est belle », ils disent « Ah ! cette chanson, avec ce passage où les cordes font ça, où il y a la guitare qui fait... » L'idéal, c'est la bonne mélodie bien entourée.

— Mais revenons à ma question. La chanson peut-elle être prise au sérieux et faire l'objet d'analyses ?
— Une des plus belles réussites, c'est un disque de très bons amis à moi, les Moody Blues, qui sont aussi gentils qu'ils ont du talent. Je crois que c'est un problème encore intéressant, celui des chanteurs qui, du jour au lendemain, parce que leur disque est passé une ou deux fois à la radio, se font des têtes comme ça. Alors, justement, ça fait plaisir de rencontrer des gens comme les Moody Blues. Donc, dans leur album « Days of future passed », il y a, je crois, de très belles réussites et je ne pense pas qu'on puisse appeler ça des variétés. J'ai la chance d'avoir une très bonne chaîne stéréo chez moi et des disques classiques et des disques de jazz, et tout... eh bien, je prétends que ce disque est nettement supérieur à beaucoup de disques classiques. Je suis certain de ne pas me tromper parce que je peux voir la différence. Au point de vue arrangement, c'est beaucoup plus intéressant, et il y a un sens merveilleux de la mélodie. Personnellement, le titre que je préfère, c'est le premier de la face B. Je ne me souviens plus du titre... Ce n'est pas « Nights in white satin » que je trouve extraordinaire, mais on l'a tellement entendu qu'on a eu tort de ne pas écouter les autres... notamment, ce premier titre de la face B... Pour moi, c'est un disque qui dépasse la variété et qui sera à mon avis, dans deux ou trois siècles, témoin de la musique du XX^e siècle. Je crois que c'est ça qu'il faut faire... Si, un jour, je fais écouter mes disques à mes petits-enfants, je ne voudrais pas avoir à me cacher sous la table. J'espère que ce sera comme ça. Je crois que quand une chose est bien faite, elle reste bien faite.

— Et cette recherche de la qualité se fait dans quel sens ? Dans le sens de la symphonie ou dans celui du jazz ?

— C'est un peu comme Gershwin dans le jazz symphonique. On ne peut pas dire que Gershwin, ce soit moins bien que le classique ou mieux.

— Qu'est-ce qui influence le plus la pop music ? Ou pour cerner le problème

de plus près, qu'est-ce qui t'influence le plus dans la composition ?

— Ce sont mes problèmes sentimentaux.

— Mais au point de vue musical ?
— Mais oui, au point de vue musical... Parce que je ne compose pas du tout les mêmes chansons quand je suis triste ou quand je suis gai. Il se trouve que je suis plus souvent triste parce que je suis réaliste et qu'on a plus souvent l'occasion d'être triste si on est réaliste que gai. Donc, je fais d'avantage de mélodies mélancoliques. Mais je suis très extrême et je suis ou très gai ou très triste.

— Ça se retrouve dans tes disques. On pourrait presque te psychanalyser par tes différentes chansons.

IL ME FAUT UN TEXTE QUI M'EMMÈNE PLUS LOIN

— Cette fois-ci, par exemple, j'ai eu un problème de paroles. J'ai fait les paroles de trois chansons, et la quatrième, impossible. Je suis resté quinze jours, impossible de trouver un mot. J'étais devant ma table, à écouter le play-back, et je ne trouvais pas parce que ma situation n'était pas très claire au point de vue sentimental. Je ne savais plus où j'en étais. J'ai donc fait appel à Jean-Loup Dabadie qui m'a fait un texte formidable, d'autant plus qu'il correspondait à ce que je ressentais. Je lui ai expliqué ce que je ressentais et il m'a fait un texte, je peux vraiment dire qu'il est fantastique parce que ce n'est pas moi qui l'ai fait et que je le trouve prodigieux.

— Il y a des histoires qui courent sur toi à propos de ce problème de paroles. D'abord, il y a cette légende selon laquelle tu écris tes paroles en anglais et qui est plus anecdotique...

— Oui, on en a beaucoup parlé, mais je pense pas que ce soit vraiment important comme truc.

— Mais il semble que tu fasses de plus en plus appel à des paroliers extérieurs, ou ça toujours été comme ça ?

— J'ai écrit beaucoup de paroles de chansons comme « L'amour avec toi ». Mais je crois de plus en plus en l'importance des textes. « Viens, prends-moi par la main, je suis triste, tu m'as quitté, comme je suis seul sans toi... », c'est bien tout ça, ce sont des sentiments qui resteront toujours, mais dire ça pendant toute une chanson, je crois que, maintenant, c'est un petit peu pénible. S'il y a une évolution de la musique, il y a aussi une évolution des textes. On a de plus en plus besoin de

se reposer sur un texte. J'éprouve le besoin, quand je chante, pour vraiment me mettre dans le disque, d'avoir un texte qui m'emmène beaucoup plus loin qu'avant. Et ce n'est pas pour renier « La poupée qui fait non » parce que, si je la refaisais aujourd'hui, je la referais exactement pareille. Mais j'ai besoin de textes qui apportent quelque chose. Au début, je me servais des textes comme d'une seconde mélodie, une sorte d'incantation, comme la mélodie du muezzin. J'éprouve maintenant le besoin d'avoir des textes qui disent quelque chose, qui parlent de quelque chose. Je crois que c'est important aussi.

TUBE, YÉYÉ, CES MOTS ME TAPENT SUR LES NERFS

— Quels sont les titres de ton nouveau disque et comment le situes-tu dans ton évolution ?

— Il y a « Jour après jour », avec les paroles de Dabadie, « Les grands sentiments humains », « Pipelette » et « Oh ! Louis » qui, justement, est un morceau pas de jazz mais qui se rapproche des rocks de Bill Haley. Parce que, moi, avant de chanter, de faire les disques qu'on connaît, je suis beaucoup passé au Golf Drouot et à la Locomotive. Je chantais des rocks de Buddy Holly, de Cochran... Et j'ai toujours gardé la nostalgie de ce temps-là et j'éprouve le besoin de chanter certain de ces rocks sur scène... Et ça, je vais le faire. Je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas maintenant. Ça m'apporte beaucoup et quand on fait quelque chose qui vous apporte beaucoup, les autres récupèrent un peu, finalement.

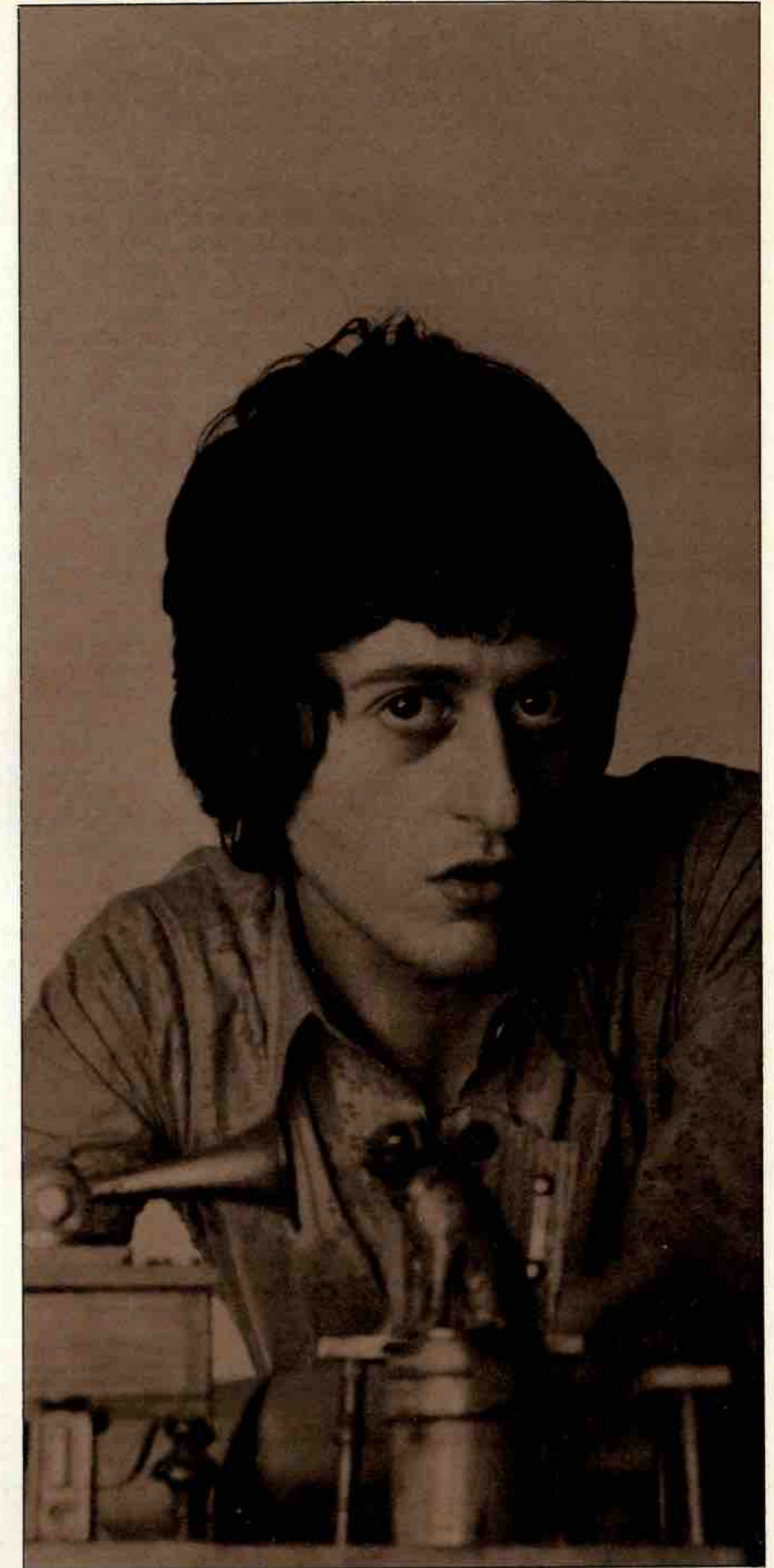
— Crois-tu que ton public attend ça de toi ? Il ne va pas être surpris ?

— Ça, c'est un autre problème. Entre ce que je veux faire et ce qui marche sur le public, il y a quand même une grande marge.

— Il y a donc quand même un problème « public » ?

— Je ne trouve pas. On dit toujours : « Oh ! la la ! le public ne va comprendre ! » Je n'ai jamais su pourquoi. Il ne faut pas prendre les gens pour des idiots. Il y a la télévision, maintenant, qui permet aux gens de voir exactement les mêmes spectacles qu'à Paris, et je crois que la vieille image de la charrue est un peu dépassée à notre époque, heureusement d'ailleurs.

— Le démarrage de ta carrière a été assez fulgurant. Est-ce que ça n'est pas un handicap finalement ?



— Non !

— Bien sûr, tu t'es fait connaître rapidement, mais ce que je voulais dire, c'est qu'un tube peut gêner une carrière dans la mesure où, en France, si on n'en sort pas un autre tout [de suite après, tout le monde vous oublie. Alors qu'on peut faire de très bons disques sans tube?

— Un bon disque, c'est un tube. Et puis ça, ce sont des mots qui m'énervent. « Tube », « yéyé »... autant de mots que je déteste parce qu'ils ne veulent pas dire grand-chose.

— Il doit bien t'arriver qu'un bon disque ne marche pas, commercialement?

— C'est possible. Je ne sais pas. Ce qu'il faut sortir, ce sont de bons disques. C'est pour ça que je travaille, et quand j'ai commencé à faire ce métier, je me suis dit que c'était le seul qui m'intéressait... parce que, si je n'avais pas fait ça, je n'aurais vraiment rien fait. Je serais allé au Maroc où on vit pour deux ronds et où il y a du soleil... c'est un métier très fatigant. Je ne dors pas beaucoup en ce moment, par exemple. Je me suis dit : « Bon, puisqu'il y a quelque chose qui m'intéresse et que ça me permet de rencontrer tous les gens que je peux rencontrer, c'est vraiment bien. » Il y a le côté fan, en moi, qui me permet de dire : « Tiens, les Moody Blues étaient chez moi hier, alors qu'il y a trois ans, je me faisais foutre à la porte des coulisses de l'Olympia ». Il y a ce côté qui est extraordinaire et qui me permet de rencontrer d'égal à égal des gens que je n'aurais jamais espéré voir de cent mètres.

LE TRAVAIL EN STUDIO, ÇA N'EST PAS DE LA TRICHE

— Et ça compte beaucoup?

— Pour moi, oui, énormément. J'ai eu la chance d'avoir ce gros succès avec « Ame câline » en Amérique, qui est resté vingt-huit semaines dans les « charts » et qui a été enregistré par Peggy March, les Four Freshmen... Je suis devenu fou quand j'ai reçu le disque des Four Freshmen parce que ce sont des vedettes extraordinaires. J'ai eu cette chance d'avoir du succès et le plaisir de rencontrer ceux qui en ont et tous les gens que j'admire comme Gene Vincent, Cliff Richard, et même Presley.

— Ce succès de « Ame câline », c'est un succès de compositeur. C'est nouveau pour toi?

— Ça m'a permis d'avoir ce plaisir que je ne connaissais pas... celui d'être interprété. J'ai eu aussi celui de « Love me », par Sandie Shaw, qui a fait une version merveilleuse. Ça c'est un autre plaisir... celui d'être chanté.

— Et maintenant, tu n'envisages pas d'aller faire une tournée aux USA, de démarrer là-bas en tant qu'interprète puisque l'anglais n'est pas une difficulté pour toi?

— Bien sûr. Mais pas pour le moment. Ce sont des choses qui se préparent, qui ne se font pas du jour au lendemain. Et, finalement, conquérir la France, ce n'est pas beaucoup plus facile que de conquérir l'Amérique. Je veux d'abord arriver à montrer ce que je tiens à faire en France... Je prépare justement un 33 t qui va me prendre encore autant de temps, sinon plus, et qui sera le premier du genre en France, par les effets, les recherches et tout ça. J'y pense depuis deux ans et je vais le préparer pendant quatre ou cinq mois.

— Il semble que quelque chose te préoccupe beaucoup, c'est le travail en studio?

— Oui, parce qu'il ne faut pas du tout que les gens considèrent le travail en studio comme de la triche technique. Il ne faut pas se dire : « Ah, oui, eh bien forcément avec tous ces appareils... pourquoi je n'en ferais pas autant? » Pas du tout. C'est très compliqué. La preuve, il y a très peu de disques, finalement, qui soient très bien faits. Je sais que les bandes, le play-back, ce sont des mots qui font dresser l'oreille des gens parce que ce sont de vieux tabous. Évidemment, sur scène, il serait invraisemblable de faire du play-back. C'est certain. Mais, par contre, lorsque les gens se dressent contre le play-back à la télé, il faut bien se rendre compte qu'il n'y a pas eu autant de progrès fait au point de vue du son télé qu'il y en a eu au point de vue image. Je pense que le public serait un peu déçu du résultat que ça donnerait en son direct — quoiqu'on le fasse quelquefois.. Mais, à ce moment-là, l'ambiance, le direct, la présence d'un public qui chante fait passer un petit peu cette insuffisance technique qui est certaine. Tout le monde le sait. C'est une évidence. Mais il faut chercher à l'améliorer. Le play-back n'est pas du tout un moyen de facilité. C'est un moyen évident de faire entendre dans de bonnes conditions un disque. Les émissions en direct ont l'avantage du direct, c'est-à-dire l'émotion, le trac qui remplace un peu ce qu'on perd techniquement... Le travail en studio permet de donner le maximum. Si je pouvais inviter les gens à venir dans un studio, ils seraient très étonnés de voir que c'est d'abord un travail passionnant, ensuite que c'est très compliqué, très difficile, que ça dure des heures, que

ça tue les nerfs, qu'on passe des nuits sans manger pour que la voix reste bien... Je ne me plains pas. Parce que je ne fais rien d'autre, mais il ne faut pas croire que c'est toujours amusant.

— D'ailleurs, je crois que plus on multiplie les appareils et plus ça devient difficile.

— Oui. Plus les réglages peuvent être précis, plus ils sont compliqués et délicats par le nombre de manettes. Notamment le mixage des disques... Sur « Jour après Jour », on a passé trois heures et demie. C'est énorme. Mixer un titre, ça représente une fatigue nerveuse épouvantable parce qu'au bout d'un moment, quand les gens entendent un morceau à la radio pour la première fois, ça fait la trois millième fois que je l'entends et, finalement, ça me paraît épouvantable, mauvais. On a de toute façon toujours l'impression que ça aurait pu être mieux fait. C'est le drame, le comble du maniaque.

EN FRANCE, ON TRAVAILLE AUSSI BIEN QU'À LONDRES

— Puisqu'on parle de studio, est-ce qu'il y a une différence entre les studios anglais et français?

— Il n'y a jamais eu de différences entre les studios français et anglais. Moi, j'ai voulu enregistrer mes premiers disques à Londres parce qu'il y avait quelque chose qui se passait non pas dans les appareils, mais chez les musiciens. Ils jouaient, il se passait quelque chose. C'est un problème de coïncidence, de mode. Londres et Liverpool ont connu cette espèce de flambée comme il y en a eu à Nashville aux États-Unis. Je ne vais plus enregistrer à Londres, non parce que les musiciens anglais sont devenus mauvais, mais parce que j'arrive, moi, à créer dans mes séances à Paris, absolument, mais alors absolument le climat que je connaissais à Londres : alors, pourquoi aller à Londres? Puisque je peux faire ça avec des musiciens français. On disait aussi : « Les musiciens français swingent comme des chaises ». Mais ils ne swingaient pas comme des chaises, on leur donnait un matériel qui ne swingait pas. Si on leur donne un matériel qui swingue, ils sont capables de faire des prouesses, comme partout.

— C'est toi qui fais tes arrangements?

— Oui, avec mon pianiste Jean-Pierre Dorsey.

— T'intéresses-tu de près à la prise de son?

— Oh ! Oui, je m'y intéresse. J'ai la chance d'avoir une équipe formidable, avec mon pianiste et le technicien des studios Barclay, qui s'appelle Charles Rochko. C'est non seulement un très bon technicien, mais aussi un très bon ami. C'est aussi très important parce que je ne peux pas travailler avec des gens qui ne me plaisent pas. On a vraiment l'esprit d'équipe. J'ai des idées, il a des idées, et on parle ensemble. Si ça ne va pas, on cherche. Si je veux faire un effet et qu'il pense que ce ne sera pas bien, il essaie de le faire quand même pour voir ce que ça donne. Si je me suis trompé, on s'arrête. Mais pas de truc dans le genre : « Ça, on ne peut pas faire ». Ça, je ne peux pas l'entendre : « Ça, on ne peut pas ». C'est un esprit que j'avais trouvé à Londres et qui n'existait pas à Paris. On essaie et là, on voit si on ne peut pas, et c'est comme ça qu'on trouve.

— Pour finir, est-ce que tout le travail de scène, les tournées, ne te lassent pas? Ne rêves-tu pas plutôt de ne faire que des disques?

— Souvent, quand je dois faire 600 kilomètres dans la journée, je me dis « Oh, là là ! ». Puis, finalement quand les gens sont là, que je commence à chanter, c'est quand même extraordinaire. C'est toujours extraordinaire de voir dans une salle des milliers de gens qui sont là, qui sont venus te voir, et tu penses alors que le soir quand ils étaient en train de dîner, ils se disaient : « Vite, vite, on va être en retard ». Et bien, c'est quand même très froid. Le disque finalement c'est très froid. C'est un bout de machin. On y apporte tout ce qu'on peut, le travail et tout, mais jamais on ne peut remplacer la présence du public. Cette simple présence qui permet de te sortir de toi-même beaucoup plus que sur un disque.

— Je pensais à des gens comme Brel ou Salvador qui disent que le music-hall est fini.

— Je pense que ces gens-là n'ont plus rien à prouver. Ce sont des monstres de music-hall. Malheureusement, il y a une chose terrible qui est le feu sacré. Tu l'as certainement pendant un certain nombre d'années et au bout d'un moment... Être un monstre sacré, c'est quelque chose d'extraordinaire mais c'est aussi terrible. On sait que tu es extraordinaire. Tu n'as plus à le montrer. On le sait. S'ils ne veulent plus faire que des disques, je trouve ça dommage pour tous ceux qui aimaient bien les voir sur scène, mais je comprends parfaitement qu'ils disent : « Voilà, je vous ai montré ce que je savais faire. Maintenant, je vais me reposer un peu. »

Propos recueillis à Paris par
PIERRE CHATENIER



Il y a quelques mois à peine, la presse du monde entier s'est emparée (avec le retard de rigueur) d'un pays appelé Californie et de ses habitants (qualifiés du terme général de « hippies »), pour les étaler sur ses suppléments en couleur. On a parlé de « Flower Power » sur tous les tons, de la critique acerbe à l'admiration inconditionnelle, en passant par cette ironie doucement rigolarde qui est la marque de gens qui savent ce qu'est la vie et du temps desquels « c'était autre chose ». Maintenant que la curiosité s'est estompée et que l'intérêt se cristallise sur d'autres formes de révolte, la Californie est quelque peu délaissée et les mêmes gens cités plus haut commencent à se demander si, après tout, c'était si mal que cela cette histoire de fleurs, c'était en tout cas plus agréable à respirer que l'odeur des grenades. Mais là n'est pas notre propos, il s'agit pour l'instant de parler de la musique que faisaient là-bas ces jeunes gens, sur les rives du Pacifique le bien-nommé, et de se demander ce qu'elle est devenue, car enfin, elle n'a tout de

même pas disparu du jour au lendemain. Est-ce donc fini ? Les jeunes gens ont-ils jeté leurs guitares en même temps que leurs fleurs ?

Non, la musique pop californienne n'est heureusement pas morte. Elle marque un peu le pas, simplement, comme un adolescent qui a poussé trop vite et qui s'arrête un moment, le temps de refaire ses forces. Mais l'on est bien obligé de constater, quelle que soit l'admiration que l'on porte à ce mouvement et à son esprit, que ses moyens d'expression (la musique essentiellement) n'ont pas toujours été à la mesure de ses ambitions. Et, le premier enthousiasme passé, seuls les meilleurs vont survivre et obtenir le droit de continuer, car il ne suffit plus, aujourd'hui, de monter sur une scène bardée de fleurs et de bonnes intentions pour connaître aussitôt le succès. Beaucoup ont ainsi goûté à une gloire qui ne sera qu'éphémère et qui était à vrai dire assez injustifiée ; ceux-là vont devoir replonger dans l'anonymat et se joindre à la cohorte des « idoles » d'un jour qui se retrouvent à la porte des studios avec un ou deux disques sous le bras en

guise de souvenir. Il faudra bien un jour parler de ce grave problème et essayer d'y voir un peu plus clair quant aux responsabilités qui incombent aux uns et aux autres.

Cela s'est produit en Californie comme ailleurs, il nous a paru inutile et cruel de parler ici de ceux que la vague a remporté avec elle pour les noyer. Parlons plutôt de ceux qui ont eu assez de souffle et de talent pour prendre pied sur le rivage et qui ont rejoint la gloire des grands de la Pop Music californienne que sont les Beach Boys et les Mamas et les Papas.

Le drame des Mothers

Les plus originaux, dans un pays où l'originalité et même l'extravagance sont monnaie courante, sont sans conteste les Mothers of Invention. Le pittoresque Frank Zappa et sa troupe ont tenté de reprendre en l'amplifiant la protestation des folk-singers (Dylan, Baez, Seegers, Guthrie), et l'ont transformée en provocation, tout comme l'avaient fait avant eux les Fugs dans l'Est. Les Mothers

ont élevé à hauteur d'institution la violence du verbe et de la musique, la provocation permanente, l'insulte jetée à la face du monde. Leur message n'a pourtant atteint qu'une petite minorité déjà convaincue, ce qui atténue singulièrement sa force d'impact. Les autres, le premier étonnement passé, se sont bouchés les oreilles car la musique des Mothers n'était pas le véhicule idéal pour leur pensée. Le drame de Zappa et de ses hommes, c'est que leur musique est extrêmement limitée du point de vue technique et ne s'appuie sur aucune base solide. Et si l'invention verbale des Mothers est prodigieuse, elle ne peut concerner qu'un petit groupe, le langage d'abord étant un obstacle, ce qui n'est pas grave en soi, mais la musique aussi, ce qui l'est beaucoup plus. Si Joan Baez ou Bob Dylan ont réussi à faire entendre leur protestation à travers le monde, c'est bien parce que cette protestation était véhiculée par une musique de qualité qui, à la longue, forçait l'auditeur à se demander ce que l'on pouvait bien dire sur d'aussi jolies harmonies. Or la musique des Mothers produit l'effet

contraire, elle blesse l'oreille (volontairement peut-être, mais on aimerait bien en avoir la preuve par le contraire), irrite et lasse dans un temps relativement court par son manque de construction et, en un mot, sa pauvreté. Sans doute faut-il voir les Mothers sur scène pour comprendre, mais alors leur voie est dans le théâtre et non plus dans la chanson. Car chanson rime avec musique.

Fleurs empoisonnées

L'autre grand groupe californien né de la vague « hippie », le Jefferson Airplane, a comparativement mieux atteint son but en obtenant une bien plus large audience, même en dehors des États-Unis, et en s'installant parfois aux premières places des hit-parades qui, s'ils ne sont pas un critère de qualité, sont tout de même le reflet d'une certaine popularité. Moins virulente que celle des Mothers, la parole de Grace Slick et de son Avion n'en est pas moins efficace, satire cruelle de la civilisation américaine (mais nous sommes aussi

concernés), teintée d'une ironie mordante et non dénuée de poésie. Et c'est sans doute là que réside la différence essentielle entre les Mothers et le Jefferson Airplane : les uns ont choisi l'insulte, l'autre a choisi la poésie du verbe et de la musique. La hargne des Mothers exclut cette poésie, l'ironie douce-amère de l'Airplane l'utilise, au contraire, pour mieux faire avaler la pilule et semer la petite graine subversive du doute dans les esprits. L'Avion ne pilonne pas l'obstacle, il le submerge de fleurs empoisonnées. On retrouve, ici encore, l'éternel problème de la violence et de la non-violence et de leurs efficacités respectives. Toujours est-il qu'en ce qui concerne la Pop Music, l'extrémisme n'a guère payé jusqu'à présent, peut-être parce qu'il ne fut jamais qu'un moyen trop facile de dissimuler de graves lacunes. Les Mothers of Invention et les Fugs ont voulu être à la pop music ce qu'Albert Ayler ou Archie Shepp sont au jazz et ils ont échoué, ce qui ne veut pas dire qu'eux ou d'autres ne réussiront pas un jour.

LE SOLEIL SE COUCHE A L'OUEST

alors,
que deviennent-ils,
ces groupes
à l'avant-garde
de la pop music ?

Prunes et drapeau électriques

Pig Pen et son Grateful Dead, pionniers en la matière, et les Indiens de Big Brother and the Holding Company sont des figures bien connues de la Côte Ouest, et leur accoutrement fit un temps les délices des photographes. Ils n'ont cependant ni la virulence exacerbée des Mothers, ni le talent du Jefferson Airplane, et auront peut-être du mal à continuer de tenir le haut du pavé ailleurs que dans leur État. Affaire à suivre, sans trop d'illusions car ces gens-là me semblent trop engagés et trop sincères pour s'abaisser à faire des concessions et se mettre à chanter comme les Monkees. Les Doors, eux, semblaient bien partis vers le sommet, mais ils se cantonnent dans le « truc » qu'ils ont trouvé et qui a justement fait leur succès, cette musique étrange aux sonorités glauques et vaguement malsaines, certes belle mais rapidement lassante. Différent est le cas des Electric Prunes, bons musiciens mais compositeurs sans génie qui ont réussi leur petite révolution personnelle en interprétant un des plus vieux standards du monde : la Messe ! Les Love, Country Joe, les Moby Grape et les Chambers Brothers ont fait quelques bonnes choses mais semblent bien limités sauf, peut-être, les derniers cités. Le Paul Butterfield blues band s'était signalé (avant la vague) par deux excellents LPs de blues qui valaient surtout par la présence de cet extraordinaire guitariste qu'est Mike Bloomfield. Ce dernier parti, Paul Butterfield l'a remplacé par une section de cuivres (ce qui tendrait à démontrer la valeur de Bloomfield), mais le résultat est loin

BOB DYLAN
De la protestation...



d'être aussi convaincant (« Resurrection of Pigboy Crabshaw »). Ce qui nous permet d'attendre avec un certain optimisme le premier disque du groupe de Mike Bloomfield, l'Electric Flag. Quant à Scott McKenzie, seul soliste de la bande, il ne sera jamais que ce qu'il est : un chanteur gentillet un peu guimauve.

Une paire d'Anglais

Il n'y a pas que des Californiens en Californie, tant s'en faut, beaucoup de musiciens de l'Est y ont émigré en y voyant peut-être un nouvel Eldorado de la musique Pop, et même deux Anglais (au moins) qui se sont parfaitement adaptés au climat qui règne là-bas, climat qui semble susciter les passions les plus débridées (Mothers) ou, au contraire, une émoullente facilité qui engourdit les facultés créatrices (Mamas and Papas) mais laisse heureux de vivre, ce qui est, après tout, le principal. Ces deux Anglais sont Eric Burdon et le trop méconnu Van Morrison. Inutile de revenir longuement sur Eric Burdon dont les idées (en plein accord avec celles de ses amis de la West

SCOTT MCKENZIE
Gentillet.



LES MOTHERS OF INVENTION
...à la provocation.



Coast, sauf précisément Zappa qu'il qualifie de « Hitler de la musique ») et le talent sont bien connus et reconnus. Eric aurait pu rester en Angleterre et vivre tranquillement avec un petit numéro 5 ou 6 chaque mois, au hit-parade, il a préféré s'en aller là où son cœur et sa raison l'appelaient et nul ne songera à le lui reprocher, d'autant moins que ce dépaysement a apporté à sa musique une saveur et un renouveau nécessaires. Bien moins connu est le cas de Van Morrison, ex-leader des Them qui a, lui aussi, fait ses valises vers le soleil, pour des raisons sans doute très différentes de celles de Burdon. (A vrai dire, je ne suis pas certain que Morrison soit en Californie mais cela ne fait rien, j'avais très envie de vous parler de lui.) Curieux personnage que ce Van Morrison, qui n'est pas sans rappeler le fantasque Gene Vincent par son attitude souvent déroutante. Van n'a aucun message à délivrer, il chante le blues, tout simplement, avec un feeling assez rare chez un blanc, avec une voix dure mais empreinte, tout au fond, d'un désespoir assez poignant. Au contraire d'autres qui voudraient réformer le monde, Morrison accepte ce monde, il se plonge même dans ce qu'il a de plus banal et de plus quotidien, les petits matins brumeux, les reflets dorés de l'alcool au fond des verres, l'odeur des draps après l'amour (LP « Blowin' your mind »). La tristesse colle à la peau de Van Morrison, mais Dieu qu'elle lui va bien.

Allons, le soleil californien brille toujours sur cette terre bénite, il fera encore éclore bien des mouvements originaux et bien des talents neufs qui s'exprimeront, longtemps après qu'il aura basculé derrière la mer, dans les mille soleils du Fillmore ou de l'Avalon. PHILIPPE PARINGAUX



LE BLUES MAYALL

« This is my story so let the music be my true voice ».

John MAYALL, mai 1968.

Oui, John Mayall est de cette race d'hommes qui ne peuvent s'exprimer entièrement qu'au travers d'une forme d'art. Pour lui c'est la musique, et plus précisément le Blues.

Celui que l'on a appelé en Angleterre le bluesman du Nord naquit le 29 novembre 1933 à Macclesfield, ville située au sud de Manchester ; c'est dans cette dernière que se déroulera entièrement son enfance, déjà marquée par un profond désir de liberté ; par exemple rappelons l'épisode où il se retire de chez ses parents pour vivre dans sa fameuse maison-arbre ! Sa seule « dépendance » (pour ceux qui croient que c'en est une !) devenant progressivement les douze mesures du blues !



Ses premières influences musicales, il les tient de son musicien de père, guitariste dans un ensemble de jazz connaissant une certaine notoriété locale. John commence donc par puiser dans la discothèque paternelle mais bientôt son goût se personnalise et il doit se débrouiller pour faire venir des États-Unis (chose difficile à l'époque) les disques de ses musiciens favoris comme Big Maceo ou Pinetop Smith.

Durant cette période, John s'évertue à jouer le blues au piano (et chez les voisins car il n'en possède pas chez lui!), mais, bientôt, il découvre aussi la guitare et apprendra seul à jouer de ces deux instruments de façon entièrement instinctive.

Durant ses quinze mois de service militaire, en Corée, il fait de grands progrès dans sa technique (étant par ailleurs assez limité dans la diversité de ses occupations) et surtout obtient l'occasion de se produire devant quelques vrais publics;... notez l'intérêt de la chose (Nous sommes en 1952 et l'armée n'était pas encore facultative en Grande-Bretagne). Il achète d'ailleurs en Extrême-Orient sa première guitare digne de ce nom... du moins au début car il n'attend même pas d'être démobilisé pour la «traficque». C'est d'ailleurs maintenant devenu une habitude chez John : guitares au corps redessiné (et avec talent car il a aussi le goût de l'esthétique visuelle et un certain don de peintre, voir pochette de «A hard road»), décorées de cailloux ou coquillages ramassés au hasard de ses pérégrinations, guitares à 5 cordes, à 9 cordes, et, pour les connaisseurs : donnant en principe à vide un accord de Do dièse... cherchez les positions! A son retour à la vie civile, commence la dure période, longue et obscure, qui a été sans doute sa véritable croisade du blues. Sa situation est difficile : il quitte les Beaux-Arts pour occuper divers emplois dans la publicité... et continue bien sûr, parallèlement, à jouer. Mais l'audience de son premier

groupe («John Mayall's Powerhouse Four» en 1956) — un des premiers groupes de blues en Angleterre aussi — ne dépasse guère le cercle de ses amis. Finalement, il décide de tenter sa chance à Londres. Là encore, période de «vache enragée», mais le blues gagne du terrain avec l'Alexis Korner Blues Inc. ou la Graham Bond Org., et bientôt les Bluesbreakers de Mayall sont reconnus et commencent à enregistrer (avec le précieux concours de Mike Vernon) ou à accompagner les grands bluesmen américains de passage ou résidant en Europe. Une bonne partie du répertoire sera constituée dès le début par les compositions de John. Au sujet de celles-ci, il a, comme sur toutes choses, une position très stricte : «Au début, je chantais seulement quelques mots éculés mais maintenant je n'écris qu'à propos de ce qui m'arrive. Toutes mes chansons sont relatives à ma vie». Il crée la plupart de celles-ci au magnétophone, sur scène avec les musiciens ou dans le désordre inouï de son modeste appartement.

Ainsi, progressivement, grâce à ses talents de chanteur-harmoniciste-pianiste-guitariste et auteur-compositeur, et avec un personnel très mouvant mais toujours de grande classe, John Mayall s'emploie à catéchiser en blues contemporain le Royaume-Uni, comme Paul Butterfield le fait aux États-Unis.

— Un blues qui s'est quelque peu dénué d'un aspect affectif (now, I got the blues...) pour devenir davantage une manière de jouer (bien qu'encore mal définie), de ressentir et même de penser. John Mayall a réellement été le point de départ de cette vague spontanée de blues qui se répand en Angleterre. Car, si l'on excepte les Ten Years After, le Chicken Shack ou le tout récent Taste auxquels il a d'ailleurs ouvert la voie, on doit bien constater que la plupart des bons groupes de blues moderne britanniques sont pour ainsi dire issus des Bluesbreakers, que ce soit Fleetwood Mac, Aynsley Dunbar Retaliation...

John Mayall au «Bottle-neck» avec Andy Fraser et Dick Heckstall-Smith.



Cream, ou Free que vient de former Andy Fraser, son jeune ex-bassiste. Les raisons des multiples changements de musiciens? Eh bien sans doute en premier lieu le caractère intransigeant de John Mayall, son exigence intangible. Car si certains sont partis de leur propre gré (Clapton, Bruce...), beaucoup aussi ont été «vidés» (Flint, Dunbar, Hartley...), mais très peu probablement sont restés sur une mauvaise impression, même parmi ces derniers! John est toujours très ami avec Eric Clapton, qui venait encore lui rendre visite récemment quand l'emploi du temps des Cream ne lui permettait que de rester trois jours de suite en Angleterre; bien que l'évolution d'Eric soit bien plus fantasque que la ligne droite de John, tous deux déplorent également le côté dogmatique (et qui ne vaut rien pour la santé de la musique!) des «connaisseurs» pour lesquels il n'y a pas eu de blues depuis Robert Johnson...

Venons-en à la situation récente des Bluesbreakers : fin 67, avec le disque du même nom, est lancée l'opération «Croisade du Blues» destinée à faire comprendre aux gens, — et plus spécialement aux parties intéressées : journaux, radios, — que le blues existe (... simplement) et ne doit pas être systématiquement relégué et négligé, et aussi à les faire s'exprimer sur le sujet.

Début 68 : les U.S.A. Les Bluesbreakers entreprennent une tournée presque symbolique dans le pays qui vit la naissance du blues. Ce sera un succès. En Angleterre, la consécration tant attendue semble enfin arriver : John est sacré premier bluesman anglais dans le référendum annuel du Melody Maker, alors qu'il ne figurait même pas au classement des années précédentes. En France enfin, parution de «Crusade» et du LP «Bluesbreakers» avec Clapton (John se montrera on ne peut plus stupéfait le jour où je lui appris(?) que le disque venait de sortir en France!).

Les Bluesbreakers participent avec succès à de nombreux festivals : Rome, Zurich, Woburn Abbey et bientôt Windsor. Ces derniers temps, leur musique semble tourner quelque peu vers un style plus R & B, ainsi qu'en témoigne leur nouveau single : «No reply», et les cuivres prennent beaucoup plus de solos sur scène en tout cas. A tout hasard je vous livre la formation actuelle : John Mayall (chant/orgue/harmonica/guitare), Mick Taylor (guitare solo), Tony Reeves (basse), John Hiseman (batterie), Dick Heckstall-Smith (saxo ténor ou soprano... ou les deux à la fois!) Chris Mercer (saxo soprano) et Henry Lowther (cornet ou trompette). J'ose espérer qu'elle n'aura pas déjà changée quand vous lirez ces lignes!

SERGE DUMONTEIL



Johnny Hallyday, Sylvie Vartan et Eddy Mitchell



Les Guitares Sèches : H. Leproux, M. Torr



7^e épisode

les
heures
célèbres
du
golf drouot

L'année commence bien : le vendredi 10 janvier 64, les Aiglons fêtent l'anniversaire de leur premier passage au Golf Drouot. Ce soir-là, ils interprètent plusieurs de leurs succès (dont le fameux «Stalactites») avant d'accompagner la chanteuse Evy — qui maintenant se produit en Italie. Autres vedettes de ce programme : les Champions, avec leur soliste Claude Ciari, grosse vedette actuellement au Japon, et Bibiche, le nouveau chouchou du Club. Le vendredi 17, pour la première au Golf, un orchestre de pompiers, «Les Firemen», remporte le tremplin : Henri Leproux voulait qu'ils se produisent en uniforme avec leurs casques «Mais, ajoute-t-il, leur colonel le leur a interdit, prétextant que c'était contraire au règlement». Burt Blanca est la vedette. Les Chaussettes Noires, venues en spectateurs, annoncent la sortie de leur premier disque vocal sans Eddy Mitchell. C'est à cette époque que Sheila offre à Henri, en remerciement de l'avoir présentée à Claude Carrère, six verres à vin peints à la main.

Le vendredi 24 janvier, quatre jeunes Niçois tentent leur chance au tremplin, ce sont les Milords, qui deviendront par la suite les Monégasques. Jean-Pierre Massiera, leur soliste, est le propriétaire des studios «SEM» à Nice ou enregistrent les Pyranahs, José Salcy, etc... Vedette de cette soirée, Marijan, mieux connu désormais sous le nom de Michel Orso. Il reçoit les félicitations de Christophe Izard, de «France-Soir».

LONG CHRIS OFFICIER

Le dimanche 2 février, la Haute Couture, avec l'association américaine «The Fashion group of Paris», offre un cocktail aux teenagers du golf, délaissant cette année-là les salons de chez «Maxim's». La Côte d'Azur continue à contribuer au mouvement des groupes français avec des Cannois, qui chantent dans le style des Beatles : Les Jets, que l'on voit pour la première fois au club le 21 février. Le même jour, Jean-Pierre Rosnay vient trouver Henri pour lui proposer d'associer les chanteurs rock au «Club des Poètes» qui réclame d'être secourus par la nouvelle vague. Celui-ci a réussi puisqu'il est devenu producteur à la télévision.

Le 1^{er} mars se déroule le bal annuel au golf. On y voit de nombreux costumes de qualité. Ainsi Long Chris est en officier nordiste et Laura Ulmer en toilette Empire. Tout le monde danse le «Square dance» au son du skiffle group de Chris. On parle aussi beaucoup au golf du programme de l'Olympia qui réunit les Beatles, Sylvie Vartan et Trini Lopez. En mars, sort le premier numéro d'un hebdomadaire gratuit, «Golf Drouot actualités», nouvelle

Long Chris costumé



Johnny Hallyday et Sylvie Vartan



formule éditée par les magasins « Pré-bac » qui offrent désormais le prix de 500 F chaque vendredi, 48 journalistes assistent le vendredi 6 au succès des « 5 Vampires » bruxellois qui reçoivent en outre une coupe en argent des mains de Lucky Blondo et Hugues Auffray. « Maurice Chevalier, dont la jeunesse de cœur est légendaire, poursuit Henri Leproux, eut le désir de visiter le Golf. Nous avons pris un verre ensemble et nous discutâmes de divers problèmes relatifs à la chanson, aux jeunes et à leurs problèmes ». Autre visite cette même semaine, celle de Gene Vincent, en voisin puisqu'il chante à l'Alambra ; il restera une bonne heure, plaisantant avec les copains et signant un grand nombre d'autographes.

Le 20 mars, Sylvie Vartan vient applaudir Johnny Hallyday qui fait un bœuf avec Long Chris et Moustique. Plusieurs artistes comme Rocky Roberts et Alice Dona les encouragent tandis que Radio Madrid enregistre le spectacle. La semaine suivante, on assiste à une « Jam Session » du Rock avec les Chats Sauvages, Les Fantômes et Moustique.

Pour la première fois, le tremplin effectue un déplacement en province le 3 avril. Il se rend au West Side Club de Lyon, sous le Palais d'Hiver, avec Hector et les Jumelles. Six formations se disputent le prix, et c'est finalement les Guns Rock qui décrochent la victoire. Annie Cordy leur remet le trophée Prébac.

LE GOLF EN FRANCE

Quinze jours plus tard, le tremplin se déplace de nouveau Porte de Versailles, cette fois-ci au salon du camping ; le 24 avril arrivent les Cobras, dont le chanteur fera parler de lui quelques années plus tard sous le pseudonyme de Sullivan. Maurice Biraud, présent, est très remarqué. Le mercredi 6 mai marque la parution d'un hebdomadaire destiné aux jeunes, « Tilt ». Henri raconte : « On y apprenait que Johnny Hallyday allait partir effectuer son service militaire à Offenbourg en Allemagne dans le 43^e régiment blindé d'infanterie de marine, tandis que Sylvie Vartan tournait aux côtés de Jean Marais « Patate » un film de Robert Thomas tiré d'une pièce de Marcel Achard, et que l'Olympia affichait pour la première fois Little Richard. »

L'été 64 arrive. « Constellation » affiche dans tous les kiosques : « Première croisade de la mission yéyé, le Golf Drouot à travers la France ». En effet,

à la suite du succès obtenu par l'émission de Radio-Monte Carlo, « En direct du Golf Drouot », cette station, pour se lancer sur les grandes ondes, patronne un chapiteau itinérant, « Le Golf Drouot en voyage ». La tournée débute le 20 juin à Menton.

Avec une tente de 5 tonnes, 200 personnes, 50 véhicules, le plus jeune music-hall quitte Paris pour parcourir 90 villes. L'initiative de cette entreprise est due à Noël Coutisson, Pierre Guy, de Radio Monte-Carlo, et Henri Leproux. Le spectacle est animé par Albert Raisner, Kean Lean. Ce show dure cinq heures et on peut y voir les Guitares Sèches, les Gardians, Conrad Springle et Michèle Torr. « De très nombreuses vedettes nous rendirent visite sur le parcours, ainsi Sheila, Sylvie Vartan, Jean-Jacques Debout, Claude François et Eddy Mitchell. » Henri a d'ailleurs conservé un « Press-Book » impressionnant de cette tournée. Je l'ai feuilleté. Ainsi, j'ai pu lire des titres comme : « Le Golf Drouot, spectacle sain, gai et plein de rythme, a été applaudi par des centaines de jeunes... Le Golf Drouot et ses artistes ont électrisé une ambiance survoltée... Un millier de garçons et de filles se sont retrouvés dans le Golf Drouot reconstitué... »

De retour dans la capitale, le Golf entame une nouvelle saison avec des artistes de choix : c'est Rocky Roberts et les Airdales qui ouvrent le feu le vendredi 12 septembre. Le lendemain, Johnny Hallyday, en permission, fait le bœuf avec les Dauphins. Il reviendra au Golf quelques semaines plus tard, le 6 novembre, en amoureux, en compagnie de Sylvie Vartan, afin d'y applaudir son Eddy Mitchell dont c'était l'anniversaire. Les copains du Golf s'étaient cotisés pour offrir à Schmoll à cette occasion un Colt que Johnny lui remit. Entre-temps, quelques révélations au tremplin, comme les Rebelles (dont certains deviendront Charlots par la suite), Pat Winther, élève d'Eddie Cochran, Ronnie Bird et Vigon. « Un jour, ce dernier vint me voir au Club,

poursuit Henri, en me disant qu'il était chanteur au Maroc, qu'il venait d'arriver à Paris et qu'il serait heureux de se lancer en France. Je lui proposai de faire un essai avec l'orchestre qui se trouvait sur scène, celui de Ronnie Bird, alors chouchou de la maison, et Vigon obtint un succès retentissant, si bien que plusieurs musiciens lui proposèrent de jouer avec lui ». Autres révélations de cette fin d'année : Les Turnips, avec leur chanteur Gil Now, et son soliste Jacques Mercier, aujourd'hui l'une des voix des Jelly Rolls. 1965. Un millier de rockers se réunissent au Golf Drouot pour assister à la magistrale rentrée de Vince Taylor. Jean-Claude Berthon devait écrire dans Disco-Revue : « Vince ne nous a pas déçu, bien au contraire. Tout le monde était d'accord pour dire que le tour de chant qu'il a donné est ce que l'on fait de mieux en France. Ses accompagnateurs forment le meilleur orchestre rock en France : Bobbie Clarke à la batterie, Johnny Taylor à la guitare rythmique et Alan Bugby à la basse. Il interpréta avec beaucoup de classe « Jezebel », puis « Summertime », de la comédie musicale « Porgy and Bess ». Au même programme : le Shotgun Group, avec Jacques Maresca et les Schtroumpfs (maintenant Sparks). Lucien Morisse, était dans la salle, pour se rendre compte... » Au printemps, les soirées 100 % battent tous les records, d'excellents orchestres se produisent régulièrement sur le tremplin ; Vigon et les Lemons, les Jets, les Wind Dings, les Turnips (avec leur second chanteur Nicolas Nill) Little Bob et les Red Devils, les Sunlights, Frank Adams, les Murators, les Lionceaux, les Masters, les Piteuls (Jelly Rolls)... et surtout les Night Rockers : « Voilà cinq jeunes garçons qui ont fait monter la fièvre dans mon club. Habités à jouer de cinq à huit heures de suite dans les clubs allemands, ils se faisaient une joie de prolonger chacun de leur passage au Golf ». L'ambiance était extraordinaire et l'hymne des Rockers « Let's go... 1-2... 1-2-3... 1-2-3-4... Let's go » ne faisait que chauffer plus encore l'atmosphère.

Des dates qui resteront dans les annales de l'histoire du Golf sont celles du 17 avril, où les Rolling Stones montèrent les fameux escaliers du 2 de la rue Drouot ; le 2 juin, ce fut le tour de personnages qui, à l'époque, paraissaient étranges, presque surnaturels, défonçant amplis et micros, tout en enthousiasmant le public : Les Who. Puis, le 12, un insolite chanteur anglais arrivé en cerceau. Vêtu d'une veste de léopard et cape violette qui firent un malheur, sa hache à la main : Screaming Lord Sutch.

(à suivre)

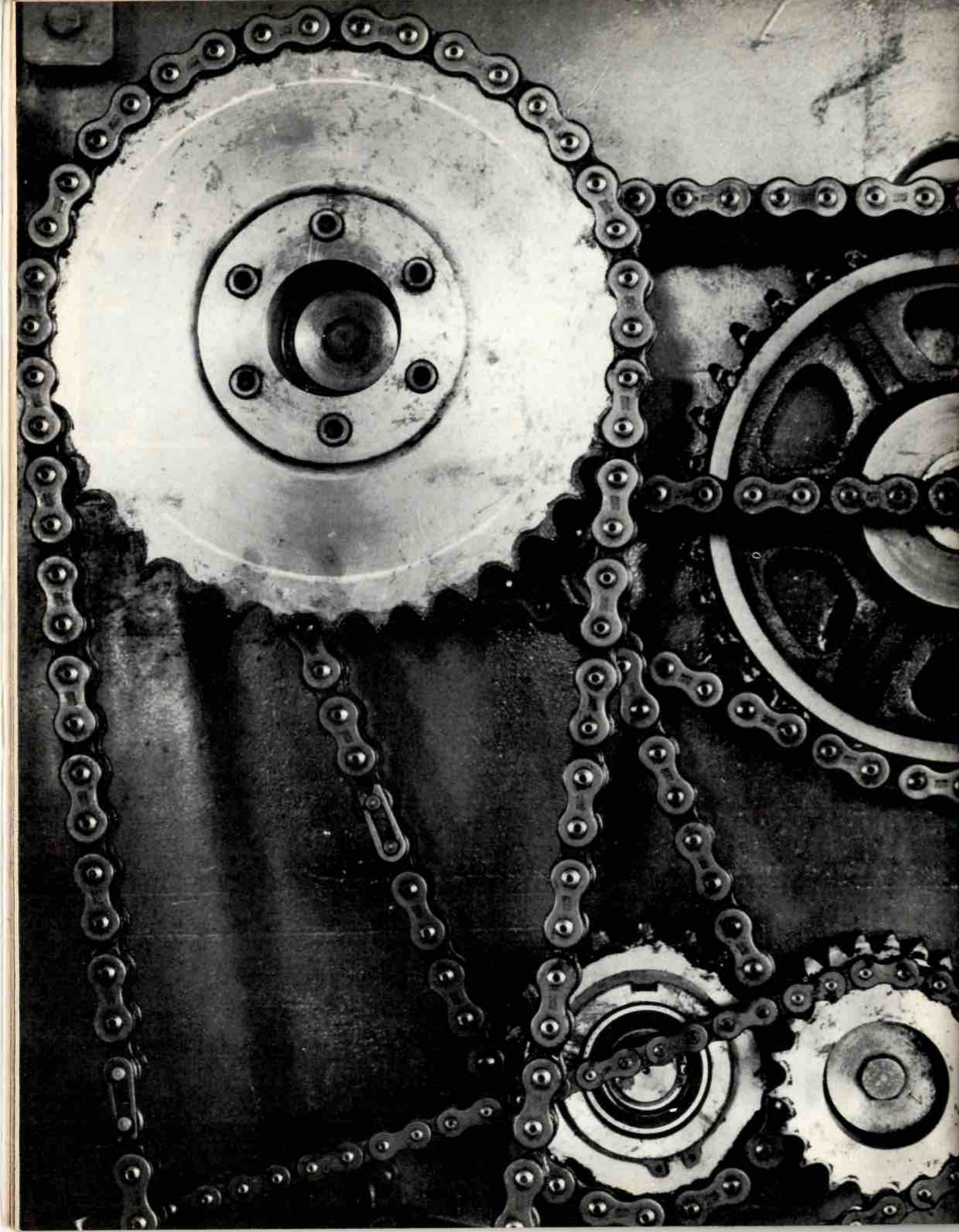
JACQUES BARSAMIAN

Johnny Hallyday



Leproux et Sheila





art et contestation

Un difficile bilan dressé par François-René Cristiani

« Notre régime universitaire est anachronique. Il est fondé sur une sorte de droit divin : le droit divin du professeur ». Cette phrase ne date pas de mai 68, mais du 15 juin 1918. Elle figure en tête d'un manifeste lancé par les étudiants de Cordoba (Argentine), après l'occupation de leur université. Les bases de l'Université Nouvelle — celle du « pouvoir étudiant » — étaient posées. Elle a connue diverses fortunes depuis, en Amérique latine, à l'Ouest comme à l'Est. Aujourd'hui, après Berkeley, Columbia, Rome, Tokio, Varsovie, Belgique, Oxford, Berlin, Montevideo, Rio, c'est Paris qui vient d'être touché, avec la France entière, par une révolte étudiante. Notre but n'est pas de l'analyser, ni de la juger, dans ces colonnes. D'autres auteurs l'ont fait ou le feront, étant plus qualifiés, et dans d'autres journaux. Mais, dans le sillage de cette « Commune étudiante », il s'est passé

un certain nombre de choses ; des choses qui ont laissé des traces irréversibles dans le cinéma, la musique, le théâtre, la radio, la T.V., la littérature, bref, dans notre culture en général.

EXPRIMEZ-VOUS

Il y a, à l'origine, la contestation d'un système, d'une société dite de consommation. Et, ironie ou juste retour des choses, c'est avec deux gadgets que cette contestation s'est d'abord faite : la bombe à peinture et le crayon feutre. Ce fut le déferlement lyrique des inscriptions et des affiches murales. La spontanéité, le style, l'esprit de ce délire graphique ont surpris ; on n'y trouvait pas que du nihilisme ou de l'anti-n'importe quoi. On y trouvait souvent un mélange de surréalisme, de dadaïsme, et, à l'occasion, de marxisme, au sens large. Outre ce mode d'expression « chinois » par des journaux

muraux, écrits à la main, le Quartier latin a vu naître autant d'imprimés que de barricades. De cette nouvelle presse du Quartier, retenons « L'enragé », de Siné, et le journal « Action ». Le premier s'applique à franchir « les bornes du bon goût et de la décence », avec le concours de dessinateurs de talent, Wolinski, Topor, Cabu, sans compter Siné. Le second, plus austère, est défini par son nom et par un de ses rédacteurs comme « le lieu de rencontre des polémiques groupusculaires » ; on y retrouve des dessins de Siné et de Wolinski. Monotone et limitée pour les profanes, cette presse restera tout de même comme un étonnant témoignage de l'ébullition de mai.

« MERCI LES GARS »

Mais la contestation n'est pas restée sur les barricades, ni sur les murs. Elle est rapidement passée aux

Actualités télévisées et à l'ORTF. Dernier sursaut, l'émission « Zoom », d'Harris et Sédouy, puis la grève totale, comme partout ailleurs. Les journalistes sont venus, — soirée mémorable —, s'expliquer à la Sorbonne. Quelques mots savoureux de ces vedettes un peu particulières du petit écran ont amusé les étudiants; de Roger Couderc « Un homme de cinquante ans vous dit-Merci, les gars. » D'un autre journaliste: « la T.V. est une jolie fille que tout gouvernement aura envie de mettre dans son lit; nous décidons de faire chambre à part ». Les réalisateurs, non les moindres, les producteurs, non les moindres, et les comédiens, non les moindres, ont suivi. Ils ont organisé « L'opération Jéricho » autour de l'immense Maison du quai Kennedy. Ils ont fait des mini-meetings un peu partout dans Paris, des galas, également, auxquels se sont associés de nombreux chanteurs. Pour réclamer quoi? L'autonomie de l'Office, une charte de la profession d'homme de télévision, la reconsidération des rapports cinéma-T.V., etc... Ils ont trouvé, pour les appuyer, de nombreux écrivains, artistes, académiciens et de nombreuses personnalités de tous horizons. Souhaitons que l'actuelle remise en route ne fasse pas oublier les exigences formulées le mois dernier. L'exemple de la radio-T.V. suédoise pourrait être un intéressant modèle. Mais bien malin qui pourrait dire ce qui va arriver.

**CONTESTATION
A « AGE TENDRE... »**

Il était quand même bien réjouissant de voir, l'autre soir, la contestation s'installer dans l'émission d'Albert Raisner. Il eut l'imprudence de solliciter l'avis de quelques jeunes, sur son programme; il les entendit réclamer des tribunes, des face à face avec de jeunes ouvriers ou de jeunes étudiants, et même des hommes politiques! Quel

pavé dans la mare! Intermède imprévu, poisson bien vite noyé par le cata-pultage, sur l'antenne, de Sandie Shaw. Les événements de mai ne devraient pas, non plus, rester sans écho à la radio. Au moins sur les périphériques, celle-ci s'est révélée comme un instrument de dialogue et de réflexion jusqu'ici sous-estimé. Pour l'ORTF, le nom de Roland Dhordain permet un optimisme certain quand on sait le métier dont il a fait preuve dans la rénovation de France-Inter; il paraît décidé à réformer France-Culture et France-Musique, qui en ont bien besoin, en les ouvrant au grand public, et, souhaitons-le, en y maintenant un haut niveau de qualité radiophonique.

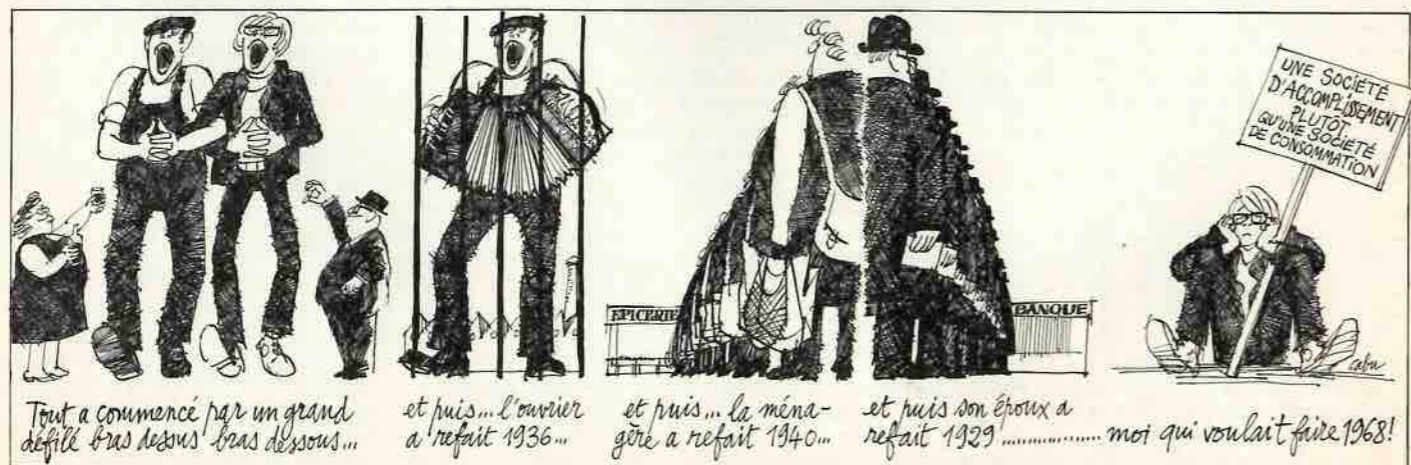
SACRILÈGES

Absente des écrans de T.V. et des ondes, absente des hebdomadaires qui ne sortaient plus, la contestation est descendue dans la rue. On a vu des gens qui ne se connaissent pas discuter, des forums s'installer dans les squares, au bord des trottoirs, le spectacle aller à l'usine, descendant de son piédestal, la musique s'installer (le jazz surtout) avec la révolution à la Sorbonne... autant de visions folles, effarantes, qui ont atteint un sommet avec deux événements, qui, en d'autres temps auraient été considérés comme « sacrilèges », l'occupation de l'Odéon et le sabotage du sacro-saint Festival de Cannes!

C.R.A.C.

Le théâtre, à son tour, est devenu rue, lieu de rencontres et de discussions. Pourquoi l'Odéon? Parce que c'est le seul théâtre du Quartier latin. Le C.R.A.C. (Comité Révolutionnaire d'Action Culturelle) s'en est emparé, aidé par des élèves d'écoles d'Art dramatique, par quelques acteurs et quelques spécialistes des happenings. Le syndicat des acteurs a suivi, un peu débordé et pris au dépourvu, en présentant ses revendications sur les subventions, ou

contre les taxes du spectacle... L'affaire a vite pris un tour politique et l'Odéon est devenu un lieu de meeting ininterrompu, où se sont côtoyés les hippies du coin, des ouvriers, des anciens combattants, des acteurs et des badauds parfois encombrants. Le mouvement s'est alors étendu à tous les théâtres de France et de Navarre, avec occupation des locaux par les techniciens, les machinistes et les acteurs. Chez Planchon, à Villeurbanne, les directeurs de maisons de la culture et de centres dramatiques se sont retrouvés et des décisions ont été prises, qui vont quelque peu bouleverser les habitudes. On y a proclamé le « pouvoir aux créateurs » et défini une action culturelle considérée comme « entreprise de politisation ». On a opté pour une « culture permanente de contestation positive », contre une culture de simple transmission. Il s'agit d'encourager la « créativité » d'un public, d'encourager l'amateurisme, en l'aidant à trouver la rigueur et la qualité qui peuvent lui faire défaut. Action courageuse, qui aboutit, pour les auteurs, à une sorte de suicide, puisqu'ils ne se considèrent plus comme les seuls créateurs, et qu'ils envisagent de s'effacer, de disparaître, si ce qu'ils appellent le non-public prend en mains la création de ses propres valeurs et de sa propre culture. On parle aussi, dans cet élan de démocratisation de la culture, de la création d'un Office National du Spectacle. De tout cela, il restera qu'une réforme sérieuse des statuts des maisons de la culture est proche et que les élèves des écoles d'art dramatique ont mis au point des éléments de gestion et d'enseignement fort intéressants. Il restera le souvenir du « Théâtre du Soleil » (jeune troupe de comédiens) interprétant « La cuisine », d'Arnold Wesker, dans les usines, gratuitement, à la demande des comités de grève; le souvenir, aussi, de comédiens jouant quelques tableaux sur la Commune de Paris (la vraie), en plein air, à Ménilmontant ou à la



« Mouff ». Il restera une pièce, une seule pour l'instant, « Le 10 mai 1968 », de Luc de Goustine, interprétée un peu partout par la Compagnie Dominique Houdart; partout, et même Place des Vosges, jusqu'à ce que la police intervienne et embarque tout le monde, spectateurs compris!

LE PUGILAT DE LA CROISSETTE

Ce qui s'est passé à Cannes suivait de très près l'affaire de la Cinémathèque, qui avait provoqué quelques remous, à Paris, en avril. Les ardents défenseurs d'Henri Langlois se sont retrouvés au coude à coude, sur la croisette, pour contester le Festival de Cannes. Les États Généraux du Cinéma, réunis à l'École de photographie de la rue de Vaugirard, demandaient l'arrêt du Festival, par « solidarité avec les étudiants et les travailleurs ». Après quelques éclats de voix, un léger pugilat et les résolutions prises au Palais des Festivals de Cannes, la fronde cannoise s'est transportée à Paris pour participer aux États Généraux. A la maison de la culture de Suresnes, on a voulu élaborer « un plan unique de restructuration de la profession et de l'industrie cinématographique ». On a, bien sûr, voté des motions contre la censure. On a parlé, aussi, de « A tout casser », le film de John Berry avec Hallyday et Constantine; Berry a des ennuis avec son producteur — qui s'est mis en tête de faire lui-même le montage et la musique du film — et s'est vu soutenu par les metteurs en scène présents à Suresnes. Finalement, le 5 juin, après de longs et sérieux travaux de commissions, on a pu, péniblement, se mettre d'accord sur une motion formulant six « principes de réforme »: création d'un organisme de diffusion et d'exploitation des films, autogestion, création de groupes de production autogènes, abolition de la censure, intégration de l'enseignement audio-visuel dans l'enseignement général rénové, union totale cinéma-T.V. Cela ne se fera pas du jour au lendemain, étant donné les structures actuelles de notre société.

Une société des réalisateurs s'est déjà créée, plus réformiste que révolutionnaire, tandis que les participants les plus actifs des États Généraux choisissaient une voie plus intransigeante, celle d'abolir le cinéma traditionnel sous toutes ses formes; envisageant même la création d'un véritable cinéma parallèle, dans les facultés, les usines, les centres de culture populaire — le cinéma « underground » qui nous fait défaut, en quelque sorte. Utopie, début d'une très longue marche, ces initiatives auront quand même fait passer un souffle novateur sur notre cinéma, et seront autant de forces pour la construction du cinéma de demain. A cet égard, il est intéressant de savoir ce que déclarait récemment le metteur en scène Joseph Losey: « Ce qui s'est passé dans votre pays depuis deux mois c'est le plus grand espoir dans le monde occidental qui ait jailli depuis la fin de la guerre... Ce serait terrifiant si cette spontanéité, cette force, cet espoir étaient perdus. »

PHOTO ?

Cette question, les élèves de l'école de la rue de Vaugirard se la sont posée. Dans des locaux d'une crasse innommable, sous-équipés, ils se sont demandé comment ils avaient bien pu jusqu'ici apprendre les rudiments du métier. Là aussi, un joli train de réformes est en train de se préparer, dont l'urgence est enfin révélée. Ils ont participé à l'exposition de photographies du mois de mai, organisée par le club photographique de Paris, 15, rue Mouffetard. 270 documents extraordinaires, réalisés par des professionnels, des amateurs et des élèves de l'école. A voir à tout prix.

LES ARTISTES DANS LA MÊLÉE

Les artistes n'ont pas voulu rester en marge du mouvement. Très tôt, les écoles d'Art ou l'ordre des architectes ont été occupés. Le Musée d'Art moderne a été préventivement fermé, avant l'arrivée d'une délégation d'artistes et les directeurs de galeries se

sont opportunément réveillés, quand ils n'ont pas purement et simplement fermé. Tandis qu'on boycottait les musées, on exposait dans les usines ou à la Sorbonne; du musée à l'usine, du public d'élite à l'ouvrier, la boucle « révolutionnaire » était bouclée. Les artistes préparaient des affiches à mettre en vente au profit des étudiants; ainsi celle de Bernard Dufour sur un poème de Michel Butor était proposée à 10 F, dans la cour de la Sorbonne. A l'« ex-École des Beaux-Arts », on lance l'idée de l'Université des Arts, et « l'atelier d'affiches » de la rue Bonaparte est l'un des aspects les plus spectaculaires de la participation des artistes. On y respecte l'anonymat et on y pratique la « pédagogie » artistique en toute liberté. Peinture militante, en quelque sorte, et qui vise d'abord à l'efficacité à la lisibilité. Les peintres se réunissent aussi; on parle de peinture collective (et on en fait), d'abolition des circuits de l'argent, mais on oublie parfois que la raison même de l'art, c'est sa liberté, sa nouveauté, sa diversité.

On en vient bien vite à mettre en cause l'existence même des écoles d'Art: apprendre l'art dans une école paraît aberrant. Les étudiants du « Mouvement de mai » des écoles d'Art demandent la dissolution de celles-ci et leur intégration à l'Université. Ils semblent avoir l'oreille du ministre. Celui-ci, par contre, se la fait tirer quand il s'agit de la dissolution de l'Ordre des architectes. Les demandeurs soulignent la scandaleuse mise à l'écart, par ce même Ordre, dans le passé, de Le Corbusier, l'inorganisation de la construction dans notre pays et la spéculation foncière. Leur propos: revoir de très près l'urbanisme, ne plus bâtir pour bâtir, mais bâtir pour les hommes. En attendant, les artistes retirent leurs œuvres de différentes expositions, protestent contre l'expulsion d'artistes étrangers qui avaient contribué au renom de la France à

(suite page 65)





**les
plus vendues
aux
U.S.A.**

batteries PEARL

importation directe du japon.
maintenant disponibles en france
rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète 1453^F (cymbales en sus)
peau plastique
garantie totale • crédit longue durée

**Attention!
Nouvelle adresse!**

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 99, rue de paris, 92-boulogne - tél. : 825.73.80
a. le meur 94, rue bernardin de st-pierre, 76-le havre - tél. : 42.50.54

LA MAISON DU JAZZ

24, rue Victor-Massé, PARIS-IX^e
Métro Pigalle Tél. : 878.29.61

**GUITARES ÉLECTRIQUES - BATTERIES
AMPLIFICATEURS - SONORISATIONS
SAXOPHONES - TROMPETTES
CLARINETTES - VIBRAPHONES
GUITARES CLASSIQUES
ORGUES ÉLECTRONIQUES - TYPIQUES**

**LA MAISON DES
GRANDES MARQUES
INTERNATIONALES**

Premier	Ludwig	ASDA
Fender	HOHNER	GRETSCH
FARFISA	Gibson	QUESNON
Selmer	Framus	VOX
WELSON	AKG	KLEMT



Claude Nougaro

suite de la page 24

le génie africain, c'est aussi important que la découverte de l'atome, il me semble, au point de vue retentissement sur l'aspect interne des gens, surtout des femmes; les femmes ce sont des mouvements de pointe, parfois, souvent même dans l'histoire de l'humanité. Ensuite, j'ai fait « Worksong » (« Sing-Sing », le grand succès des frères Adderley), « Armstrong » sur le fameux cantique « Go down moses ». Je suis très orienté vers la musique d'église, moi, tu sais. J'ai fait « Les mains d'une femme dans la farine » (« Gavy waltz » de Ray Brown). J'ai fait « Rever », mais cela appartient plus au domaine des variétés. J'en oublie peut-être. Et enfin la toute dernière « St Thomas », de Sonny Rollins.

— Où as-tu entendu ce thème ?

— Je l'ai entendu joué au Blue Note par le trio de Michel Roques et le thème, aussitôt, m'a vraiment plu, accroché, parce qu'il est d'une telle simplicité, d'une telle gentillesse et puis voilà, il m'est resté dans la tronche pendant cinq mois. Au début, je prenais le thème dans l'aigu et je le terminais dans le grave, mais je me suis aperçu, en écoutant le disque de Sonny Rollins, qu'il suivait la marche inverse, ascendante, qui est beaucoup mieux, et je l'ai enregistré comme ça.

— Et les paroles que tu as mises sur la musique ?

— Oui, je fais une espèce de jeu de mots. St Thomas m'a évoqué, toujours avec ma foutue manie de mélanger les gon-zesses et les anges, le mot saint m'a évoqué sein et j'ai fait une espèce d'hymne à coups de cymbales sur les seins des femmes.

— Tu n'as pas peur de la censure ?

— Alors là, je tomberai toujours des nues car il me semble que, malgré ce que l'on considère comme étant mon érotisme, j'ai une façon beaucoup plus pure de parler des choses du sexe, des choses du désir que dans certaines chansons que j'entends programmer à tout va à la radio et qui sont vraiment des hontes.

UNE BOULE DANS LA GORGE

— Pour en terminer avec le jazz, tu es accompagné par un orchestre qui comprend les meilleurs musiciens du jazz français.

— Oui, parmi les meilleurs — j'ai commencé avec Eddy Louiss, ensuite j'ai eu Arvanitas, quand Eddy est parti au régiment. Avec Arvanitas je me suis cassé la gueule, au vrai sens du mot (rires) et ensuite j'ai eu Maurice Vander, pour ne plus le lâcher. Pendant un an, j'ai eu en même temps Eddy Louiss à l'orgue et Maurice au piano, Elek Backsik à la guitare, Luigi Trussardi à la basse et René Nan à la batterie. J'ai eu René pendant quatre ans et, maintenant, j'ai changé. René est un type pour qui j'ai une grande admiration, je voudrais que tu dises cela dans ton journal, j'ai une grande admiration pour lui parce que vraiment c'est un pur, il est vraiment très pur. Mais j'ai maintenant envie d'une autre couleur rythmique et je travaille avec Bernard Lubat. Bernard m'intéresse parce que c'est un jazzman, encore un peu fou quoi, parce qu'il est très volubile, mais il est plein de qualités et en même temps c'est un percussionniste classique et je voudrais me dégager quelquefois du temps spécifiquement jazz. J'utilise également Umberto Canto, qui est un bongoïste cubain qui a débuté comme danseur dans les ballets de Catherine Dunham et qui a joué avec Dizzy Gillespie.

— Est-ce que tu as besoin de cet environnement de jazzmen ?

— Absolument; ça a toujours été mon rêve d'être accompagné par les musiciens de jazz, qui sont, par certains côtés, très difficiles à vivre... non finalement, non. Je veux dire que parfois, au lieu de mener simplement la vie, qui serait d'ailleurs tellement sinistre certainement, d'un chanteur escorté par des employés, musiciens appointés, nous, on a entre nous des conflits qui sont presque passionnels, n'est-ce pas. Par exemple René Nan, je l'ai quitté mais je te garantis, j'avais une boule dans la gorge. Pendant quatre mois j'ai pensé à ça. On était allé vraiment loin sur certaines choses. Cet environnement m'est indispensable car il y a toujours une pulsion, un accent, qu'il me faut coûte que coûte à un moment donné et ça, il n'y a que les musiciens de jazz qui l'ont compris.

— Dans les studios d'enregistrement, on ne trouve du reste que des musiciens de jazz. Penses-tu que les musiciens de variété sont incapables de bien jouer ?

— Mais bien sûr, à partir d'un certain truc, ils sont effectivement incapables. Ce qu'on a appelé le « yéyé » en France, c'est vraiment la caricature du jazz, voyons. Je ne parle pas de certains... Il y a de tels malentendus sur ce mot. Moi, j'adore le rhythm & blues, quand il s'annonce avec le tempérament fabuleux d'un Ray Charles ou d'un James Brown, n'est-ce pas. Mais il ne faut pas nous la faire au point de vue rythmique, moi aussi j'ai espéré l'avènement du rythme en France, seulement on dirait qu'actuellement la France est à l'école maternelle du rythme.

HORREUR DE LA POÉSIE

— Tu ne crois pas que c'est en train de s'améliorer ? Du reste, non seulement la variété devient de plus en plus intéressante mais le jazz revient très fort. — Eh bien, ça ne peut manifester par conséquent qu'un progrès, encore que je sois moins optimiste que toi, parce que je trouve que le jazz lui-même est actuellement dans une espèce d'impasse, cette musique d'essence noire américaine est actuellement sous le coup de la situation politique, alors ça devient une musique de protestation, une musique presque de détresse, un cri d'angoisse qui vraiment parfois, enlève ce que j'attends de la musique, qui est précisément de me précipiter dans un monde qui soit beau, et non pas dans un monde cahotique.

— Revenons à tes chansons. A côté des paroles, des textes, j'ai été frappé par la beauté de certaines mélodies. Est-ce que la mélodie a un rôle important pour toi ?

— La mélodie a un rôle très important, toujours, puisque une chanson c'est du texte et de la musique. Mais je pense que l'alliage de l'un et l'autre est très mystérieux. Évidemment, je pourrais écrire sur une feuille blanche un poème, simplement, avec des alexandrins. Mais dans ces alexandrins, il y a une musique, une autre musique que celle qui est simplement dans le déroulement pa-da-da-da-da... il y a des mots dans ce vers de douze pieds qui ont un rythme auquel la musique apporte une dimension supplémentaire. Et je pense justement que cela correspond au besoin que j'ai, les mots deviennent une danse, car je pense qu'à travers la poésie écrite il y a peut-être trop de recherche verbale. On a voulu trop concentrer, surtout qu'en France... Beaudelaire disait que le français a horreur de la poésie, hélas je crois qu'il avait raison. Également, on dit que la langue anglaise est la seule langue assez musicale et dont l'organisme rythmique peut s'apparenter au

MAJOR CONN

3, rue Duperré, PARIS-9^e
Place Pigalle TRI.: 75-24

IMPORTATEUR DIRECT

AGENT
DE MARQUES MONDIALES

Fender

Guitares Amplis

HAGSTROM Guitares Suédoises

LUDWIG Matériel de Percussion n° 1 aux
U.S.A.

A. ZILDJIAN 1^{er} Cymbale

OLYMPIC Matériel Percussion ANGLAIS

CRÉDIT
pour toute la
France, conditions
exceptionnelles

GIBSON - FARFISA
LEVIN - FRAMUS

Instruments et accessoires
de haute qualité dans la musique

R. & F.

Nom :

Adresse :

Veillez m'adresser votre catalogue. Préciser l'instrument.

DisJockey

66 rue de Provence Paris 9^e Téléphone 874.36.00

LE SPECIALISTE N° 1
DU RHYTHM & BLUES



TOUTE LA VARIÉTÉ
AMÉRICAINE



expeditions dans toute la France!

TOUS
les meilleurs
disques
français et
d'IMPORTATION
les instruments,
les accessoires,
les partitions
que vous
cherchez



au discobole

GALERIE DES MARCHANDS - COUR DU HAVRE
GARE S'-LAZARE PARIS 8^e - TEL. 387 41-43



Claude Nougaro

suite de la page 53

jazz. Je pense que c'est faux. Je pense que dans la coupe, la prosodie française, le vers, l'alexandrin, de douze pieds, le blues de douze mesures, et dans la cadence et dans la frappe de la langue française, c'est évidemment plus dur qu'en anglais, mais il y a une structure rythmique qui est encore plus visible, si tu veux. C'est simplement que les français ou les compositeurs, les créateurs, n'ont pas encore en eux le sens du rythme qui s'échappe des mots et qui fabrique du jazz. Et ensuite, la mélodie, ce n'est plus que la dimension affective, et, en plus, les prédispositions harmoniques que tu as pour que la mélodie se dessine, même si elle est très simple, tu vois. Par exemple, un air comme « Flo-Flo... » que chante Nina Simone, je trouve que c'est d'une grande beauté. Le tout, c'est de sentir l'univers dans lequel se situe cet espèce de chant.

— A ce propos, quels sont tes artistes préférés ?

— Alors, ça, c'est une question qui ne me plaît pas beaucoup parce que l'on a tendance à répondre d'une manière mécanique ceux qui sont les plus connus, et admis par tous, et surtout les créateurs qui sont par exemple Duke Ellington ou Miles Davis, qui est également un poète du jazz.

JE N'AI PAS ASSEZ
AIMÉ MARILYN

— Oui, mais enfin, quand tu cites Nina Simone c'est la plus grande chanteuse actuelle mais nul ne s'en rend compte. — Oui, et Ray Brown, c'est pour moi un des grands maîtres du jazz. J'aime

beaucoup le chanteur Bill Henderson également ; j'ai un disque, qui est presque un disque de chevet, c'est celui où il est avec le trio d'Oscar Peterson, c'est une merveille d'un bout à l'autre. — Tu me parlais tout à l'heure du cinéma. On a mentionné ta très bonne chanson sur ce sujet, une chanson qui raconte vraiment une histoire, mais il y en a une que j'aime également beaucoup, c'est « Marilyn », une très belle chanson.

— Ah, Marilyn, oui... Marilyn... c'est une chanson que je ne chante pas, que je ne chante pas parce que... je ne sais pas... elle a été faite un peu... quand j'étais encore un tant soit peu parolier, c'est-à-dire... si j'ai écrit cette chanson sur Marilyn, évidemment, c'est parce que, réellement, j'ai eu une émotion vis-à-vis de ce que représentait dans l'univers du cinéma et dans l'univers des rêves d'un homme, une femme comme Marilyn. Mais c'est une chanson... c'est-à-dire je l'écrirais maintenant... il faudrait que je l'écrive maintenant pour que vraiment je puisse la chanter en ayant bonne conscience. Là je n'ai plus tout à fait bonne conscience en chantant cette chanson-là.

— Pourquoi ?

— Je sais pas... peut-être parce que je n'ai pas aimé assez Marilyn, que je ne l'ai aimée qu'à travers ce qu'elle représentait aux yeux d'un formidable public, mais pas à mes yeux à moi. Je l'ai abstraite si tu veux, j'en ai fait un personnage abstrait alors que si j'évoque un personnage... quand je chante « Jacques Audiberti », la chanson du maçon tu vois, je la chante d'ailleurs très peu, parce que la plupart du temps les gens se foutent de... se foutent, c'est un mot un peu péjoratif que je n'aime pas beaucoup, en tout cas, ils sont perplexes devant ce poème dédié à un Monsieur, à un personnage qui s'appelle Jacques Audiberti, qu'ils ne connaissent pour ainsi dire jamais d'ailleurs et ils ne sentent pas très bien le message que je lui délègue, tu comprends. Mais c'est une chanson que je ne manquerais pas de chanter si j'avais la possibilité de faire un récital, par exemple, parce que Jacques Audiberti pour moi, je peux vraiment, rien qu'en prononçant son nom être sûr de ce que je dis, être sûr de mon cœur.

SUR L'ÉCHAFAUD

— Tu fais des galas, tu as fait du music hall, du cabaret. Quelles sont pour toi les différences ?

— Le mieux serait le music-hall où tout espace, tout habitat serait vraiment dévolu au spectacle. Et le spectacle, ce n'est hélas pas ce qu'on entend par music-hall ou par chanteur de variété. Moi, on m'a précipité dans des tournées, simplement parce que ça fait gagner du

fric, et à moi évidemment le premier, mais sur des marchés de foires, sur des pelouses, où il ne fallait pas chanter mais faire un match de football tu comprends, dans des kermesses infâmes où, véritablement, on m'a fait chanter un soir... On m'a fait monter, à travers des affaires traitées par mon agent, sur des planches dressées dans un carrefour, à Paris sur une espèce de tréteau et les organisateurs du « gala » n'avaient même pas songé, pendant le passage de l'artiste, à arrêter la circulation ! Voilà... on m'a dit : « Vous allez monter sur ce tréteau »... cela ressemblait à un échafaud, tu vois, ça ne donnait pas tellement de joie que d'y monter, et devant j'avais 300 personnes, comme ça, arrivées, débouchées, à ce carrefour, et derrière, le bus qui s'arrêtait, au coin de la rue, et les voitures qui continuaient à passer. Alors je te garantis, là vraiment, pour continuer, tu vois, il faut vraiment avoir la foi, ou être inconscient comme... faire fredonner les braves gens sur la place publique. Je veux dire qu'il y a un mépris total des artistes de variétés en France, qui le méritent bien parce que la plupart font de la merde. Mais moi j'en souffre et ça me fait râler, particulièrement. Et je veux dire que partout où je travaille, c'est pareil. Encore que le music-hall soit mieux, c'est l'endroit vraiment qui est fait pour vous, où on a au moins la possibilité d'avoir une bonne sonorisation, des éclairages quand on en veut et un public qui vient là, assis, sur son cul, pour écouter, quoique encore maintenant, au music-hall, ce soit discutable, il est là pour hurler, mais avant c'était comme ça, il venait pour écouter. Mais j'aimerais évidemment, comme un artiste digne de ce nom, travailler dans ces théâtres, c'est-à-dire où les gens viennent assister à un phénomène où véritablement leur cœur est engagé, et non pas leur rigolade, leur chahut, leurs vociférations. Qu'ils viennent plonger dedans, dans le cœur, et pas simplement se divertir. Parce qu'il y a un grand divertissement aussi, à plonger dans le cœur, il y a une éclosion en soi, il n'y a rien de plus beau, moi enfin je ne sais pas, j'ai été élevé dans le recueillement devant les artistes qui provoquaient ce moment d'émotion, ce moment de grandeur que la vie ne nous offre pas chaque jour, que seul l'amour peut offrir, parfois. Donc, ce devrait être pareil. Dès qu'il s'agit de faire ce métier dans des conditions décentes, je suis absolument pour... c'est là où j'ai éprouvé mes plus grandes joies ; en écrivant je souffre, tandis que quand je chante, je me dis : « Enfin, là tu es à ta place ».

QUESTION FRIC

— Tu m'as dit il y a quelque temps que tu aimerais bien chanter dans un



ROGERS
U.S.A.

**la batterie
la plus prestigieuse
du monde**

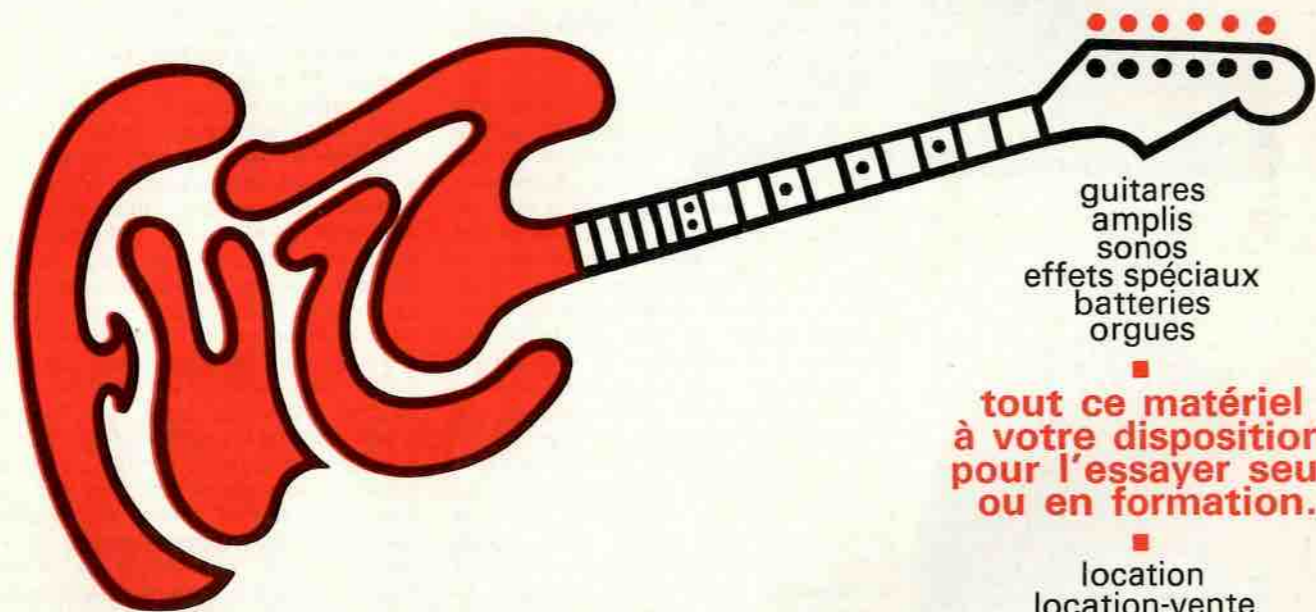
CATALOGUE ET LISTE DES
DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue la Vieuville

PARIS-18^e - Téléphone : 606-68-06

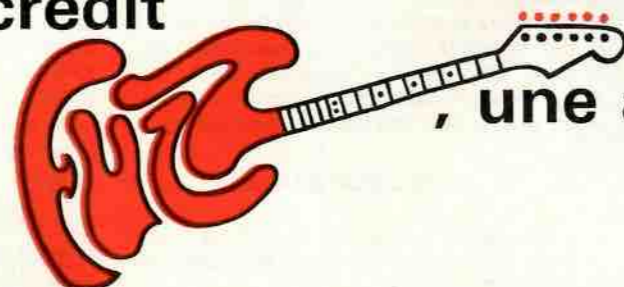


guitares
amplis
sonos
effets spéciaux
batteries
orgues

**tout ce matériel
à votre disposition
pour l'essayer seul
ou en formation.**

location
location-vente
occasion

un maxi-crédit



**, une ambiance
fuzz**

49, rue cambon,
paris 1^{er}
(face à l'olympia),
tél. 742.93.57

ouverture jusqu'à 1 heure du matin, vendredi et samedi



Claude Nougaro

suite de la page 55

cabaret, style cabaret de jazz, pas le truc pour grand public.

— Je t'ai dit ça parce que je n'ai aucune proposition d'aucun Coquatrix et que, malgré tout, c'est bien beau d'avoir mes amis autour de moi mais il faudrait que de temps en temps, tu vois... notre but c'est de travailler, et comme je te l'ai dit tout à l'heure, je suis en ce moment dans une espèce de solitude et d'isolement qui fait que comme je n'ai pas de propositions dignes de ce nom, j'en suis réduit à chercher un cabaret. Mais je n'éprouve pas de rancœur. Un cabaret de jazz, alors, je me suis dit oui, parce que là au moins il y a une espèce de... il y a des gens qui viennent là animés par des raisons plus belles souvent que dans le cabaret ou la boîte de nuit. Seulement, dans les cabarets de jazz, ils ne peuvent pas payer. Moi, mes musiciens, je suis obligé, je suis habitué à les payer quand même un chiffre, d'ailleurs qu'ils méritent cent fois, tu comprends, mais je ne peux pas leur proposer 4 000 F pour m'accompagner tu vois, alors je suis obligé. Et moi-même, je ne peux pas non plus me disqualifier avec des prix très bas, tu comprends, il y a, comment dirais-je, c'est aussi con que ça, mais il y a une espèce de standing... et puis le cabaret, ça me fait souffrir, donc je veux au moins gagner du pognon parce que tu as affaire à un public qui vient boulotter ou se divertir dans le sens vraiment le plus facile.

— Oui, même si ce n'était pas toi, ils viendraient quand même.

— Oui, donc il faut que je demande d'abord un prix convenable, pour moi, et pour payer ceux qui m'accompagnent.

Voilà, c'est pour ça que je n'ai pas réussi à travailler dans une boîte de jazz. Mais un jour je le ferai ; mais il faudrait que je puisse en même temps, comme il est arrivé à Brel, être la vedette de l'Olympia et aller faire une fleur à l'Échelle de Jacob, parce qu'il avait fait ses débuts là, qu'il savait qu'il y retrouverait un certain public, et qu'il pourrait de nouveau se retrouver face à face avec une espèce de renouveau en lui. Alors, à ce moment-là, peut-être un jour, même, j'aimerais faire un tour de chant simplement accompagné par Maurice au piano.

O TOULOUSE

— J'ai entendu certaines de tes chansons récentes qui m'ont beaucoup plu, par exemple « J'ai plongé dans la mer » et « Côte d'Azur ».

— Eh bien, « Côte d'Azur », c'est la première chanson où j'ai décidé qu'un véritable auteur de chanson n'écrivait pas que les paroles, mais la musique aussi et c'est là que je me suis lancé. J'ai eu un de ces thèmes qui me viennent parfois, mais j'avais d'abord écrit : une fille est sortie de ma Côte d'Azur, et je me suis dit : « Il ne faut pas aller chercher un autre compositeur, si ce vers doit chanter, de lui-même, c'est toi qui l'a trouvé, il faut qu'il chante à partir de toi », et j'ai fait la mélodie (il chante). Voilà... après, même, j'ai eu des problèmes car j'ai fait : « ça ne m'a pas fait mal sur le coup », et j'ai foutu une note aiguë sur un « ou » qui est fermé et qui me donne beaucoup de mal à chanter, je ne me suis pas fait de cadeau ! j'ai trouvé ce thème, là, ça a été mon premier thème musical....

— Et Toulouse?

— Toulouse également, j'ai fait la musique et Chevallier a fait une orchestration superbe. Pour boucler ma mélodie, j'utilise une citation, je cite les deux premières mesures de ce chant patriotique toulousain : « Oh mon pays, O Toulouse, O Toulouse... » (il chante).

— Parmi les chanteurs que tu entends, y en a-t-il qui te plaisent?

— ...Brel, de temps en temps, me plaît... quand même. Il me fait râler souvent aussi, il me fait vraiment râler mais son lyrisme et sa passion emportent le morceau ; vraiment, il faut le saluer. Brassens, il faut également le saluer, il le mérite, d'une autre façon, Gainsbourg aussi, et pourquoi pas Ferré, pourquoi pas Jean-Roger Cossimon, je parle là... je m'évade constamment de l'ordinaire, mais je veux, puisque je m'exprime dans un journal qui capte une tendance vers des formes musicales, mettre l'accent sur des écrivains de la chanson, comme Cossimon qui a d'ailleurs collaboré avec Ferré et qui a écrit des chansons

telles que « Mr Williams », où il y a également l'univers du jazz, avec ce petit employé qui va trincer dans la 4^e Avenue, qui suit une pute et qui se fait trancher la gorge par un Noir dans un quartier où on entend à l'arrière-plan des trompettes qui jouent le blues ; il y a une grande beauté dans cette chanson. Ce sont des chansons qui doivent véritablement, quand on aime la chanson, et surtout la chanson anglaise, que les amoureux de poésie et de chant doivent connaître. Voilà, c'est les cinq que je citerai, à part ça c'est de la... roupie de sansonnet.

— Bien ; et quelles ont été tes activités des derniers temps?

— Au mois de novembre dernier j'ai enregistré un 30 cm, avec cinq nouvelles chansons, quatre plutôt car j'avais écrit des paroles sur « The cat » de Jimmy Smith, mais ça ne m'emballait pas, ce que j'avais fait, et je ne l'ai pas mise. Trois musiques sont de moi, en collaboration avec Maurice Vandair et le thème de Sonny Rollins « St Thomas ».

— Et « Petit Taureau » ? Ça marche très bien.

— C'est une chanson qui a une sonorité un peu espagnole, évidemment puisqu'il est question de taureau ; je crois qu'elle n'est pas mauvaise. Dans ce disque, il y a deux arrangements de Maurice Vandair, je tiens à dire qu'il y a toujours mes indications à la base des arrangements, qui se font de plus en plus précises d'ailleurs, et deux autres de Michel Colombier, qui est un peu de l'école de Michel Legrand.

— Et en dehors du disque ?

— Je suis passé une semaine en Belgique, au théâtre 140, et un mois à Paris au Don Camillo.

— Et que penses-tu des Beatles ?

— Les Beatles, au début ils ont commencé vraiment très mal quoi, je trouve, avec un rock... d'Angleterre, tu vois, et maintenant, de toute façon, je ne sais pas, je ne connais pas les quatre mais, certainement, il y a deux tempéraments formidables chez les Beatles. Il y a des recherches très intéressantes mais qui me paraissent un peu dans ce style pop-art, fabriqué, c'est-à-dire que ce sont des malins, et parfois des faiseurs de mélodies très belles. En tout cas, c'est une révolution dans les variétés, les Beatles, et c'est certainement un cheminement vers quelque chose de plus important que les Beatles.

— Est-ce que tu comprends les paroles de leurs chansons ?

— Non, mais j'ai lu des traductions. Il y a des trucs qui me semblent très bien et où il y a une volonté d'expression, qui n'est pas simplement de raconter des sornettes et des fadaises, quoi.

Propos recueillis par
MICHEL DELORME

amis musiciens

(amateurs ou professionnels)

une bonne nouvelle

crédit total

JAREX

sur toute la gamme des instruments de musique
+ une offre spéciale

L'opération "crédit guitare" de JAREX a été un succès... un tel succès que JAREX a maintenant décidé de vous ouvrir les mêmes facilités de crédit pour tous les instruments de musique de sa gamme la plus complète :

■ guitares, batteries, amplis ■■

oui, tout un choix des meilleures marques, depuis la guitare du débutant jusqu'à la prestigieuse sono **SOUND CITY** de Jimmy Hendrix.

Grâce à sa formule et son volume de ventes,

JAREX

1^{er} de la vente par correspondance des instruments de musique va vous offrir des prix absolument extraordinaires, plus un crédit total avec des mensualités légères.

Par exemple :	Par mois :
- Toutes les guitares électriques	100 F
- Batteries complètes accessoires, cymbales et charleston	200 F
- Amplis anglais 100 w écho et reverb. avec colonnes	200 F
- Orgue portatif	200 F

Documentation et conditions sur demande (remplissez le bon à découper ci-dessous).

OFFRE SPÉCIALE LIMITÉE AUX 50 PREMIERS

La fameuse guitare ARIA avec ampli Hagstrom : 800 F à crédit avec **100 F** par mois.

Pour la recevoir, complétez et renvoyez le bon à découper, faites vite : offre limitée à 50 ensembles !

Bon à découper à compléter et envoyer à JAREX :

277, rue St-Honoré - Paris 8^e - Métro Concorde

Nom _____

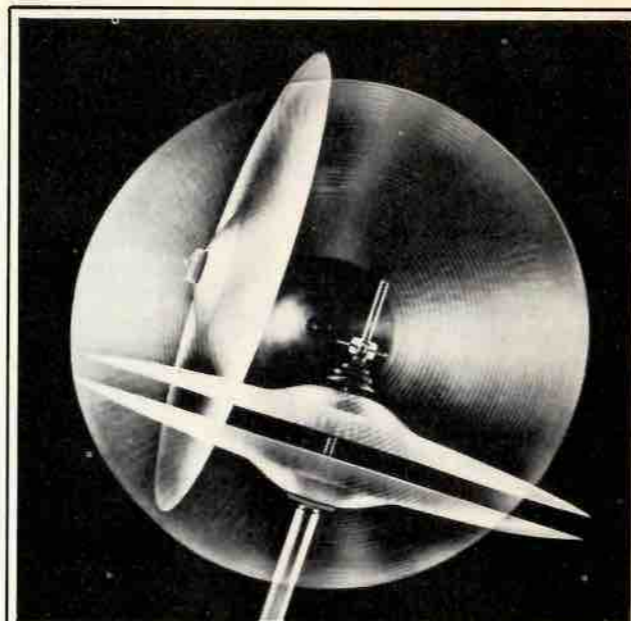
Adresse _____

Veuillez m'envoyer :

■ Votre documentation sur (indiquer le matériel désiré).

Je joins 2 timbres à 0,30 F pour frais d'envoi.

■ Votre ensemble ARIA/HAGSTROM à 800 F ; je joins 100 F par mandat chèque bancaire chèque postal pour le 1^{er} versement.



Solignon

cymbales PAISTE

GIANT BEAT

importées de suisse.

les premières
conçues spécialement
pour le son "rock"

percutantes
couleur irisée
"special sunlight"

**Attention !
Nouvelle adresse !**

garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 99, rue de paris, 92-boulogne - tél. : 825.73.80

DISQUES DU MOIS

BEE GEES
RARE PRECIOUS & BEAUTIFUL. Where are you. Spicks and specks. Play-down. Big chance. Glass house. How many birds. Second hand people. I don't know why I bother myself. Monday's rain. Tint of blue. Jingle jangle. Born a man.

POLYDOR 658.080 (30 cm - 22,90 F)

Voici un album qui a pour particularité, non d'inclure de nouvelles chansons des Bee Gees, mais au contraire leurs premières productions, leurs premiers numéros 1 en Australie. Car il y avait une part de leur musique qui nous était inconnue, vous vous demandiez certainement, qu'ont-ils fait en Australie ? Quels sont donc ces numéros 1 inconnus ? Aujourd'hui, c'est chose faite, plus d'inconnue. Cet album a une portée énorme, on peut ainsi analyser les influences subies par les jeunes B. G. Naturellement on y retrouve les Beatles, les Beatles, et encore les Beatles, mais d'une façon assez subtile parfois, car quoi que l'on fasse il est difficile de ne pas sentir l'ombre des Beatles planer sur vous, leur fluide est partout. Cet album est merveilleux quand on pense que ce sont de très jeunes garçons qui l'ont fait, le talent de Barry Gibb est flagrant, net, pur et beau comme Barry lui-même. Collectionneurs et fans des Bee Gees ne ratez pas ce disque. Jo. B.

BLOOD, SWEAT AND TEARS

CHILD IS FATHER TO THE MAN. Overture. I love you more than you'll ever know. Morning glory. My days are numbered. With out her. Just one smile. I can't quit her. Meagan's gypsy eyes. Somethin' goin' on. House in the country. The modern adventure of Plato, Diogenes and Freud. So much love. Underture.

CBS 8-63.296 (30 cm - 26,90 F)

Un titre d'album assez illogique : L'enfant est le père de l'homme... Un 33 t de groupe américain de bonne valeur. Personnellement je préfère la seconde face qui démarre avec « I can't quit her », un des morceaux qui passe actuellement le plus sur mon électrophone avec l'« Eleanor rigby » de Ray Charles. Un très bon blues « Somethin' goin' on » et un morceau pop « House in the

country » complètent mon tiercé. J. B.

CHANTS DE LA GUERRE D'ESPAGNE

Hymne de Riego. Coplas de la défense de Madrid. Nous sommes les soldats du pays basque. Y a sables mi paradero. La Sardana de les Monges. Que sera ? La Sauta Espina. El paso del Ebro. Coplas del tren blindado. Coplas del fuerte de San Cristobal. Marineros. El tragala. El pendon Morado. Els Segadors.

LE CHANT DU MONDE
LDX S 4.279 (30 cm - 26,90 F)

Une réédition très attendue : des chants enregistrés sur 78 t par le Chant du Monde pendant la guerre d'Espagne. Ils ont une valeur historique et sont restés très vivants en Espagne malgré la dictature franquiste. Un disque indispensable à tout amateur de folklore. J'ai pourtant un reproche à faire sur les orchestrations qui ne rendent pas du tout l'esprit de ces chants. A travers ce disque les Espagnols et leur folklore vous apparaîtront moins détachés du réel que voudraient le faire croire les agences de voyage franquistes. B. L.

EDDIE COCHRAN

C'mon everybody. Blue suede shoes. LIBERTY LIP 508 (45 t simple - 6,50 F)

Grand dieu qu'il était en avance sur son temps. Réécoutez ce grand succès du regretté Eddie Cochran et vous comprendrez pourquoi je l'ai toujours soutenu. Que d'idées musicales dans l'accompagnement de ce « C'mon everybody ». Le verso est un classique de Carl Perkins. Personnellement, j'ai toujours préféré la version d'Elvis Presley de ce « Blue suede shoes ». Je sais que des puristes ne seront pas d'accord avec moi, mais il en faut pour tous les goûts. De toute façon si vous voulez vous initier au Rock revival, courez tout de suite acheter ce 45 t, vos 6,50 F ne seront pas gâchés, croyez-moi. J. B.

JOE COCKER

Marjoline. The new age of the lily.

STATESIDE FFS 564 (45 t simple - 6,50 F)

De la masse des productions britanniques émergent, de temps à autre, des garçons qui s'expriment musicalement d'une façon différente des autres. Joe Cocker est de ceux-là, et

le registre de sa voix le sert favorablement. A suivre. Jo. B.

LEONARD COHEN

Suzanne. Master song. Winter Lady. The stranger song. Sister of mercy. So long, Marianne. Hey, that's no way to say goodbye. Stories of the street. Teachers. One of us cannot be wrong.

CBS S 63.241 (30 cm - 22,90 F)

Leonard Cohen est un écrivain canadien qui jouit d'une forte popularité aux USA. Il a écrit quatre livres de poésie et deux romans : « The favourite game », et « Beautiful losers ». Diversifiant son œuvre il vient d'enregistrer le premier album de ses chansons. Ses chansons aux réminiscences bibliques, sont belles et les textes reproduisent sa forte personnalité. Il s'exprime simplement, en poète, mais des pointes saillent sous les mots. Sa voix n'est pas désagréable du tout ! Leonard Cohen est un de ces phénomènes qui se font trop rares. Jo. B.

LES COSTA

Bye, bye, Mister Why. CBS 3.456 (45 t simple - 6,50 F)

Il est assez rare que, pour une production française, on puisse dire qu'elle atteint la qualité harmonique et le son anglais. « Mister Why » est vraiment réussi à ce point de vue-là. Avec des paroles somme toute banales, les Costa obtiennent une couleur très britannique, par la sonorité même des mots employés. La musique colle au texte, et les réminiscences psychédélicques sont les bienvenues. Je trouve dommage que ce disque passe inaperçu, car c'est un bon disque. Jo. B.

CUPIDS INSPIRATION

Yesterday has gone. Dream. CBS 3.500 (45 t simple - 6,50 F)

Pas si bête que cela ! « Yesterday has come » est un excellent titre, que le chanteur interprète fort bien. Un bon disque quoi. Jo. B.

CHRISTINE DELAROCHE

Je les aime comme ça. Douce est la pluie.

MAXI 17.505 (45 t simple - 6,50 F)

Oui, je les aime comme ça, quand elles débloquent allègrement comme dans le premier titre. Quand elles n'essayent ni de se faire prendre pour Bessie Smith, ni pour Jeanne d'Arc, mais simplement pour une petite française

par Jacques Barsamian, Jocelyne Boursier, Pierre Cressant, F.-R. Cristiani, J.-F. Hackenbuch, Benoit Leroux, Kurt Mohr.

mutine et taquineuse. « Douce est la pluie » a beaucoup moins de cachet. K. M.

NOEL DESCHAMPS

Écoute. Rosie. J'ai envie de t'aimer. C'est dommage. RCA VICTOR 87.054 M (45 t EP - 10 F)

Un garçon d'une valeur indéniabie qui sort régulièrement des bons disques. Le titre qui semble le mieux démarrer au moment où j'écris est son adaptation d'un gros succès de Don Partridge « Rosie ». Mais personnellement, je lui préfère « Écoute » dans lequel excelle toute la sensibilité de Noël Deschamps. J. B.

DONOVAN

The hurdy gurdy man. Teen angel.

CBS 5. 10.345 (45 t simple - 6,50 F)

En ce moment Don tient la forme, il a pris position dans le Top 30 et les disques s'y succèdent sans temps morts. Il se renouvelle à chaque fois, une fois folk, une fois pop... Certains « puristes » (sic) reprochent à Donovan l'addition d'une guitare électrique à la Hendrix. Pourquoi donc, vous n'avez pas compris que pour Don ce qui compte c'est l'expression, la musique est un véhicule, et pour le cas présent, le véhicule est fort beau. Pourquoi être plus royaliste que le roi. Don peut s'exprimer au travers de toutes les musiques, n'est-ce pas merveilleux? Jo. B.

PIERRE DRISAY

Le fil des jours. Je ne peux pas te dire. Si ma voix n'a qu'un son. J'ai jeté mes galoches.

POLYDOR 27.361 M (45 t EP - 10 F)

Beaux textes, belles orchestrations, mais il manque l'assurance du chanteur accompli, et le « petit je-ne-sais-quoi » qui fait le succès. A suivre de près. P. Cr.

1910 FRUITGUM CO

May I take a giant step. Poor old Mr Jensen. BUDDAH 610.011 (45 t simple - 6,50 F)

Il ne faut pas se contenter de resservir à chaque fois la même cuisine, cela risque de lasser, il est même sûr que cela lassera. Ayant trop copié « Simon says », cette production des 1910 Fruitgum manque d'originalité. Jo. B.

BOBBIE GENTRY

THE DELTA SWEETE. Okoloma river bottom band. Big boss man. Réunion. Parchman farm. Mornin' glory. Sermon. Tobacco

road. Penduli pendulum. Jessye Lisabeth. Refractions. Louisiana man. Courtyard.

CAPITOL STTX 340.695 (30 cm - 22,90 F)

Il était une fois une fille qui aimait beaucoup son pays..., ainsi pourrait commencer la biographie de Bobbie Gentry. Tout en elle parle de ce pays : le Delta du Mississippi, à la fois pauvre et riche, tourmenté et insouciant. Son « Ode to Billie Joe » était moins une histoire racontant un drame liant deux personnes que l'histoire même de cette partie de l'Amérique où se côtoient le meilleur et le pire dans une poussière étouffante. Bobbie swingue très fort, elle « rocke » sur des thèmes d'Al Dixon, de Mose Allison, et d'elle-même. Une œuvre très réussie par une demoiselle de talent. Jo. B.

JOHN HAMMOND

Brown eyed handsome man. Cross cut saw.

ATLANTIC 650.099 (45 t simple - 6,50 F)

Un chanteur américain de folk-blues que Michel Hermelin programme fréquemment sur « Campus ». Grand amateur de vieux bluesmen et de pionniers du rock de 56, il nous propose une très bonne version d'un succès de Chuck Berry, qui fut par la suite repris par Buddy Holly. Un bon achat. J. B.

KOOBAS

The first cut is the deepest. Walkin' out.

COLUMBIA CF 154 (45 t simple - 6,50 F)

Les Koobas se sont livrés à un dépoussiérage d'un ancien succès de Dusty Springfield. Et le résultat est étonnant, ce titre « The first cut is the deepest » prend une toute autre dimension. Un rajeunissement qui s'imposait car la chanson est bonne. La version des Koobas est la meilleure parue jusqu'à ce jour. Jo. B.

MARIE LAFORET

Le lit de Lola. A la gare de Manhattan. Sébastien. Mon village au fond de l'eau. Mon amour, mon ami. Ivan, Boris et moi. Et si je t'aime. Tom. Pour celui qui viendra. Je ne peux rien promettre. Qu'y a-t-il de changé. Je suis folle de vous.

FESTIVAL FLDX 424 (30 cm - 26,90 F)

Voici le quatrième album de Marie Laforet. Sans en avoir l'air, Marie s'affirme de plus en plus comme une grande

chanteuse française. Elle a débuté en chantant du folklore américain et à présent c'est une sorte de folklore français qu'elle interprète avec une assurance grandissante qui lui permettra peut-être de passer sur une scène de music-hall parisien. Ce n'est pas du folklore, mais ce n'est pas non plus de la variété, plate et insipide. C'est un heureux compromis, plein de charme. Jo. B.

JACQUES LOUSSIER

MUSIQUE DU FILM : TU SERAS TERRIBLEMENT GENTILLE. Générique. Ballet photo rouge? Ballade dans Paris la nuit. Poursuite Jaguar. Promenade au Luxembourg. Kam-tchakta. Baiser. Lesie's jerk. Sortie metro. Clara's jerk? Top cover girl. Ballade dans Paris? Robe rose. Générique fin.

DECCA SSL 40.217 (30 cm - 22,90 F)

Même sans avoir vu le film vous pouvez faire l'acquisition de ce disque, car il représente fort bien les tendances de la musique actuelle. Il est à noter que les musiques de film tiennent de plus en plus compte de la musique contemporaine. Jacques Loussier a réalisé là une œuvre de composition très réussie. Les thèmes les plus attachants sont : « le générique », « Lesie's jerk », « Clara's jerk »,... C'est un disque qui s'écoute avec délice et chaque fois on y trouve de nouvelles trouvailles sonores qui vous avaient échappé la fois précédente. En écoutant ce disque on a envie d'aller voir le film. Jo. B.

LOVE AFFAIR

Rainbow valley. Some one like me. CBS 3.366 (45 t simple - 6,50 F)

Cette fois encore les Love Affair ont trouvé la formule du succès. Une voix de fille constitue un gimmick intéressant. Mais, on se pose une question : Est-ce bien les Love Affair qui ont joué dans ce disque, car la fois dernière ils avaient avoué que seul le chanteur avait participé à l'enregistrement. Quoi qu'il en soit c'est très chouette. P. Cr.

GÉRARD MANSET

Animal on est mal. L'arc-en-ciel. La dernière symphonie. ODEON MEO 160 (45 t EP - 10 F)

Un nom que vous devez retenir : celui de Gérard Manset, garçon très doué aux talents multiples (il fait aussi de la peinture et du théâtre), qui devrait faire

une très grosse carrière, dans la chanson tout comme son compagnon d'écurie Julien Clerc. « Animal on est mal » prend toute une face ; c'est le titre le plus programmé. Mais c'est « La dernière symphonie » que je préfère : Un très bon texte et une musique qui n'a rien à envier à celles de Charden. J. B.

CHARLES BRUTUS

McCLAY When I was a young man. I can't wait.

CBS 2.998 (45 t simple - 6,50 F)

Dès sa parution, ce disque a suscité une flambée d'enthousiasme, je dis bien flambée, car hélas, pour Brutus, il y a eu les grèves qui n'ont guère arrangé la promotion des artistes. Il n'est pas trop tard pour se rappeler de lui, car Brutus a du talent. Jo. B.

SCOTT MCKENZIE

Holy man. What's the difference (chapter three). CBS 3.393 (45 t simple - 6,50 F)

Scott McKenzie nous livre régulièrement une production de qualité. Sans avoir l'audience de « San Francisco », ses disques sont agréables, très bien écrits et arrangés. Par ailleurs, Scott continue son roman discographique avec le 3^e épisode de « What's the difference ». Jo. B.

STEVE MILLER BAND

Sitting in circles. Roll with it.

CAPITOL CLF 2.156 (45 t simple - 6,50 F)

Très bonne production, où rien ne manque. Dans « Sittin' in circles » les vocaux sont sublimes. Jo. B.

MOODY BLUES

Voice in the sky. Dr Livingstone, I presume. DERAM DR 18.024 (45 t simple - 6,50 F)

Deux extraits du dernier album des Moodies : « In search of the lost chord ». (A la recherche de l'accord perdu). Un titre lent « Voices in the sky » et un titre plus rapide et un peu plus travaillé « Dr Livingstone ». Je crois qu'il est inutile de faire de plus amples commentaires sur un disque des Moodies, car ce qu'ils font est bon et bien fait. Jo. B.

MOVE

Yellow rainbow. Kilroy was here. The lemon tree. Weekend. Flowers in the rain. Hey Grandma. Useless information. Zing went the strings of my heart. The girl outside. Fire brigade. Mist on a Monday mor-

ning. Cherry Blossom clinic. STATESIDE SSSX 340.685 (30 cm - 22,90 F)

Ce disque est un petit récapitulatif des productions récentes des Move, dont la plupart sont de Roy Wood. Il est dommage que les Move n'aient pas une originalité musicale très développée, car on sent nettement à l'écoute, qu'il manque quelque chose pour que tout soit formidable. Et je crois que tant que les Move n'auront pas trouvé ce « je-ne-sais-quoi », ils ne seront pas considérés comme un groupe de premier plan. Pourtant il y a de la ressource. Peut-être Roy Wood devrait-il changer d'équipe. Jo. B.

NICE

THE THOUGHTS OF EMERLIST DAVJACK. Flower king of flies. Thoughts of Ermelist Davjack. Bonnie K. Rondo. War and Peace. Tantalising Maggie. Dawn. The cry of Eugene. IMMEDIATE SIMX 340.680 (30 cm - 22,90 F)

Il y a des groupes qu'on ne sait comment présenter tant leur talent est évident. C'est le cas des Nice. Ils font partie de ces nombreux groupes inconnus du public Français, qui ont pourtant plus à dire que les autres. Emerlist Davjack (ana-

gramme du groupe) se compose de Keith Emerson organiste, que l'on appelle le « Jimi Hendrix de l'orgue » — je dirais plutôt le « Clapton de l'orgue » — est prodigieux. Il imprègne sa musique d'un souffle épique impressionnant ; de Lee Jackson bassiste est également le chanteur principal, de David O'List soliste, trompettiste, flûtiste, et de Brian Davison batteur. La meilleure face est sans conteste la face B, malgré une version de 8,25 mn assez réussie de « Blue rondo à la turque ». Comme vous ne pouvez avoir la chance de voir les Nice en France, achetez-vous ce disque, vous aurez ainsi un échantillon de musique qui se fait rare. Jo. B.

BOULAT OKOUDJAVA

François Villon. Chanson du soldat en papier. Le roi. Chanson de ma vie. Chanson du chat noir. Chanson de la piétaille. Chanson du ballon bleu. Chanson de bottes de soldat. La fourmi. Les peintres.

LE CHANT DU MONDE LDX 7 4.358 (30 cm - 19,95 F)

Boulat Okoudjava, auteur compositeur russe a profité d'un passage à Paris pour enregistrer ce disque. Sorte

de Brassens soviétique, il a comme ce dernier une guitare, une moustache et le don de créer des mélodies immédiatement accessibles, mais sans trop de concessions.

Je soupçonne par contre ses textes de sentir par trop le sentimentalisme abusif de la nouvelle génération des artistes des pays de l'Est. « Haine des tyrans, goût de la liberté, les peines et les joies de l'amour, la fraternité humaine » nous dit-on ; pourquoi pas la bouffée d'air pur et les grands seaux d'eau fraîche pour la soupe. Pas très socialiste, pas très marxiste, pas très révolutionnaire tout ça.

Mais, c'est gentil, ça se laisse écouter pour la voix et les mélodies. J.-F. H.

CARL PERKINS

KING OF ROCK. Levi jacket. Jive after five. Hollywood city. The fool I used to be. Hambone. Sister twister. Loveville. Honey' cause I love you. Pink petal pusher. This life I live. Pop let me have the car. Too much for a man to understand. Highway of love. Forget me not. Pointed toe shoe. Just for you.

CBS 63.300 (30 cm - 26,90 F)

Un LP très attendu par les

fans de rock et qui est dû à l'initiative de Georges Collanges que l'on remercie au passage. Dans cet album, Carl Perkins alterne le bon et le moins bon, sans pour cela retrouver sa flamme de « Blue suede shoes ». Enfin si vous êtes un pro-pionnier, ce 33 t peut figurer dans votre collection. J. B.

PLATTERS

Only you. My prayer. MERCURY 127.351 MCF (45 t simple - 6,50 F)

Une réédition qu'il n'est plus nécessaire de présenter : Deux grands succès pour les Platters dans les années 56-57. Deux slows sur lesquels bon nombre d'entre nous ont dansé. Que de bons souvenirs... J. B.

POP TOPS

Oh Lord, why Lord. Somewhere. The voice of the dying man.

PRINCESS 745.001 (45 t EP - 10 F)

Décidément cette année, Pachelbel est à l'honneur. On ne saurait trop dire quel est le meilleur. Moins acidulé que « Rain & tears », « Oh Lord, why Lord » sonne plus classique, plus religieux. C'est la version qui est la plus fidèle au Canon. Le chanteur Phil Trim est natif de Trinidad,

GILLES MARCHAL

DIEU QU'ELLE ÉTAIT BELLE

NE PLEURE PAS MA MIE

Production C. B. E.

Édition MANDY MUSIC

95, rue Championnet
PARIS-18^e Tél. : 255.49.95

AZ 50 33

le reste du groupe vient d'Espagne, pays peu productif dans le domaine de la pop music, mais qui arrive périodiquement à nous envoyer d'excellentes productions (voir Los Bravos). La production estivale est plus diversifiée que l'année dernière où seul trônait « A whiter shade of pale ». Les autres titres de ce disque sont des variations sur des thèmes de Bach, ce qui tend à prouver que la musique classique marche toujours. Jo. B.

ELVIS PRESLEY
ELVIS GOLD RECORDS,
VOLUME 4. Love letters. Witchcraft. It hurts me. What'd I say. Please don't drag that string around. Indescribably blue. Devil in disguise. Lonely man. A mess of blue. Ask me. Ain't that loving you baby. Just tell her Jim said hello. **RCA VICTOR 740.534** (30 cm - 22,90 F)

Un album destiné à tous les fans d'Elvis Presley en particulier et à tous les fans de rock en général. Très bien composé les rythmes rapides, médium et lent alternent au fur et à mesure des plages de ce 33 t. Au rayon des slows, notons son excellente interprétation de « Love Letters ». Les rock'n'roll sont, eux, très nombreux: Ses succès comme « Devil in disguise » et « Ain't that loving you baby », ainsi que « Witchcraft » et sa version du classique de Ray Charles. Mais mon pied, je le prends surtout avec son fameux « A mess of blue ». Notons aussi l'excellente pochette du disque avec photo du mariage Elvis-Priscilla, biographie illustrée du King et récapitulatif de tous ses disques sortis en France. J. B.

MARTHA REEVES & VANDELLAS
I promise to wait my love. Forget me not. **TAMLA-MOTOWN FT 130** (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Gordy)

Un très bon premier titre qui en fait devrait considérablement renouveler le Motown Sound, l'accompagnement reposant surtout sur la guitare. Mais en fait on s'aperçoit que ce sound est plutôt un beat, un rythme et que c'est le batteur qui donne cet accent si caractéristique des productions de Berry Gordy. Verso également fort sympa, bien que Martha ait souvent tendance à se ballader dangereusement près des limites de la justesse. K. M.

REPARATA & THE DELRONS
Captain of your ship. Toom Toom is a little boy. **STATESIDE FSS 567** (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Mala)

Cela fait déjà plusieurs années qu'elles enregistrent, les trois mignonnettes et elles viennent de passer en Angleterre à l'occasion de leur dernier succès. Ça ne cherche nullement à être « soûl », c'est même assez « gnan-gnan » si vous voulez; n'empêche que les deux titres sont chouettes et bien enlevés. Un peu l'équivalent américain d'une France Gall (en plus brave cependant). K. M.

JAMES ROYAL
Hey little boy. Thru the love. **CBS 3.450** (45 t simple - 6,50 F)
Toujours une voix puissante extra. Mais le choix de ses chansons va en décroissant: Il y eut d'abord le fantastique « Call my name », puis le très bon « Sitting in the station » et enfin ce « Hey little boy ». James Royal a beaucoup de qualités, mais il doit mieux les exploiter. J. B.

SAGITTARIUS
Another time. Pisces. **CBS 3.220** (45 t simple - 6,50 F)
Enfin un autre disque de Sagittarius. Après « my world fell down », j'étais restée en attente, mais je n'avais rien vu venir. Sagittarius, semble n'être qu'un seul homme: Gary Usher. Il est dommage que la distribution française de « My world fell down » n'ait pas inclu « Libra » comme en Angleterre, car ce morceau était de la musique psychédélique pure, une des plus pure qu'il soit, avec ses inflexions orientales. Continuant la série astrologique, après « la balance », voici « le poisson ». C'est peut-être légèrement inférieur à « Libra », mais ce n'est pas moins intéressant. J'attends déjà le prochain avec impatience. Jo. B.

SANDIE SHAW
Aujourd'hui. Ces yeux de velours. Londres. C'est pour quoi. **RCA VICTOR 86.589 M** (45 t EP - 10 F)
La chanteuse aux pieds nus est toujours agréable à écouter. Elle nous présente quatre titres composés par son confrère et ami Chris Andrew, qu'elle interprète en français, accompagné par des musiciens très bien dirigés par K. Woodman. Avec « Londres »,

elle démontre qu'elle aurait pu faire une chanteuse de blues très valable. J. B.

SIMON & GARFUNKEL
Mrs Robinson. Old friends/Bookends. **CBS 3.443** (45 t simple - 6,50 F)
Un grand succès aux États-Unis, une très grande mélodie, un rythme formidable qui prouve qu'à chaque fois que ces deux anciens étudiants, habitués des campus américains font des titres balancés, ils triomphent. Ce best-sellers, c'est bien sûr « Mrs Robinson », extrait du film « Le lauréat ». J. B.

SMALL FACES
Lazy sunday. Rollin' over. **IMMEDIATE IMF 508** (45 t simple - 6,50 F)
« Lazy sunday » est une chanson gag. Le chanteur a pris l'accent « cockney », je dis bien le chanteur, car je ne sais si c'est Steve Marriott ou Plonk Lane qui chante tant la voix est masquée par l'accent. Quoi qu'il en soit c'est une bonne production des Small Faces qui semblent en forme depuis quelques mois. Jo. B.

STONE
La plainte des enfants. Mon polochon. **POLYDOR 66.618** (45 t simple - 6,50 F)
Deux chansons enfantines de la production Machine Music chantées par Stone. Au recto « La plainte des enfants » est une sorte de vieille ballade modernisée. Ce modernisme étant dû, on s'en doute, à la plume du mari de Stone, Eric Charden. Le verso « Mon polochon » n'est pas mal réussi non plus, mais je doute que ce simple soit fait sur mesure pour le public « Rock & Folk ». J. B.

BOBBY TAYLOR & THE VANCOUVERS
Does your mama know about me. Fading away. **TAMLA-MOTOWN FT 131** (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Gordy)
Premier disque de ce groupe mixte blanc et noir. Des voix doucereuses et aiguës, un accompagnement comprenant cordes et hautbois, fort soigné au demeurant, cela peut plaire aux États-Unis mais ne trouvera que peu d'amateurs en Europe. Trop précieux, trop artificiel. K. M.

TINY TIM
Tip-toe thru' the tulips with me. Ever since you told me that you love me.

REPRISE RV 20.164 (45 t simple - 6,50 F)
Sans âge, sans nom, le zèbre qui chante cette chanson (car c'est un homme qui chante), est un vrai phénomène comme seuls les Américains en produisent. Il a une légende plus ou moins véridique mais cela correspond au caractère américain assez bon enfant et qui aime croire n'importe quoi pourvu que cela sorte de l'ordinaire. Tiny ressemble à Frank Zappa, ni mieux, ni plus horrible. Cet homme de légende qui chante avec une voix de fausset peut très bien réussir à décrocher la première place du Cash Box. Jo. B.

13 JOURS EN FRANCE BANDE ORIGINALE DU FILM. Killy. 13 jours en France (orchestre). Peggy. Descente (orchestre). Killy (orchestre). 13 jours en France (chœurs). Peggy (orchestre). Descente. Killy. 13 jours en France. **SARAVAH SH 12.193** (30 cm - 26,90 F)

Nouveau produit de ce qu'on peut maintenant appeler, à mon sens, le « sound Lelouch ». Trois grands films, trois musiques étonnamment proches. La présence de Francis Lai, pour la musique, de Pierre Barouh, pour les paroles, de Nicole Croisille et Barouh pour les chants marque cette bande sonore d'un cachet très original et très agréable; la musique est « belle », au sens vrai du mot, fraîche aussi, très spontanée enfin. Nicole Croisille fait encore la preuve de son très grand talent en rendant hommage à Killy; comme il se doit — les Français sont galants — Pierre Barouh, lui, chante l'éloge de Peggy Fleming. Il réussit aussi une belle « Descente », à toute vitesse et sans s'essouffler. Un très beau thème, enfin, « 13 jours en France ». Bonne musique d'un bon film. F.-R. C.

TROIS PETITS TOURS ET PUIS S'EN VONT. BANDE ORIGINALE DU FILM. Here we go round the mulberry bush (Traffic). Taking out time (Spencer Davis group). Every little thing (Spencer Davis group). Virginals dream (Spencer Davis group). Utterly simple (Traffic). It's been a long time (Andy Elison). Looking back. Picture of her. Just like me. Waltz for Caroline. Possession (Spencer Davis group). Am I what I was or was I what I am, (Traffic). **UNITED ARTISTS 37.703**

UAY (30 cm - 22,90 F). Pour le « Benjamin » anglais, la B.O.F. est un vrai régal. C'est d'ailleurs une initiative qui se répand depuis quelques temps. La B.O.F. est partie intégrante du film, et souvent même compte autant pour le succès du film que l'histoire elle-même. Aussi fait-on appel à des musiciens de valeur, voire des groupes anglais, comme c'est le cas ici. Si le film n'est pas très conséquent, le disque devrait suffire à vous contenter. Vous connaissez « Here we go round the mulberry bush » par Traffic, le reste est du même cru. Jo. B.

IKE & TINA TURNER SHOW. Shake a tail feather. You must believe in me. Ooh poo pah doo. Early in the mornin'. All I can do is cry. Somebody somewhere needs you. Keep on pushing. It's all over. You're no good. A fool for you. **WARNER BROS. CLPW 1.539** (30 cm - 26,90 F) (U.S. Loma)
Ces enregistrements ont été effectués en été 1964 lors d'une tournée qui conduisit le Show à travers les États du Sud. Les trente titres enregistrés ainsi en public furent publiés en Amérique sur trois

LPs (Warner 1.579, dont 4 titres parus en France sur Warner 1440; Loma 5.904 et Kent 5.014). Un seul titre, « Somebody somewhere needs you », a été en Californie en avril 1965. Le personnel, lors de la tournée comprenait Tina Turner (solo vo); les Ikettes: Venetta Fields, Jessie Smith, Robbie Montgomery et Florence Williams (vo); Russell Jacquet (tp); Clifford Solomon (ts); Ray Phil Davers (bs); Ernest Lane (p); Ike Turner (g); Sam Rhodes (f-b); Thomas Norwood (dm). Seul Cliff Solomon prend un court solo de ténor dans « Early in the morning », et l'orchestre, dans l'ensemble assez médiocre, n'est guère avantagé par la prise de son. Tina Turner, au premier plan, se défonce comme toujours. Je ne pense pas que ce soit une grande chanteuse, mais elle a la réputation d'être très « visuelle ». Ce disque, on s'en doute, est plus « intéressant » que bon. Mais la pochette avec une excellente photo de Ike et Tina en pleine action devant Russell Jacquet (le frère d'Illinois) qui se tient sur la droite, cette pochette est l'une des meilleures qui soient pour un disque de R & B. Non, avec un peu de chance

vous pourrez peut-être vous procurer encore le EP Warner 1.440 qui vous laissera une meilleure idée de ce que peut être le Ike & Tina Turner Show. K.M.

TYRANNOSAURUS REX
Deborah. Child star. **STATESIDE FSS 571** (45 t simple - 6,50 F)
Il faut aimer ce genre de morceau. Personnellement j'aime beaucoup, un peu chanson gag, une voix curieuse, en fait des gimmicks qui font que le disque est intéressant et accroche tout de suite. Jo. B.

UNION GAP
Young girl. I'm losing you. **CBS 3.365** (45 t simple - 6,50 F)
« Young girl » est un hit retentissant dans les pays anglosaxons. Le chanteur Gary Puckett enlève la chanson avec une mâle assurance qui n'est pas sans rappeler celle de Scott Walker. Le succès de ce groupe est mérité. Jo. B.

CECILE VALERY
On n'apprend pas à parler d'amour. Comme une feuille morte. On ne sait jamais quand. C'est le vent qui ouvre ma porte. **ODEON MEO 166** (45 t

EP - 10 F)
Beaucoup d'effort pour mettre la voix en valeur. Mais la place de chanteuse « à voix de petite fille » est déjà prise! P. Cr.

VIGON
It's all over. The spoiler. **ATLANTIC 650.100** (45 t simple - 6,50 F)
Ça y est Vigon, chouchou des boîtes parisiennes, est entré dans l'écurie Atlantic. C'est une référence, n'est-ce pas Kurt? « It's all over » est un slow pas mal, mais j'ai entendu Vigon en chanter des meilleurs. « The spoiler » se diffuse bien dans les clubs. Pourtant je préférerais son 45 t précédent avec « Harlem shuffle ». J. B.

GENE VINCENT
Bebop a lula. Baby blue. **CAPITOL CLF 508** (45 t simple - 6,50 F)
Sans doute les deux plus grands succès de celui que bon nombre d'amateurs de rock considèrent comme le roi de cette musique. Ces titres bien entendu datent d'une bonne dizaine d'années, mais il est toujours agréable de les réécouter. Tout groupe de rock'n'roll qui se respecte les a joués plus d'une fois

LE METIER

Tout le métier en parle: le supplément mensuel de Rock & Folk, uniquement diffusé sur abonnement, est devenu en quatre mois l'organe de presse indispensable au Show Business. Disque, Radio, Télévision, Auteurs, Interprètes, Compositeurs, Éditeurs, Musiciens, Imprésarios, Le Métier en parle. Pour 50 F par an, vous recevrez tous les mois votre « Rock & Folk » habituel avec le cahier « Le Métier » encarté au centre. Au sommaire du numéro d'août-septembre: La boutique à cassettes. La fabrication du disque. Les micros pour instruments à vent Selmer. « Vendre plus de disques » par Jacques Souplet. Ceux qui font la chanson: Bourgeois et Rivière. La programmation radio pendant les événements de mai-juin. Philippe Loury parle du marché du disque classique et toutes les nouvelles de France et de l'étranger...

BULLETIN D'ABONNEMENT SPÉCIAL

« Rock & Folk » + « Le Métier » (à remplir ou à recopier)

NOM : Prénom :

Adresse : Profession :

Je désire recevoir pendant 1 an — 6 mois (1) Rock & Folk (11 ou 6 n°) et son supplément « Métier » à partir du mois de Ci-joint la somme de que je verse par chèque bancaire — chèque postal ou mandat aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e (C.C.P. Paris 1964-22).

Tarif d'abonnement « Rock & Folk » + « Le Métier » (2)

	6 mois	1 an
France	27,50 FF	50 FF
Belgique	300 FB	550 FB
Suisse	27,50 FS	50 FS
Autres Pays	32,50 FF	60 FF

(1) Rayer les mentions inutiles.
(2) Tarif dégressif pour abonnements multiples sur demande.

dans sa carrière. Il est d'ailleurs remarquable que ces deux titres de Gene Vincent, qui déclinaient souvent les foules par la violence de son spectacle, soient lents. On peut même presque les classer comme des « white folk-blues ». L'accompagnement est bien sûr fourni par les Blue Caps, groupe attiré de Gene au début de sa carrière. J. B

VIVRE LA NUIT
BANDE ORIGINALE DU FILM. Once more. Good cook. Vivre la nuit. Blue strip. Get that feeling. Purple night. Make love number one. Vivre la nuit. Heart and soul. Blue beat. I can't tell you. Voici le jour.

PHILIPS B 77.754 L (30 cm - 22,90 F)

Musique de et par Claude Bolling et son orchestre. C'est une référence, tous étant d'excellents musiciens. J'ai relevé un solo de trompette « wawa », sans doute de Pierre Dutour, pas piqué des hannetons. Les thèmes, souvent des blues, collent au film à merveille, puisqu'il s'agissait de rendre une ambiance de bars, de cabarets ou de boîtes de nuit. S'y ajoutent quelques belles voix; celles de José Bartel, Gerry Beckles, France Laurie ou Danielle Licari.

F.-R. C.

RENÉ ZOSSO
CHANTE ET VIELLE. La Mandragore. Le ciel est gai. Entrez la belle. La belle se sied. Berceuse et bourrée d'Auvergne. L'oubli de l'horreur. La gigue. Tant que Haec Dies. Une maison. Je chante pour passer le temps. Les Morvandiaux. A la guerre qui y va. La guerre est triviale. Aurons-nous point la paix. LE CHANT DU MONDE LDX 7 4.356 (30 cm - 19,95 F)

La précédente convulsion de l'occident chrétien remonte au Moyen Age. En refaire surgir aujourd'hui les productions artistiques, c'est faire œuvre révolutionnaire. Les chansons d'amour de cette époque ont un relent de... et de soupe. Celles d'aujourd'hui doivent fleurir la poudre (celle des grenades). A la lisière de la fêlure de notre monde sont les poètes du Moyen Age; sont aussi Léo Ferré, Colette Magny, Jean-Pierre Schlunegger que René Zosso chante. Il s'y accompagne d'une vielle, instrument antique mais bizarrement moderne. Zosso sait hisser l'aiguille du son au niveau de la douleur ou de l'agression. J.-F. H.

PETITES ANNONCES Tarif : 6 F la ligne, T.V.A. comprise

• Chanteur cherche : 1 bassiste, 1 organiste, 1 banjo, 1 harmonica et jeunes filles sachant chanter (même débutante) en vue d'enregistrement d'un disque. Écrire à Jean-Pierre GOULLIEUX, 67, rue de Clichy, Paris-9^e.

• A vendre 1.200 Francs Batterie « Premier » 5 pièces, Cymbals Zild + Valises État neuf. S'adresser : J. COOPER, 9, rue René-Defilippi, 93 - Drancy.

• NOUVEAU! CHOIX EXTRAORDINAIRE DE SINGLES (45 t simples), 1.500 disques USA différents. Livraison rapide. Demandez liste et conditions (joindre timbres réponse) : Discothèque-club, case 48 1522 Lucens (Suisse).

• A la «BOURSE AUX DISQUES», vous pourrez, pour une cotisation de 33 F, échanger tous vos disques. Venez 400, rue St-Honoré, Paris 1^{er} (Métro Madeleine ou Concorde) 1^{er} étage.

• Leçon batterie technique et jazz (également par correspondance), Piano, Orgue électrique, Solfège, Théorie. Enseignement d'orchestre pour tous instruments et chanteurs. F. Vetti, B.P. 29. Saint-Mandé (Seine). Tél. : 328-81-24.

• A vendre n° spécial d'été 1966, n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18 et 19 de « Rock & Folk ». Envoyer 2,50 F. pour la France et 3 F. F. pour l'étranger, par exemplaire, aux Editions du Kiosque, 14, Rue Chaptal, Paris-9^e. C.C.P. Paris 1964-22.

SOMMAIRES :

Articles parus dans le n° 1 : Sonny & Cher, Alan Price, Sunlights, Lovin' Spoonful, Little Richard, Donovan, Otis Redding, Small Faces, Michel Polnareff, Vince Taylor.

Articles parus dans le n° 2 : Johnny Kidd, Moody Blues, Les Beach Boys, Cat Stevens, The Cream, Johnny Hallyday, Jerry Lee Lewis, Erick St-Laurent, A bord des Bateaux Pirates, Les Who, Ferré Grignard, Junior Walker.

Articles parus dans le n° 3 : Pete Seeger, Lou Rawls, Le New Vaudeville Band, Eric Burdon, Graeme Allwright, Les Charlots, Zoot Money, Hector, L'Épopée du Rock, Jacques Dutronc, Spencer Davis et Stevie Winwood, Noël Deschamps, Londres 67, Little Richard, Donovan, Les Suprêmes, Les Four Tops.

Articles parus dans le n° 4 : Pete Seeger, Jimmy James, Les V.I.P.'s, Françoise Hardy, Rock & Folk et Beatniks aux U.S.A., José Artur, Hugues Aufray, Tom Jones, Les Young Rascals, Les Kinks, Sullivan, Buddy Holly.

Articles parus dans le n° 5 : Jimi Hendrix, Les Shamrocks, Le Midem, Vince Taylor, Les Sharks, Miriam Makeba, Ronnie Bird, Les Four Tops, Ravi Shankar, Eddy Mitchell, Rosko, Graeme Allwright, Stone, Antoine, The Cream, Marie Laforêt, Otis Redding.

Articles parus dans le n° 6 : Pretty Things, Eddy Mitchell, Donovan, Jean-Claude Decamp, Brothers Four, Johnny Rivers, Nursery Rhymes, Hubert, Ray Charles, Eric Clapton, Antoine, Psychedelic, Rolling Stones, Chuck Berry, Bill Doggett, Lee Dorsey, Les Who.

Articles parus dans le n° 7 : Georgie Fame, Ravi Shankar, Les Masters, Lionel Rocheman, Jeff Beck, Richard & Samuel, Lexique psychédélique, Cléo, Sylvie Vartan, Johnny Hallyday, Woodie Guthrie, Otis Redding, Gérard Klein, Les Monkees, Nino Ferrer, Larry Williams, Aretha Franklin, Slim Harpo, Sonny & Cher.

Articles parus dans le n° 8 : Sammy Davis Jr, Manfred Mann, Antoine, Les Rolling Stones, Nicoletta, Stella, Dave Clark, Screamin' Jay Hawkins, Colette Magny, Les Troggs, Sonny and Cher, Michel Cogoni, Mick Jagger, Ray Charles, Joe Dassin et Jimi Hendrix.

Articles parus dans le n° 9 : Simon & Garfunkel, Claude Chebel, Les Hamsters, Procol Harum, Les Yardbirds, Londres Psychedelic, Salvador Dali, Long Chris, Elvis Presley I, Joan Baez, Les Walker Brothers, Les Beatles, Otis Redding et Carla Thomas, Gerry Beckles et Ritchie Valens.

Articles parus dans le n° 10 : Eric Charden, Easy Beats, Les Troubadours, la Rose de France d'Antibes, Small Faces, Alain de Sédouy, Saint-Tropez blues, Bob Dylan, Dick Rivers, Elvis Presley II, Marie Laforêt, Les Beatles, le LSD, Percy Sledge I et Louis Armstrong.

Articles parus dans le n° 11 : Festival Pop de Monterey, Herbert Léonard, Le Kingset, Gil Now, Miles Davis, Sarah Vaughan, Festival de folk de Cambridge, La « postermania », Patricia, Brian Epstein, Les Hippies (1^o Les grandes vacances), Peter, Paul et Mary, James Brown, Elvis Presley III, Gene Vincent, Percy Sledge II, Pierre Perret, Monty, Jean-Christophe Averty, B.B. King et Jackie Wilson.

Articles parus dans le n° 12 : Scott McKenzie, Procol Harum, le dossier du 45 t simple, les Bee Gees, Anne Vanderlove, Johnny Burnette, Les Mothers of Invention I, le show de James Brown, Johnny Hallyday, le vrai folk US, Eric Burdon et les Animals, Nana Mouskouri, les Hippies (2^o Mais qui a tué Hippie?), Elvis Presley IV et Little Richard.

Articles parus dans le n° 13 : Stevie Wonder et Vigon, Sam and Dave, Linda Carr, Little Charles, Arthur Conley, Sonny Terry et Brownie McGhee, Dillard Crume, Koko Taylor, Long John Baldry, The Sandy Coast, Noël Deschamps, Les Bee-Gees, Joan Baez, Scott McKenzie, Gene Vincent, Les Soft Machine, La Musique Hippie, Klein, Paris Jazz Festival, Archie Shepp, Françoise Hardy, Les Mothers of Invention, Boris Vian.

Articles parus dans le n° 14 : Hugues Aufray, Ronnie Hawkins,

Traffic, Les Haricots Rouges, Le Midem, Sam and Dave, Les Beatles, Pink Floyd, Johnny Hallyday et le spectacle total, Jacques Dutronc, Serge Gainsbourg, Panorama Pop 68, Les Bee-Gees, Tom Paxton, Golf Drouot Story (1) et Michel Polnareff.

Articles parus dans le n° 15 : Résultats du référendum R & F 68, Peter, Paul & Mary, David McWilliams, Les Bee-Gees, James Royal, Ciné-Pop, Ella Fitzgerald, Bob Dylan, Show Bardot-Gainsbourg, Julie Driscoll, Ritchie Valens, Scaffold, Un été hip en Angleterre, Les Cream, Otis Redding, Inventaire 68. (Nino Ferrer, Eric Charden et Stone, Les Fleurs de Pavot, Ronnie Bird, Antoine, Joe Dassin, Les Charlots, Dick Rivers, Saint-Prix, Stella, Dani), Une petite Américaine, Ringo Starr, France Gall, Golf Drouot Story (2), Jimi Hendrix, John Mayal, Les Rolling Stones.

Articles parus dans le n° 16 : seconds résultats du référendum R & F 68. B.B. King, Joe Dassin + Régine, Les Love Affair, Barbara, Burt Blanca, Carl Perkins, Beatles business, Reggiani à Bobino, Herbert Léonard, les Variations, Jules Beaucaerne, Les Posters, Burdon contre Hendrix, le Midem. Un été hip en Angleterre (2), Dylan dit tout, Wilson Pickett en scène, Chronique Nouillorkaise, Nicoletta, Brenda Holloway, Roy Redmond, Joan Baez, Moody Blues.

Articles parus dans le numéro 17 : Moody Blues, John Fred, Rock Revival, Don Partridge, Vigon, Jelly Rolls, Aretha Franklin, Les Charlots, Eddy Mitchell, Herbert Léonard, Phil Ochs, Serge Reggiani, Cinema beatnik, Eddie Cochran, Golf Drouot, Electric Prunes, Doors, Julie Driscoll, Traffic.

Articles parus dans le numéro 18 : Sylvie Vartan, Lettre d'Amérique, Ronnie Bird, Lee Hazlewood, Julie Driscoll, Eric Charden, Pink Floyd, Eddie Cochran, Jean Ferrat, Happenings, Arthur Conley, Golf Drouot, Eddy Mitchell.

Articles parus dans le numéro 19 : Tommy Brown, Ten Years After, Aretha Franklin, Julie Driscoll, Donovan, Guy Marchand, Jimi Hendrix, Nicole Croisille, Bill Haley, Alan Stivell, Glenmor, Jacques Bertin, Golf Drouot 6, La nouvelle Amérique par Alain Dister et Claude Villers.

Articles parus dans le numéro 19 bis spécial rhythm and blues : Rolling Stones, Aretha Franklin, Ike et Tina Turner, Albert King, Rhythm and Blues 68, Fats Domino, rhythm and blues et rock and roll, blues toujours.

art et contestation



Résumé du mois de Mai 1968 : le Petit Poucet, qui ne respecte rien, fait dans les bottes de l'ogre.

(suite de la page 51) l'étranger ou perturbent la Biennale de Venise, se plaignant de ce que l'artiste est changé en représentant de commerce de sa peinture. La réforme des enseignements artistiques, la prise de conscience des artistes auront-elles pour conséquence un réveil de l'art en France, terriblement sous-développé par rapport à ce qu'il est — surtout dans sa diffusion et son encouragement par les pouvoirs publics — dans d'autres pays européens. Souhaitons-le.

LA MUSIQUE AUSSI...

Le monde de la musique n'a pas échappé non plus à la tourmente : 95 % des instrumentistes en grève; le Conservatoire national supérieur de musique, occupé, ses élèves organisant des séances de musique chez Citroën, ou chez Renault, dans des hôpitaux, dans des facs, jamais on n'avait vu ça. Au Conservatoire, on peut vraiment parler de révolution, dans l'ordre et le calme, avec un confortable appoint professoral. Partie des élèves des classes d'écriture, elle réclame l'intégration réelle de la musique dans les lycées, dans l'enseignement supérieur et la suppression du Conservatoire, qui s'intégrerait à une Faculté des Arts. Cette dernière aurait trois missions : formations d'exécutants, recherche, enfin diffusion de la culture (ouverture sur l'extérieur, éducation permanente). Voilà pour le ministre quelques interlocuteurs

LE DISQUE

Et les chanteurs ? Beaucoup ont manifesté leur soutien — nous l'avons vu — aux grévistes de l'ORTF. D'autres se sont retrouvés sur un podium dressé, le 20 mai, chez Renault. Leny Escudéro, Pia Colombo chantaient bénévolement et Jean Ferrat déclarait : « Je manifeste pour ceux qui reçoivent des coups de pied aux fesses », tandis qu'Yves Montand refusait d'aller chanter devant les ouvriers, alléguant que c'était « un manque de pudeur, de la démagogie, et une manière d'autant plus honteuse qu'elle est élégante, de se faire de la publicité ». Bobino voyait se tenir des « États Généraux de la chanson », Alain Barrière en tête. Maurice Fanon (« L'écharpe »), lui, déclarait : « Je demande asile à la Sorbonne, j'abandonne la chanson et je retourne à mon premier métier, l'enseignement ». Dans le même temps, la mévente des disques s'accroissait; peu de disques vendus au cours du mois de mai, pas beaucoup plus sous d'autres étiquettes, la sortie des disques d'été retardée, tout cela n'arrangeait pas un métier déjà malade avant les derniers événements. Les « Roses blanches » se vendait bien à 240 000 exemplaires, les super-idoles conservaient leur tirage, de 100 à 200 000, mais le reste se contentait d'une vente allant de 60 000 exemplaires pour un Polnareff, à 1 000 pour une Pia Colombo. Aussi, certaines vedettes ont marqué leur désir d'organiser la profession. A l'initiative de Gérard Meys, l'éditeur de Ferrat, quinze vedettes dont Eddy Mitchell, Jean Ferrat, etc... et un juriste, se sont réunis chez Juliette Gréco, pour former un groupement de défense des artistes de variétés. Il compte s'attacher aux problèmes posés par les rapports avec la TV et la radio, ou par les contrats avec les maisons de disques. Ont répondu à l'appel Marcel Amont, Richard Anthony, Barbara, Devos, Gréco, Marie Laforêt, Serge Reggiani, etc... Une affaire à suivre; mais quand on sait à quels obstacles pareille entreprise se frotte, on ne peut que lui souhaiter beaucoup de courage.

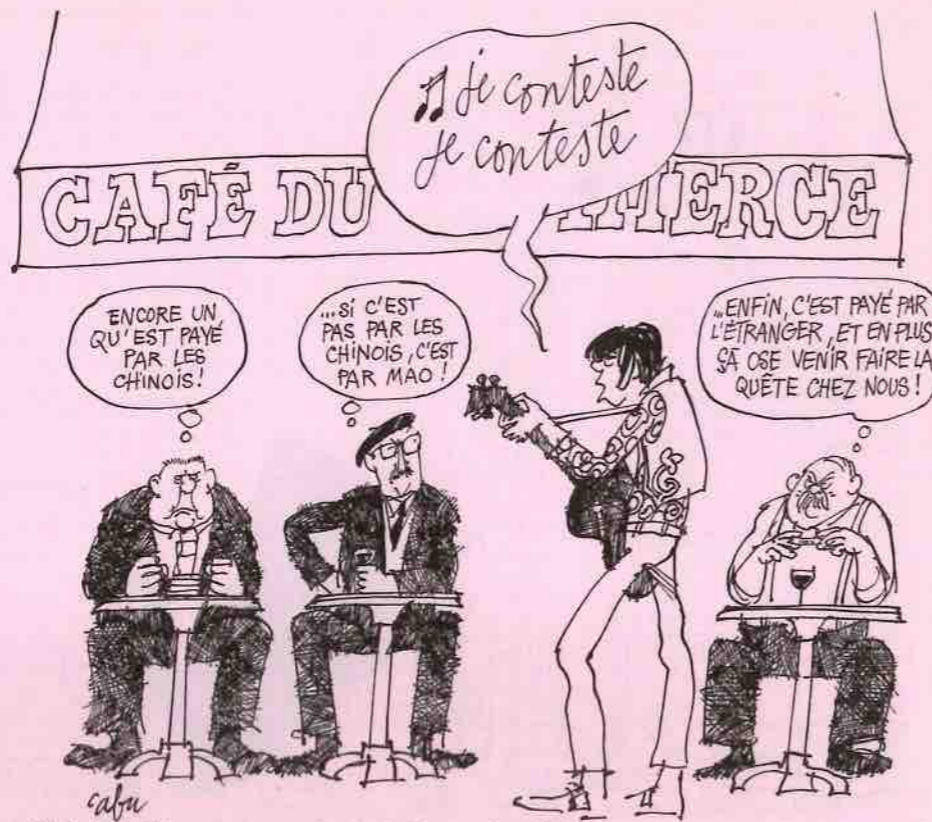
LES « GENS DE LETTRES » NE SONT PAS ÉPARGNÉS

Aussi protégé, aussi « établi » que le monde de la musique, celui des écrivains a lui aussi, été pris dans l'engrenage. D'abord Sartre est allé à la Sorbonne s'y faire contester. Mais la révolte n'avait pas besoin de philosophe ou de prophète d'avant-hier; on a accepté son oracle, comme une péripétie qu'on respecte pour « services rendus » par le passé. Notons, au passage, qu'on a fait grand cas de la philosophie d'Herbert Marcuse, mais qu'aucun des leaders étudiants français ne l'a lu, pas plus, sans doute, que ceux

art
et
contestation

de Berkeley ou de Rome. Ensuite, les écrivains ont créé des « comités de soutien », des « comités contre la répression ». Certains sont allés occuper l'Hôtel de Massa, siège de la très respectable « Société des Gens de lettres » ; ce fut la création de « L'Union des écrivains ». Elle veut contester l'ordre culturel et social en définissant l'écrivain. En effet, la littérature compte peu d'écrivains-ouvriers, ce qui accentue son « caractère de classe ». Elle veut donc en finir avec un système de production et de consommation dont l'écrivain est la première victime, en le sortant de son isolement, en le mettant en rapport avec d'autres écrivains, avec d'autres catégories socio-professionnelles qui touchent de près ou de loin à la production et à la circulation du livre-typis, correcteurs, libraires... Changer les contrats d'édition, qui mettent trop souvent l'écrivain à la merci de son éditeur, aborder le problème de la censure, qui, en France, prend la forme sournoise de l'interdiction à l'affichage, sont aussi, parmi ses objectifs. On peut fonder beaucoup d'espoir sur cette Union, lieu d'effervescence intellectuelle, qui pourrait arriver, d'ici peu, à quelques résultats spectaculaires.

Les Parisiens ont d'ailleurs beaucoup lu pendant les événements. Et les ouvrages sur les mêmes événements ne manquent pas, ne manqueront pas. Il faut qu'on en parle, qu'on écrive à leur sujet, car, certes le phénomène est passionnant et mérite d'être connu ou analysé ; mais la parution de certains ouvrages, fort chers ou très démagogiques, laisse parfois un goût amer. La « récupération » n'aura épargné aucun domaine. On s'est aperçu que la contestation



s'était installée un peu partout. Sait-on que même le football n'y a pas échappé. La fédération française de football occupée pendant huit jours par un Comité d'Action des footballeurs, c'est plutôt curieux, non ? Mais le plus beau fleuron, en tout cas le plus anachronique, de ce mois tumultueux, c'est la proposition faite à Jacques Sauvageot, un des leaders étudiants, de se produire, tous les soirs, dans un cirque pour y animer, avec les spectateurs, un débat sur les événements.

La plus forte secousse qu'ait connue la France depuis la Commune, selon certains, laissera des traces. Des propositions ont été faites, des habitudes, des monopoles, des mandarinats ont été contestés ou levés et une situation irréversible a été créée en bien des domaines. Il est impossible de l'ignorer et l'analyse sommaire que nous avons faite marque les traits, les grandes lignes dont l'évolution sera à suivre dans les mois qui viennent.

FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK à compter du n°..... pour :

- six mois soit six numéros (1)
- un an soit onze numéros (1)

FRANCE : 6 mois : 13 F. F. - 1 an : 22,50 F. F.
BELGIQUE : 6 mois : 160 F. B.
1 an : 275 F. B.
SUISSE : 6 mois : 16 F. S. - 1 an : 27,50 F. S.
AUTRES PAYS : 6 mois : 18 F. F.
1 an : 32,50 F. F.

BON DE COMMANDE

Rock & Folk ayant maintenant plus d'un an d'existence, nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 9 F prise à nos bureaux, joindre 1,75 F par exemplaire pour frais d'envoi.



Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e par chèque bancaire (1) ; par virement ou versement au compte chèque postal Paris 1964-22 (1).

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue JAZZ-HOT.
(1) Rayez les mentions inutiles.

Nom :

Prénom :

Adresse :



Veillez m'envoyer le n° spécial ÉTÉ 1966 - le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 9 - le n° 10 - le n° 11 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 - le n° 19 - le n° 20 reliure (s) (1) pour 2 F.50 par exemplaire de revue (3 F.F. pour l'étranger) et 10 F. 75 par reliure.

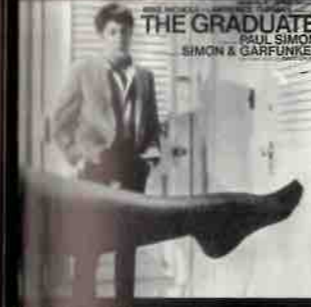
simon & garfunkel

Mrs. ROBINSON
SCARBOROUGH FAIR
SOUNDS OF SILENCE

du film
LE LAUREAT

"THE GRADUATE"
LE FILM AUX 5 GLOBES D'OR A HOLLYWOOD
CHANSONS COMPOSEES
PAR P. SIMON ET INTERPRETEES PAR

simon & garfunkel



"THE GRADUATE" (Le Lauréat)
The sounds of silence - Mrs. Robinson - Scarborough Fair/Canticle, etc... 30 cm 70042



"BOOKENDS"
Mrs. Robinson - Save the life of my child - America - Overs - Old friends - Bookends theme - A hazy shade of winter, etc... 30 cm S 63101

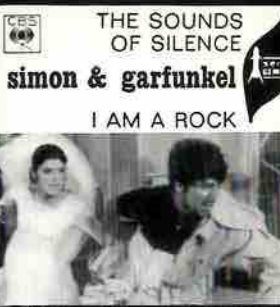


Scarborough Fair - April come she will
45 T. série gémini 3317

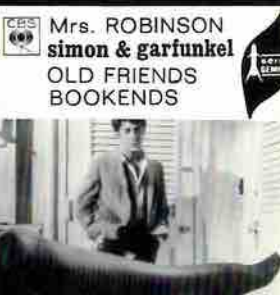


"THE SOUNDS OF SILENCE"
The sounds of silence - Leaves that are green - Blessed - Kathy's song, etc...
30 cm 62408

"PARSLEY, SAGE, ROSEMARY AND THYME"
Scarborough Fair/Canticle - Patterns - Cloudy - Homeward bound, etc...
30 cm S 62825



45 T. série gémini 3612



45 T. série gémini 3443

